

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

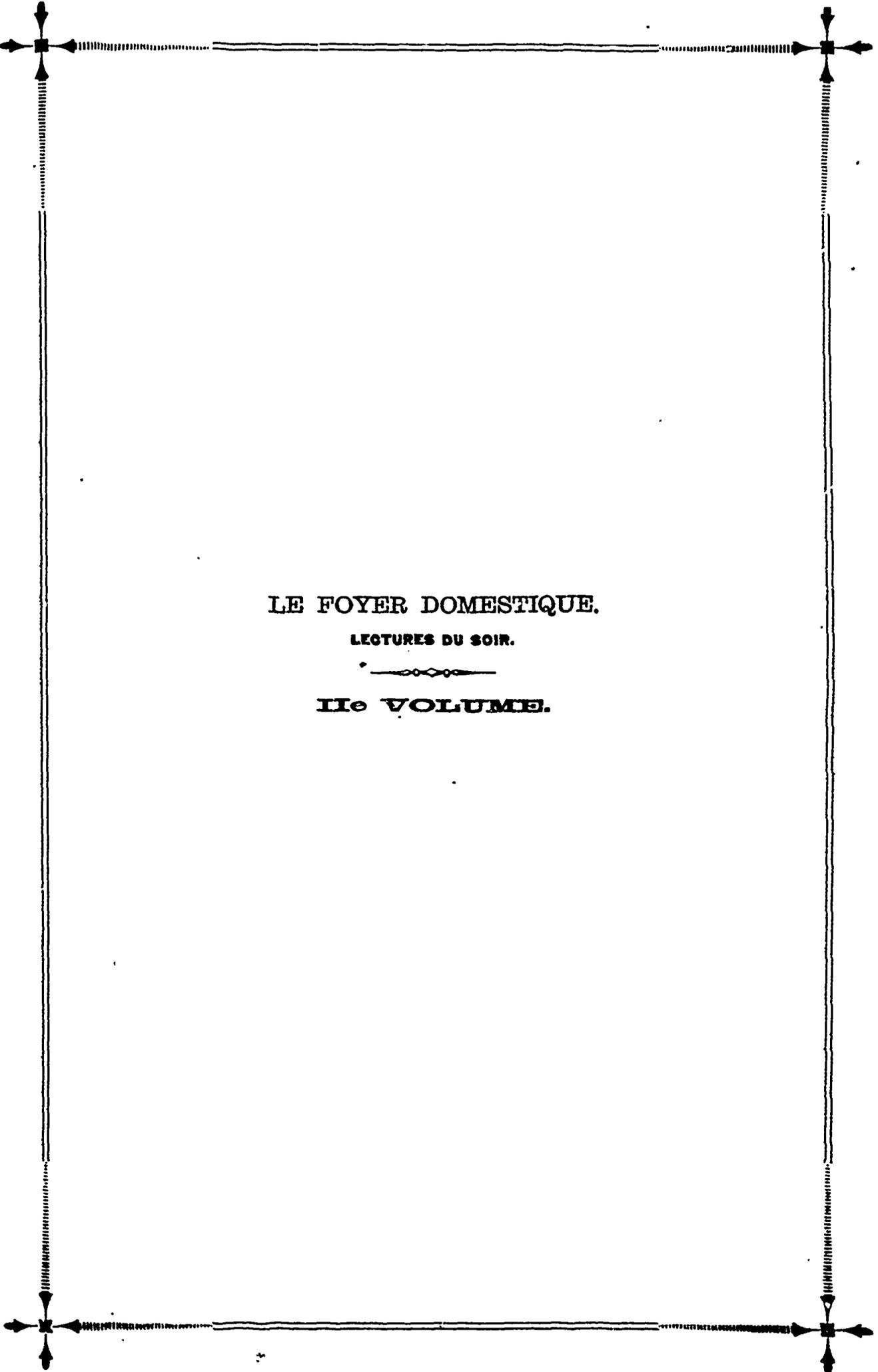
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc. have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Le titre de l'en-tête provient du: titre de départ de la livr. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LE FOYER DOMESTIQUE.

LECTURES DU SOIR.



II^e VOLUME.

LE

FOYER DOMESTIQUE

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES

Rédigé par un Comité d'Ecrivains Catholiques.

Religion. — Histoire. — Voyages. — Littérature. — Sciences. — Beaux-Arts.
Agriculture. — Tempérance, Etc.

Comme les beaux anges de Milton, qui puisaient la lumière dans des vases d'or, les jeunes personnes viendront à notre Journal puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles.

Première Année.—II^e Volume.



OTTAWA :

BUREAUX DE FOYER DOMESTIQUE, RUE SUSSEX.

1876.

LISTE DES COLLABORATEURS.

- Adam**, (Abbé F. L. T.)—Montréal
Alleau, (Abbé Th.) Missionnaire Apostolique, à Paris. (France.)
Amiot, (Guil.) Avocat—Québec.
B..... (Abbé G.)—Ottawa.
Baillargé, (G. F.) Sous-Ingénieur-en-Chef des Travaux Publics du Canada—Ottawa.
Belanger, (J. A.)—Ottawa.
Benoit, (Alph.)—Ottawa.
Benoit, (Sam.)—Ottawa.
Bourget, (Jos. G.) employé civil—Québec.
Caouette, (J. B.) employé civil—Québec.
Chandonnet, (Abbé T. A.) Docteur en Philosophie, en Théologie et en Droit Canon.—Montréal.
Chapman, (W.)—St. François de la Beauce.
Chauveau, (Hon. P. J. O.)—Québec.
Chauveau, (Alex.) M. P. P.—Québec.
Chemin, (Abbé Léon) cure de Grenville.
Couture, (Guillaume)—1 rue Cabanais, Paris.
Crevier, (Dr. J. A.) Médec.—Naturaliste.—Montréal.
De la Bruyère, (Boucher)—Saint-Hyacinthe.
De Montigny, (B. A. Testard)—Saint-Jérôme.
Derome, (F. M.)—Rimouski.
Desjardins, (Mlle. Clara.)
De Vervins, (M. le Comte A.) St. Louis du Missouri (Etat-Unis).
Dick, (Dr. V. E.)—Château-Richer.
Dion, (J. J.)—Bassin de Chambly.
Donnelly, (James) Montreal.
Drapeau, (Stanislas)—Ottawa.
Evan:rel, (F. E. Alf.) LL. B., Avocat—Ottawa.
Faucher de Saint-Maurice,—Québec.
Fillatre, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.
Frechette, (Loui-Honoré)—Québec.
Gagnon, (Ferd.)—Worcester, Mass., Etats-Unis.
Garneau, (A.)—Ottawa.
Genand, (J. A.)—Ottawa.
Graziella, (Mlle ***)
Guay, (Abbé Ghs.) N.-D. du Sacré-Cœur.
Guillaume, (Abbé C.) curé d'Embrun, diocèse d'Ottawa.
Huguet-Latour, (L. A.) A. M., N. P., Montréal.
Huot, (Edouard)—Québec.
Langevin, (Abbé Edm.) Vic.-Général—Rimouski.
Legendre, (Napoléon)—Québec.
Le May, (Pamphile)—Québec.
Lemoiné, (J. M.)—Québec.
Lerida, (Mlle ***)
Lorrain, (Léon) Etudiant en Droit, premier Lauréat au concours de poésie de l'Université-Laval, Iberville.
Malouin, (J. A.)—Québec.
Marmette, (Joseph)—Québec.
McCabe, (L.)—Ottawa.
Meilleur, (Dr. J. B., M. D., LL. B.)—Québec.
Pallier, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.
Paquin, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.
Paquin, (Elzéar)—Montréal.
Poirier, (Pascal)—Ottawa.
Poisson, (M. J. A.)—Arthabaskaville.
Renault, (Eugène)—Montmagny.
Smith, (Gustave)—Ottawa.
Sulte, (Benj.)—Ottawa.
Tanguay, (Abbé Cyp.)—Ottawa.
Tasse, (Joseph)—Ottawa.
Tasse, (Elie) Surintendant de l'Éducation, Winnipeg, (Manitoba.)
Tessier, (L. W.)—Montréal.
Tetu, (Dr. L.)—Rivière-Ouelle.
Thibault, (Chas.) Avocat—Montréal.
Turcotte, (L. P.)—Québec.

Ainsi que plusieurs autres **Ecrivains** également disposés à enrichir notre Publication de leurs travaux.

ABONNEMENT.

Cette REVUE MENSUELLE paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, double colonne, formant deux volumes de 384 pages chaque année. Tous les abonnements partent du 1er Janvier et du 1er Juillet, et le prix de l'abonnement de chaque volume (6 mois,) est comme suit :

Pour le Canada	(frais de poste compris).....	\$1.00
Pour les États-Unis	(do do do).....	1.10 (en greenback.)
Pour l'Europe	(do do do).....	1.60 (8 francs.)

On s'abonne directement au bureau de l'administration, à Ottawa, ou chez tous les Agents dont les noms sont mentionnés dans la Liste insérée à la fin de chaque Livraison du *Foyer Domestique*.

☞ Nous sommes en mesure de fournir les deux premiers volumes à tous ceux qui en feront la demande.

Table des Matières de ce Volume.

Religion.	PAGES.
La Tactique des Ennemis de l'Eglise, par E. R***.....	1
Les Sept Étoiles de l'Espérance Chrétienne, par le Père. J.-N. STÖEGER, Jésuite.....	77—157—277
Les Fêtes du Christianisme.—Introduction, par l'abbé CASIMIR.....	159
La Toussaint, par le Vicomte WALSH.....	160
Le Jour des Morts, par le Vicomte WALSH.....	163
L'Avant, par le Vicomte WALSH.....	281
Apparition d'une âme du Purgatoire.....	284

Sciences Sacrées.

Définitions de Saint-Thomas d'Aquin (Suite), par M. l'abbé Th. ALLEAU.....	19—179
Etude sur la CRÉATION (Suite), par M. l'abbé Th. A.....	21—182—307

Morale et Philosophie.

La Foi, l'Espérance et la Charité, essai philosophique, par M. le Comte A. de VERVINS.....	5
Etude sur l'Homme (Suite), par M. Elzéar PAQUIN.....	12—80—168—291
Observation du Dimanche.....	27
De l'Aumône, par Jean GRANGE.....	51
L'œuf de Christophe Colomb.....	51
Charité, par Jean GRANGE.....	83
Le Travail, par Orville DEWEY.....	89
Un Songe merveilleux.....	109
Les Ages.—Histoire d'une Tête de Mort, par A. MAXIME.....	172
Notions de Logique (Suite), par Edouard PHILBERT, LL. B.....	176—293
St. Louis de Gonzague et le Cœur de Jésus.....	182
Un Frère des Ecoles Chrétiennes.....	205
Mort de la Jeune Musa.....	211
Seul!..... par Jean GRANGE.....	225
Heureux effets de la Prière.....	230
Utilité Sociale du Christianisme, par J. Droz.....	309
L'Incrédule.....	315
Les Hirondelles et les Ecoliers.....	332
Qu'est-ce qu'un Curé?.....	338
Grosse Bêtise de M. Voltaire ou Voltaire pris au piège, par Th. A.....	354

Littérature.

Les Fils du Martyr (suite), par A. de LAMOYNE.....	34—90—206—315
Le Curé de Plœmer (suite), par M. le Comte A. de VERVINS.....	54—100
Norbert, (suite).....	194—310
Emotion d'une première Paye.....	204
La Sœur de Charité et le Soldat aveugle, par le général AMBERT.....	314

Légendes.

	PAGES.
Un Revenant, par MAURICE.....	212
Le Moine et l'Oiseau, par L. A***.....	322
Légende sur la Croix de Jésus-Christ, par A. R. B***.....	325
Une Aventure au Brandy-Pot, par L. G. BOERGET.....	326
Légende du Rouge-Gorge.....	328

Poésie.

La Mouche, poème, par J. A. BÉLANGER..	17
Invocation à Notre-Dame de Lourdes, Cantique, par M. l'abbé C. GUILLAUME..	33
La Prière de l'Adolescent, par Léon LORRAIN.....	33
Les Volontaires de Lotbinière, par P. L**	45
Aimer !..... par J. L. A**.....	88
Le Lac dans les Bois, par W. CHAPMAN..	107
Chaines et Chainons, par J. A. BÉLANGER	111
Le Cimetière, par M. J. A. POISSON.....	167
Les Goûts, par J. A. BÉLANGER.....	204
Le Deux Novembre, par le Comte A. de VERVINS.....	290
Malheur !..... par TURQUETY.....	307
Epanchements, par TURQUETY.....	307
Le Point du Jour, par Léon LORRAIN.....	321
Les Héros de Châteauguay, par M. J. A. POISSON.....	321
Réponse à M. J. A. Poisson, par Benj. SULTE.....	322
Respect aux Morts, ou le Deux Novem- bre, par l'abbé LÉON CHEMIN.....	226
L'Amitié, par J. A. BÉLANGER.....	353

Histoire.

L'Eglise de France.—Ses Grandeurs, ses tribulations, par M. l'abbé Léon CHEMIN.....	28 83
L'abbé Cassiet, critique historique, par M. l'abbé C. T***.....	89
Notes de Voyages aux Provinces Mariti- mes, par Charles THIBEAULT.....	109
Notre Accent, par Benjamin SULTE.....	117
Mémoire sur le Canada (Suite), par Sta- nislas DRAPEAU.....	185—295
Notes sur Yamachiche (Suite), par l'abbé N. CARON.....	192—302
Age de la Floride.....	193
L'Armure de Cimon, par BELLÉ.....	328

Biographies.

Notes Biographiques sur le Rév. Mes- sire BAYLE, Sulpicien, par l'abbé Th. A.....	230
Jean-Baptiste Cadot, par Joseph TASSÉ	231

Bibliographies.

Mélanges Archéologiques et Biographi- ques, par J. A. MALOUIN.....	73
---	----

TABLE DES MATIÈRES, (Suite.)

Bibliographies. (Suite.)

	PAGES.
Discours sur St. Thomas d'Aquin, par M. l'abbé Th. O. MAURAUET, du Séminaire de Nicolet.....	73
Diverses autres publications annoncées..	74
Québec, ancien et moderne, par P. G***	112
Compte-Rendu de quelques Publications éditées en France, par Gustave SMITH.....	213
La Petite Sœur des Pauvres, par Mad. SOCTA DE VAULX.....	214
Un Voyage en Yacht, par * *.....	338
Ste. Marie Madeleine.....	339

Sciences et Beaux-Arts.

Etudes sur les Beaux Arts, (Suite), par Gust. SMITH.....	121—215—333
Astronomie.—Planètes et Satellites, etc.	125
De la Télégraphie, par G. SMITH.....	329
Notre Climat, par Benj. SULTE.....	348

Musique.

Jeanne-d'Arc au Bucher.....	52
La Fête-Dieu, (Duo).....	126
Vive Pie IX ! Grande Marche Pontificale pour Piano, avec chœur.....	389
Air de la Favorite, par Meyerbeer.....	392

Economie Sociale et Politique.

Essai sur le Droit Social Chrétien (Suite) par L. P. PAQUIN, O. M. I.....	221—340
Arrestations sans Mandat (Warrant), par Edouard PHILBERT, LL. B.....	344

Correspondances.

La Malveillance, par Luc de MONTFORT..	225
La Rose et le Chardon, par Le JARDINIER.....	227
Le Triomphe du Sacerdoce et Noce d'Or du Rév. M. BAYLE, Supérieur de St. Sulpice de Montréal, par l'abbé Th. ALLEAU.....	228
Le Fils Ingrat, par Ferdinand Rioux, Instituteur.....	354

Maximes et Pensées.

Quelques aphorismes d'éducation pratique, par Th. FRITZ.....	120
La Mort, par l'abbé CASIMIR.....	290
A Méditer.....	293
Diverses Pensées, par le Comte de NUGENT.....	295—325
Pensées sur l'Agriculture.....	239
Autres Pensées, 12, 33, 106, 178, 185, 220, 348,	203, 352

Agriculture.

Le Rêve de Frank, (Allégorie).....	237
Nouvelle manière de nourrir les chevaux.....	238
De la ponte des poules en hiver.....	239
Coupe racines des MM. AUBERT.....	239

Tempérance et Luxe.

	PAGES.
Motifs d'arborer partout l'Étendard de la Tempérance (Suite), par M. l'abbé Alex. MAILLOUX, V.-G.....	240
Considérations sur le Luxe des Vêtements (Suite), par l'abbé Edouard CORNET.....	241

Partie Editoriale.

Notre Second Volume.....	64
Notre Rédacteur-en-Chef.....	64
Nouveaux Collaborateurs.....	65
Nouveaux Agents.....	65
Avis aux abonnés d'Ottawa et de Hull..	65
Notre Couverture.....	65
Noce d'Or prochaine.....	65
Le Collège de Lévis.....	65
Bazar de Ste. Anne.....	66
Fête Touchante.....	66
Nouvelles musicales.....	66
Pèlerinage de M. Paul Féval.....	66
Notre Feuilleton "Norbert".....	66
Circulaire au Clergé, par Mgr. l'Archevêque de Québec.....	67
Important Document relatif à l'Université-Laval.....	68
Mgr. l'Evêque de Montréal.....	68
Mgr. Raymond.....	69
Hommage au mérite.....	69
Incendie de St. Hyacinthe.....	69
12e Convention Nationale des Canadiens-Français des E.-U.....	69
L'Echo des Deux-Mondes.....	69
Erreurs à corriger.....	69—270—379
CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE AMÉRICAINE, par MAXIME.....	54—129—254—372
Bulletin des Nouvelles Religieuses.....	70
Nouvelles Diverses.....	71—269
La Mère Marie de l'Incarnation, lettre de M. l'abbé G. L. LEMOINE.....	72
Mgr. Blanchet, Archevêque d'Orégon...	73
Beecher au Canada.....	73
Adresse aux Lecteurs, par l'abbé E. GUILMET, rédacteur-en-chef.....	128
Mandement de Monseigneur BOURGET, annonçant sa démission.....	136
Erection Canonique de l'Université-Laval.....	139
Mandement de Mgr. E.-A. TASCHEREAU, Archevêque de Québec, promulguant la Bulle qui érige canoniquement l'Université-Laval.....	140
Bulle de Sa Sainteté, Pie IX, érigeant canoniquement l'Université-Laval..	144
Discours du Général Barry, à la distribution des Prix aux Elèves des Frères de la Doctrine Chrétienne, à Perpignan.....	147
A travers le Monde.....	149—261—381
Le Sacré-Cœur.....	151
Sa Grandeur Mgr. E. C. Fabre, nouvel Evêque de Montréal.....	151
Bénédiction de la nouvelle Eglise de Harthwell, diocèse d'Ottawa.....	152
Bénédiction de Cloches à Beauport, diocèse de Québec.....	152

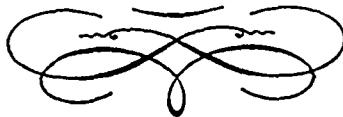
TABLE DES MATIÈRES, (Suite.)

Partie Editoriale. (Suite.)	PAGES.
Adhésions nouvelles au <i>Foyer Domestique</i>	152—383
Rectification.....	153
Cathédrale de Sherbrooke.....	153
Noce d'Or du Révd. M. Bayle.....	153
Nouveau Miracle.....	153
Le Canada à Philadelphie.....	153
Société St. Jean-Baptiste de Northampton.....	153
Séminaire de Montréal.....	153
Propagation de la Foi.....	154
Ordinations.....	154
Mission Providentielle des Peuples.....	243—366
Le Sacré-Cœur.....	245
Nouvelles du Saint-Père.....	248
Pie IX aux Congrès Catholiques.....	249
Avis aux lecteurs du <i>Foyer Domestique</i>	250—383
Une PRIME.....	251
Retraite des Elèves du Collège d'Ottawa et Ordination.....	251
Sur l'existence du Purgatoire.....	252
Réception de Lord DUFFERIN et Adresse.....	264
Second Anniversaire du Sacre de Mgr. DUHAMEL.....	265
Second Anniversaire du Sacre de Mgr. RACINE.....	265
Les Catholiques-Libéraux.....	266
Fête au Monastère du Carmel, à Montréal.....	266
M. le Chevalier DROLET, décoré par Pie IX.....	267
Exposition de Philadelphie.....	268
Epidémie à Savannah.....	268
St. Anne de Beaupré.....	268
Traitement des principaux Souverains de l'Europe.....	269
Dettes Nationales.....	269
Souverains Pontifes qui ont régné plus de vingt ans.....	269
Etat de la Population catholique de Sherbrooke.....	269
Notre Musique.....	270—384
Appel aux Agents.....	270
Changements Ecclésiastiques des diocèses de Québec, Montréal, St. Hyacinthe, Trois-Rivières et Rimouski.....	270
Adresse de l'Episcopat Canadien à Notre Très-Saint Père le Pape PIE IX.....	356
Bref de PIE IX à Mgr. l'Evêque des Trois-Rivières.....	359
Mandement de Mgr. E. A. TASCHEREAU, Archevêque de Québec.....	359
Lettre Pastorale de Mgr. Jos. Th. DUHAMEL, Evêque d'Ottawa.....	360

Partie Editoriale. (Suite.)	PAGES.
Lettre Pastorale de Mgr. L. F. LAFLÈCHE, Evêque des Trois-Rivières.....	361
Lettre Pastorale de Mgr. Jean LANGÉVIN, Evêque de Rimouski.....	363
Lettre Pastorale de Mgr. Ant. RACINE, Evêque de Sherbrooke.....	365
Visite Pastorale de Mgr. DUHAMEL, Evêque d'Ottawa, aux Missions sauvages du Lac Témiscamingue.....	368
Ouverture du Parlement de Québec.....	379
Halifax comme Port de mer de la Puissance.....	380
Union St. Joseph d'Ottawa.....	382
Club de Discussion d'Ottawa.....	382
Paroisse de Nicolet.....	382
Lac St. Jean (Saguenay).....	384
Adresses aux Réds. MM. Jouvent, vicairre-général et Th. Alleau, Curé de Ste Anne d'Ottawa.....	385
Adresse des Paroissiens de St. Jean-Baptiste d'Ottawa, au Rév. Messire J. L. Francœur, curé.....	386
Cyclone du Bengale.....	386
Liste des Collaborateurs, au verso de la Page-Titre.....	75—155—275
Liste des Agents.....	75—155—275
Bulletin des Annonces, sur le couvert.	

Mémorial Nécrologique.

Messire J. B. N. OLSCAMP.....	74
Madame E. DESROCHERS.....	74
Madame Geo. A. MacBEAN.....	75
M. Joseph Nazaire DUPUIS.....	75
Rév. Messire L. O. BRUNET.....	155
Rév. Messire J. B. LANGLOIS.....	155
Rév. Messire J. B. GAGNON.....	155
M. George Benson HALL.....	155
Rév. Père DUNPHY.....	155
M. Irénée Montézuma TÊTU.....	272
Rév. P. Geo. Paul.....	273
Rév. Messire J. B. LANGLOIS.....	273
Révérènde Sœur GOSSELIN.....	274
M. Dominique BIBAUD.....	274
Dlle Sophie FLEURY d'ESGHAMBAULT.....	274
Stances à la mémoire d'un enfant, par M. DESJARDINS.....	275
S. Em. le Cardinal ANTONELLI.....	387
L'Hon. L. RICHARD.....	387
L'Hon. Fraser de BERRY.....	388
Rév. Frère SERVILLIEN.....	388
Madame Frs. SAUCIER.....	388
Madame H. DEMERS.....	388



A NOS LECTEURS.



Il nous est bien doux de profiter de ce dernier numéro de notre ère année pour remercier, bien cordialement, tous ceux qui forment, pour ainsi dire, la grande famille du *Foyer Domestique*, du bienveillant concours qu'ils nous ont donné. Disons-le franchement si, à son aurore, le *Foyer Domestique* avait été salué avec joie par un très grand nombre de cœurs généreux et patriotiques, un trop grand nombre d'esprits sceptiques, et qui ne croient qu'à eux-mêmes, ne lui voyaient que peu de mois à vivre et s'apprétaient déjà à tinter son dernier glas funèbre.

Dien merci, le *Foyer Domestique* vit encore, et non point d'une vie factice, mais forte, vigoureuse, et qui promet de longs jours.

Oni, notre *REVUE* vivra si chacun fait son devoir avec courage et conscience, et pour cela il faut : 1o Que nos abonnés se fassent un devoir et un plaisir de payer fidèlement d'avance leur modique contribution, car l'argent, comme vous savez, est le nerf de toute entreprise. 2o Que tous ceux de nos compatriotes qui aiment leurs *Institutions*, leur *Langue* et leur *Foi*, ne se contentent pas de payer leur abonnement, mais s'efforcent encore de la propager, et surtout de lui prodiguer les fleurs et les fruits de leur intelligence et de leur savoir. Théologie, Philosophie, Histoire, Littérature, Poésie, Bibliographie, Sciences et Beaux-Arts, tels sont les vastes champs que le *Foyer Domestique* ouvre à ses amis, afin de porter ensuite sur ses ailes légères jusqu'au sein des familles la sève intellectuelle qui puisse les nourrir et les vivifier.

Des bords du Mississipi aux rives extrêmes du Golfe St. Laurent, la presse et surtout un très grand nombre de lettres privées ont bien voulu encourager notre œuvre et nous féliciter.

Outre nos compatriotes des Etats-Unis, chez qui nous avons rencontré beaucoup de bonne volonté, plusieurs familles françaises nous ont montré une sympathie qui nous a fait du bien au cœur.

D'un autre côté, nos frères, les Acadiens des Provinces du Golfe, cette noble race de l'antique Acadie, dans les veines de laquelle coule, comme dans les nôtres, le vieux sang français, nous ont tendu la main et ont encouragé le *Foyer Domestique* de tous les moyens en leur pouvoir.

Oni, nous le redisons avec orgueil, le *Foyer Domestique* vivra, si tous ceux qui descendent de la Vieille-France, qu'ils soit Acadiens, Canadiens, ou Français, le veulent courageusement, s'ils se disent en eux-mêmes : Nous sommes CATHOLIQUES, et le but principal du *Foyer Domestique* est l'exaltation de la Ste. Foi, de cette foi implantée sur les bords du St. Laurent, il y a trois siècles, par CARTIER, CHAMPLAIN, LAVAL, etc., donc notre devoir est d'aider et de soutenir le *Foyer*. Nous sommes Canadiens-français, Acadiens, et comme tels nous devons aimer le *Foyer Domestique*, dont le but patriotique est d'unir les descendants de la race française en une seule phalange, pour combattre les bons combats et conserver intact sur notre Etendard national ces mots qui résument toute notre histoire : "*nos Institutions, notre Langue, nos Loix et notre Foi.*"

Sur ce, amis lecteurs, à Janvier prochain ! et que ce rendez-vous nous trouve tous fidèles dans l'avenir comme vous l'avez été dans le passé.

LA RÉDACTION.

1er Décembre 1876.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

Revue Religieuse, Littéraire, Historique, Artistique, Agricole, &c.

Rédigé par un Comité d'Écrivains Catholiques.

Le *Foyer Domestique*, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, double colonne, formant un volume de 384 pages tous les six mois, composé de matières ainsi classées :

Religion.—*Sermons, Exhortations et Conférences* des orateurs sacrés du Canada et de l'Europe.

EXTRAITS d'Ouvrages, où l'on expose les preuves de la *Religion*, les dogmes de la *Foi*, les règles de la *Morale*, etc.

Exposé et Résumé de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les *Missions* du Canada et de l'Étranger.

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Biographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—*Mémoires* sur le Canada et autres pays : *Aperçu* sur l'histoire de l'Église et du Clergé ; *Études* des Mœurs et des Monuments, etc.,

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques et applications des sciences aux Arts. Revue des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Musique.—Un morceau de *Musique*, pour Piano ou Chant, paraît dans chaque livraison.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'*Intempérance* et du *Luxe*, et autres désordres dans la société.

Chronique Générale.—Le *Foyer Domestique* ne s'occupe point de politique, mais il publie un *Résumé* des nouvelles politiques et autres les plus intéressantes, etc.

Les lettres pour abonnement, envoi d'argent, etc., doivent être adressées à M. l'Administrateur du Foyer Domestique, à Ottawa; et tout ce qui concerne la rédaction à M. l'abbé EDUARD GUYMER, Rédacteur-en-Chef.

UN	VOL. II. No. 1.	ABONNEMENT :
Morceau de Musique	1er. Septembre.	\$1 par Volume et mois.
Chaque Mois.	1878.	Franc de Port.

LISTE DES COLLABORATEURS.

Adam, (Abbé F. L. T.)—Montréal.
Alleau, (Abbé Th.) Missionnaire Apostolique, curé de Ste. Anne d'Ottawa.
Amlot, (Guil.) Avocat—Québec.
B..... (Abbé G.)—Ottawa.
Baillargé, (G. F.) Sous - Ingénieur-en-Chef des Travaux Publics du Canada—Ottawa.
Bélanger, (J. A.)—Ottawa.
Benoît, (Alph.)—Ottawa.
Benoît, (Sam.)—Ottawa.
Bourget, (Jos. G.) employé civil. — Québec.
Caouette, (J. B.) employé civil—Québec.
Chapman, (W.)—St. François de la Beauce.
Chandonnet, (Abbé T. A.) Docteur en Philosophie, en Théologie et en Droit Canon.—Montréal.
Chauveau, (l'Hon. P. J. O.)—Québec.
Chauveau, (Alex.) M. P. P.—Québec.
Chemin, (Abbé Léon) curé de Grenville.
Couture, (Guillaume)—4 rue Cabanis, Paris.
Crevier, (Dr. J. A.) Médecin-Naturaliste, Montréal.
De la Bruyère, (Boucher) — Saint-Hyacinthe.

De Montigny, (B. A. Testard)—Saint-Jérôme.
Derome, (F. M.)—Rimouski.
Desjardins, (Dlle. Clara).
De Vervins, (M. le Comte A.) St. Louis du Missouri (Etats-Unis).
Dick, (Dr. V. E.)—Château-Richer.
Dion, (J. O.)—Bassin de Chambly.
Drapeau, (Stanislas)—Ottawa.
Evanturel, (F. E. Alf.) L.L.B., Avocat—Ottawa.
Faucher de St. Maurice,—Québec.
Filliatre, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.
Fréchette, (Louis-Honoré)—Québec.
Gagnon, (Ferd.)—Worcester, Mass., E.U.
Garneau, (A.)—Ottawa.
Genand, (J. A.)—Ottawa.
Graziella, (Mlle).
Guay, (Abbé Chs.) N.-D. du Sacré-Cœur.
Guillaume, (Abbé C.) curé d'Embrun, diocèse d'Ottawa.
Huguet-Latour, (L. A.) A. M., N. P., Montréal.
Huot, (Edouard)—Québec.
Langevin, (Abbé Edm.) Vic.-Général—Rimouski.
Legendre, (Napoléon)—Québec.
Le May, (Pamphile)—Québec.

Lemoine, (J. M.)—Québec.
Léridon, (Mlle).
Lorrain, (Léon) Etudiant en Droit, premier Lauréat au concours de poésie à l'Université-Laval,—Iberville.
Malouin, (J. A.)—Québec.
Marmette, (Joseph)—Québec.
McCabe, (L.)—Ottawa.
Meilleur, (Dr. J. B.), M. D., L.L. B.—Québec.
Pallier, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.
Paquin, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.
Paquin, (Elzéar)—Montréal.
Poirier, (Pascal)—Ottawa.
Poisson, (M. J. A.)—Arthabaskaville.
Renault, (Eugène)—Montmagny.
Smith, (Gustave)—Ottawa.
Sulte, (Benj.)—Ottawa.
Tanguay, (Abbé Cyp.)—Ottawa.
Tassé, (Joseph)—Ottawa.
Tassé, (Elie) Surintendant de l'Éducation, Winnipeg, (Manitoba.)
Tessier, (L. W.)—Montréal.
Téu, (Dr. L.)—Rivière-Quéulle.
Thibeau, (Chas.) Avocat—Montréal.
Turcotte, (L. P.)—Québec.

Ainsi que plusieurs autres **Ecrivains** également disposés à enrichir notre Publication de leurs travaux.

Sommaire des Matières de cette Livraison.

	PAGES.		PAGES
Religion.		Partie Editoriale.	
La Tactique des Ennemis de l'Eglise, par E. R.....	1	Correspondance Américaine, par MAXIME.....	54
Sciences Sacrées.		Notre Second Volume.....	64
Définitions de Saint-THOMAS D'AQUIN (Suite.)—XIIe. Comment pouvons-nous connaître Dieu, par M. l'abbé Th. ALLEAU....	19	Notre Rédacteur-en-Chef.....	64
Etude sur la CRÉATION (Suite), par M. l'abbé Th. A.....	21	Nouveaux Collaborateurs.....	65
Morale et Philosophie.		Nouveaux Agents.....	65
La Foi, l'Espérance et la Charité, essai philosophique, par M. le Comte A. de VERVINS.....	5	Avis aux abonnés d'Ottawa et de Hull.....	65
Etude sur l'Homme (Suite), par M. Elzéar PAQUIN.....	12	Notre Couverture.....	65
Observation du Dimanche.....	27	Noce d'Or prochaine.....	65
De l'Aumône, par Jean GRANGE.....	51	Le Collège de Lévis.....	65
L'œuf de Christophe Colomb.....	51	Bazar de Ste. Anne.....	65
Histoire.		Fête Touchante.....	66
L'Eglise de France.—Ses Grandeurs, ses Tribulations, par M. l'abbé Léon CHEMIN.....	28	Nouvelles musicales.....	66
Littérature.		Pèlerinage de M. Paul Féval.....	66
Les Fils du Martyr (Suite), par A. de LAMOTHE.....	34	Notre Feuilleton " Norbert ".....	66
Le Curé de Ploëmer (Suite), par M. le Comte A. de VERVINS....	45	Circulaire au Clergé, par Mgr. l'Archevêque de Québec.....	67
Poésie.		Important Document relatif à l'Université-Laval.....	68
La Mouche, poème, par J. A. BÉLANGER.....	17	Mgr. l'Evêque de Montréal.....	68
Invocation à Notre-Dame de Lourdes, Cantique, par M. l'abbé C. GUILLAUME.....	33	Mgr. Raymond.....	69
Les Volontaires de Lotbinière, par P. L.....	45	Hommage au mérite.....	69
La Prière de l'Adolescent, par Léon LORRAIN.....	33	Incendie de St. Hyacinthe.....	69
Maximes et Pensées.		12e Convention Nationale des Canadiens-Français des E.-U.....	69
Pensées Diverses.....	12	L'Echo des Deux-Mondes.....	69
Diverses Pensées.....	33	Erreurs à corriger.....	69
Beaux-Arts.		Bulletin des Nouvelles Religieuses.....	70
MUSIQUE.—Jeanne d'Arc au Bucher.....	52	Nouvelles Diverses.....	71
		La Mère Marie de l'Incarnation, lettre de M. l'abbé G. L. LEMOINE	72
		Mgr. Blanchet, Archevêque d'Oregon.....	73
		Beecher au Canada.....	73
		Bibliographie.	
		Mélanges Archéologiques et Biographiques, par J. A. MALOUIN.....	73
		Discours sur St. Thomas d'Aquin, par M. l'abbé Th. O. MAURALT, du Séminaire de Nicolet.....	73
		Diverses autres Publications annoncées.....	74
		Variétés.....	74
		Liste des Agents du Foyer Domestique.....	75
		Bulletin des Annonces, sur le Couvert.....	75
		Memorial Necrologique.	
		Messire J. B. N. OLSAMP.....	74
		Madame E. DESROCHERS.....	74
		Madame Geo. A. MacBean.....	75
		M. Joseph Nazaire DUPUIS.....	75

ABONNEMENT.

Cette Revue paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, double colonne, formant deux volumes de 384 pages, chaque année.

Prix par Volume
CANADA..... \$1.00.
ÉTATS-UNIS \$1.12.
EUROPE..... \$1.60. (S. F.)
Payable d'avance.

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

L'E

ADMINISTRATION.

Cette Revue publie assez de matières pour charmer, chaque mois, les loisirs de la famille.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que les abonnements, envoi d'argent, etc., etc., doit être adressé à Mr. l'ADMINISTRATEUR du *Foyer Domestique*.

FOYER DOMESTIQUE.

Religion, Histoire, Voyages, Littérature, Sciences, Beaux-Arts, Agriculture, Tempérance, etc.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES.

Religion.

[Pour le *Foyer Domestique*.]

LA TACTIQUE

DES

ENNEMIS DE JÉSUS-CHRIST. (1)



IL est vrai qu'il existe aujourd'hui une grande conspiration dont l'objet est de renverser Jésus-Christ de son trône, de détruire par sa base l'Eglise qu'il a fondée, d'arracher des âmes les dernières racines de la foi ; si pour exécuter cette conspiration infernale l'anti-christianisme dispose d'une armée parfaitement organisée qui se recrute au sein de tous les peuples ; si dans ces derniers temps cette armée a augmenté d'audace, et tout nous porte à croire qu'elle a résolu de tenter une attaque décisive contre l'Eglise de Jésus-Christ, on ne peut nier qu'il nous importe grandement de connaître la tactique de nos adversaires, afin de ne pas nous laisser surprendre par leurs embûches et de nous trouver prêts à repousser leurs assauts.

I

Quelle est cette tactique ? Elle est aussi simple qu'habile et peut se réduire aux deux points suivants : s'approprier des armes qui ont été jusqu'à ce jour la propriété exclusive des soldats de Jésus-

Christ, et en même temps qu'ils dirigent ces armes contre nous pour nous attaquer, nous mettre dans l'impossibilité de nous en servir pour nous défendre.

Il nous serait facile de démontrer que ce système de vol hardi et d'usurpation sacrilège s'étend à tout, jusqu'au langage. On travaille aujourd'hui à nous dérober les mots de notre vocabulaire. A mesure que s'effacent les notions de la foi chrétienne, des miracles divins, de la vérité surnaturelle, de l'inspiration céleste, de l'Incarnation du Fils de Dieu, des extases des Saints, on emploie plus fréquemment ces expressions consacrées pour désigner les choses profanes. On divinise tout, afin de mieux avilir tout ce qui est réellement divin ; on parle sans cesse de la foi politique, des miracles de l'industrie, des inspirations du génie, de l'incarnation de l'idée, de l'extase de la passion ; nous retournons aux temps dont parla Bossuet, où tout était Dieu excepté Dieu lui-même ! Et combien de fois n'avons-nous pas rencontré des chrétiens imprudents qui prêtent leur concours à cette profanation des mots les plus saints, sans penser que l'altération du langage entraîne avec elle, presque infailliblement, la corruption des idées !

Cependant ce n'est que le résultat le moins funeste du système de vol que nous venons de signaler. Avec les mots de notre vocabulaire, ils se préparent de nous arracher les armes les plus puissantes de notre arsenal, et ils prétendent les employer pour nous vaincre.

En montant au ciel, Jésus-Christ a légué à son Eglise trois trésors divins, et il a mis à sa disposition trois grandes forces : la force de l'unité, qui tient les membres de l'Eglise groupés autour de son chef invisible, qui est Jésus-Christ lui-même, par son chef visible, qui est le

(1) Traduit de *La Cruz*, revue Espagnole.

Pape: la force de l'association, qui permet aux soldats de l'armée divine de serrer fortement leurs rangs et d'opposer à leurs ennemis un mur inexpugnable; et, enfin, la force du zèle, qui les pousse à travailler activement en faveur de Celui qui a tant travaillé et souffert pour eux, et à mourir à son exemple, si c'est nécessaire, pour le triomphe de sa cause.

L'armée anti-chrétienne paraissait irrémédiablement privée de cette triple force: c'est l'armée de l'erreur, et par conséquent elle ne peut posséder la force de l'unité, qui appartient uniquement à la vérité; c'est l'armée de l'orgueil et de la haine, et par conséquent elle a en elle un principe de division et une force contraire à l'association; c'est enfin l'armée de l'égoïsme, et elle ne peut par conséquent posséder la force du zèle et du véritable sacrifice pour le bien du prochain et la gloire de Dieu.

II

Cependant, par un effort de son habileté infernale, le chef de cette armée a réussi à s'approprier au moins les apparences de ces trois prérogatives que nous avons le droit de revendiquer comme notre propriété inaliénable.

Nous ne nous étendrons point aujourd'hui sur ce premier point de la tactique de nos adversaires que nous avons eu déjà occasion de signaler. Nous avons dit comment, séparés les uns des autres par les innombrables nuances de l'erreur, aussi opposés les uns aux autres qu'ils le sont tous à la vérité, ils ont fini par rencontrer l'unité dans le mépris de toute croyance et l'indifférence à l'égard de l'erreur et de la vérité. Nous avons, dans le temps, fait connaître, comme unique adversaire redoutable que l'Église catholique voit se lever devant elle sur le terrain des doctrines, cette secte dont les progrès étaient exaltés dernièrement dans le sénat français par un de ses plus célèbres adeptes: cette secte qui pourrait se qualifier de secte de l'erreur universelle, comme l'Église catholique est la société de la vérité universelle, secte où vont irrésistiblement chaque jour se fondre les sectes religieuses ou philosophiques qui avaient jusqu'à présent professé des erreurs partielles: la secte de ceux qui déprécient la vérité et aux yeux desquels les croyances n'ont aucune valeur. Le fait est que, professant ouvertement le mépris de la vérité, les *nationalistes*, les *libres-penseurs*, comme ils s'appellent eux-mêmes, détruisent la raison humaine,

qui n'existe que pour connaître la vérité, et ils condamnent la pensée à une stérilité sans remède. N'importe: à ce prix ils ont au moins acheté l'unité dont ils étaient privés jusqu'à ce jour, et ils pourront en cet état combattre avec plus d'unanimité que jamais l'unité catholique.

Nous développerons dans une autre partie ce point que nous nous contentons d'indiquer en ce moment; mais démontrerons aussi qu'à cette force de l'unité l'armée anti-chrétienne a ajouté, à un degré inconnu jusqu'à présent, le double pouvoir de l'association et du zèle. Tous ces orgueilleux, par leur nature rebelle à tout frein, se sont soumis à un joug commun pour renverser l'autorité divine, objet de leur haine commune. Tous ces égoïstes qui tendent essentiellement à se diviser ont consenti à s'unir pour détruire l'unité divine; on les a vus former une immense association qui se compose d'hommes sortis de toutes les races, habitant les pays les plus éloignés, différant par leurs idées et leurs coutumes, et cependant liés par un même serment et obéissant à une même consigne. Si l'Église catholique est le plus grand miracle du Tout-Puissant, la copie de cette même Église par les sociétés secrètes est le prodige le plus étonnant que l'enfer ait exécuté sur la terre.

Il faut bien l'avouer: les apôtres et les ministres de cette église de Satan ne manquent ni de zèle ni d'une certaine abnégation. Ils savent faire pour la défense de l'erreur ce que beaucoup de chrétiens refusent de faire pour la défense de la vérité: lever la tête hardiment, réaliser des sacrifices pécuniaires, écrire, travailler, employer toute leur influence et s'exposer même à la mort quand cela est nécessaire.

III

On ne peut donc nier que les ennemis de Jésus-Christ ont réussi à imiter nos trois prérogatives les plus précieuses: l'unité, l'association et le zèle. Mais ce n'est là que la première partie de leur tactique. Pour qu'ils puissent nous vaincre, il faut qu'ils nous arrachent des mains ces trois armes invincibles. Ils espèrent y réussir au moyen d'un stratagème par lequel ils ont déjà gagné plus d'un chrétien, et par conséquent il est indispensable de le faire connaître.

Une comparaison va nous permettre de faire voir la nature et l'habileté de ce stratagème. Qu'on se figure une petite armée environnée d'ennemis innombrables

bles dont l'infériorité numérique de ses soldats est compensée par la supériorité de sa position, l'union parfaite de tous les corps dont elle se compose, et l'adhésion de tous à un chef commun. Désespérant de la vaincre, les ennemis s'efforcent de la désarmer. Ils tournent en ridicule la discipline de cette vaillante armée, ils chargent d'injures le chef qui la commande, et ils n'omettent rien pour indisposer les soldats contre lui. Rien d'extraordinaire dans une semblable conduite ; ils sont ennemis et ils travaillent comme tels ; mais ce qui serait non-seulement étrange, mais même insensé et absurde au dernier point, ce serait de voir ceux qu'ils veulent perdre et qui sont l'objet d'astuces aussi grossières, se laisser gagner et sacrifier de gaieté de cœur les avantages que la haine de leurs ennemis devraient leur rendre plus précieux.

Plût au ciel qu'on ne pût accuser aucun catholique de cette folie et de cet oubli réellement inconcevable de nos plus chers intérêts. Nous sommes obligés de l'avouer à notre honte, nos ennemis ont réussi à conduire à bonne fin le stratagème audacieux dont nous venons de parler. Ils se sont appliqués à discréditer par tous les moyens que la haine peut inventer les trois avantages inappréciables qui sont à la fois notre force et notre richesse ; à ridiculiser ceux d'entre les catholiques qui, comprenant le pouvoir de l'unité et le pouvoir de l'association et du zèle, s'efforçaient de rester conséquents avec eux-mêmes, et employaient pour la défense de la vérité, ces armes qu'ils voient manier avec un succès si déplorable pour la combattre.

Nos adversaires savent très bien quel est le pouvoir des mots sur l'esprit du vulgaire. Un nom qu'on a réussi à rendre ridicule et injurieux produit incomparablement plus d'effet sur les masses que les raisonnements les plus opportuns. Il suffit par conséquent d'inventer quelques épithètes de ce genre pour ridiculiser les vérités catholiques, les rendre odieuses et paralyser les efforts que la religion inspire.

IV

Il leur faut, avant tout, discréditer ceux qui se trouvent fortement unis au centre de l'unité catholique, qui s'attachent au roc sur lequel Jésus-Christ a bâti son Eglise. L'unité est la première note de l'Eglise, elle est aussi sa première force ; mais cette note si lumineuse, cette

force divine s'est maintenue dans le sein de l'Eglise, s'est manifestée constamment par le Souverain Pontife, qui est sa personnification. Séparer, par conséquent, les catholiques du Souverain Pontife, c'est priver l'Eglise de sa force principale et obscurcir la lumière de son flambeau.

Une armée est à moitié vaincue quand on a réussi à détruire dans le cœur des soldats l'estime et l'amour du général.

Le général de l'armée catholique, c'est le Pape ; il est évident qu'au moment où nos ennemis nous attaquent avec plus de violence, notre devoir est de nous grouper avec plus d'ardeur et plus d'arrêter autour de notre Chef. Choisir ce moment pour lui marchandier notre obéissance serait une imprudence impardonnable, dans le cas où ce ne serait pas une trahison criminelle. Nos ennemis le comprennent très bien et voilà pourquoi ils travaillent à détruire dans nos cœurs l'affection que nous avons pour le Souverain Pontife. Ceux d'entre les catholiques qui, au lieu de rougir lâchement du Pape, placent en lui toute leur gloire, sont qualifiés d'*ultramontains* ou de *cléricaux*, et en leur appliquant l'une ou l'autre de ces qualifications, on croit faire retomber sur eux plus d'opprobre et plus d'ignominie que si on les qualifiait de musulmans, de juifs ou d'athées. L'homme de talent dont nous parlions il y a un moment, et qui s'est constitué le défenseur de l'athéisme au Sénat français, distinguait deux classes de catholiques ; les uns, qu'ils considéraient dignes de son estime et les autres qu'ils ne savaient comment accabler d'un mépris assez diffamant. Ces derniers, comme on le comprend bien, sont les cléricaux, les ultramontains, c'est-à-dire ceux qui sont attachés à leurs évêques, surtout au Vicaire de Jésus-Christ ; les soldats soumis et dévoués à leur chef. Evidemment ces soldats sont les seuls que les ennemis craignent et détestent : quant aux *catholiques indépendants*, aux soldats révoltés contre leur commandant, au lieu de les craindre, on les aime et on les caresse. En toute guerre, de tels soldats sont les auxiliaires de l'ennemi.

Rien de plus logique, comme on le voit, que cette tactique de nos adversaires, et par conséquent rien de plus insensé que la conduite des catholiques qui en favorisent les résultats. Si nos ennemis travaillent contre nous en s'efforçant de rompre notre unité, nous manquerions à tous nos devoirs en nous privant de cette force incomparable. Le

seul sentiment de notre conservation devrait nous faire estimer d'autant plus ces titres d'ultramontain et de clérical, qu'on fait plus d'efforts pour les rendre odieux. Ils ne sont certainement pas soldats de Jésus-Christ et de Pie IX ceux qui courbent le front devant les adorateurs de Garibaldi et des autres idoles de la révolution.

Ne nous laissons pas tromper : les adversaires modernes de l'ultramontanisme n'ont rien de commun avec Bossuet ni avec les autres prêtres qui, à une autre époque, ont professé les erreurs du gallicanisme. Le grand homme a pu se tromper quand il a voulu limiter les droits du Pape, mais il n'a jamais voulu sacrifier les droits de l'Église. Aujourd'hui, c'est plus qu'une doctrine spéciale sur les droits du Pape, c'est l'adhésion même à l'Église qu'on attaque dans les catholiques appelés ultramontains. Depuis que ces droits ont été si clairement proclamés par l'universalité des évêques, il serait simplement absurde d'opposer l'universalité des évêques à l'autorité du Pape. Ainsi donc, le gallicanisme n'a plus sa raison d'être : et si Bossuet revenait parmi nous, il répondrait aux clameurs contre l'ultramontanisme par ces paroles de son discours sur l'unité de l'Église : " Si jamais je t'oublie, ô Église romaine ! que ma droite se sèche et que ma langue s'attache à mon palais. "

V

Restons donc fidèlement et fortement unis au Vicaire de Jésus-Christ, et gardons-nous bien d'abandonner la force d'association en un moment où l'antichristianisme sait si bien exploiter cette force contre nous. Il n'omet rien pour nous arracher cette force, et il y a réussi au moyen d'un nom qu'il a su rendre plus odieux encore que celui d'ultramontain : le nom de *Congréganiste*. Il y a quarante ans, il avait réussi à rendre ce nom synonyme de tout ce qu'on peut imaginer de plus méprisable. Un *Congréganiste* était un intrigant, un hypocrite, un délateur, un homme disposé à se servir des moyens les plus honteux pour satisfaire son ambition. Ce nom fut une véritable machine de guerre, employée pour détruire à la fois l'église et la monarchie, car alors on supposait les intérêts de celle-ci inséparables de celle-là.

VI

Nous n'avons pas encore prononcé le nom que la tactique de nos adversaires

emploie avec le plus de succès ; qui résume en lui tout ce que les qualifications d'ultramontain, de clérical et de congréganiste ont de plus odieux, en y ajoutant un je ne sais quoi d'encore plus haïssable ; l'épithète la plus injurieuse que les ennemis de l'Église ont inventé pour désigner l'espèce de catholicisme qu'ils craignent et qu'ils adhorrent le plus : l'épithète de *Jésuite*. Dans leur vocabulaire, un Jésuite n'est pas un religieux de la compagnie de Jésus, non ; et une preuve de cela c'est qu'en certains pays où les ennemis de l'Église ont réussi à se rendre maîtres du pouvoir et ont pu réaliser leurs plans, on les a vus proscrire, sous le nom de Jésuites, des congrégations complètement indépendantes de la compagnie de Jésus, tels que les Rédemptoristes. Qu'est-ce donc qu'un Jésuite ? C'est un ultramontain. Oui, avec quelque chose de pire. Est-ce un clérical, un congréganiste ? C'est tout cela, mais bien pis encore. Alors qu'est-ce donc qui fait d'un Jésuite un être si dangereux ? Il fut un temps où il était de mode de faire du mot Jésuite, un synonyme pour astucieux et menteur, il était admis que les Jésuites avaient le monopole de la duplicité et que leurs adversaires étaient la sincérité même. Aujourd'hui, si nous ne nous trompons pas, ce nom n'a plus la même signification dans la bouche de nos adversaires. Nous en avons une preuve, pour ainsi dire officielle, dans la réponse que faisait un de ces gouvernements auxquels nous venons de faire allusion. Pressés d'accorder le libre exercice de leurs droits de citoyens aux membres de ces congrégations prosrites pour le crime de Jésuitisme, ces hommes qui se donnent à eux-mêmes le nom de libéraux, répondirent que les individus ne pouvaient prétendre à avoir plus de liberté que le corps lui-même, à cause de l'esprit séditionnel qui les rendait redoutables.

Cette explication nous paraît découvrir la pensée du parti avec assez de clarté.

Qu'un catholique se contente d'être bon pour lui-même ; qu'il laisse les ennemis de Jésus-Christ attaquer son Église, sans qu'il paraisse s'en occuper ; qu'il voie la société inondée d'un déluge de doctrines impies et immorales, sans chercher à s'opposer à ce débordement ; qu'il n'emploie ni ses talents, ni sa fortune, ni ses droits de citoyen, ni son influence politique pour faire triompher la cause de Jésus-Christ, un semblable catholique sera toléré, et même on con-

sentira, sans trop de difficulté, qu'il aille à la messe le dimanche et qu'il communie à Pâque. Mais qu'un serviteur de Jésus-Christ se préoccupe des intérêts de son divin Maître ; qu'il croie ne pouvoir, sans une inconséquence criminelle, le reconnaître pour son Dieu et rester indifférent aux outrages qu'on lui fait : que, intimement convaincu, que le salut des âmes et de la société dépend de l'accomplissement de sa loi, il fasse consister son abnégation et son patriotisme à procurer ce salut ; que, en aimant de tout son cœur le Dieu qui l'a aimé jusqu'à mourir pour lui, il fasse tous ses efforts pour que les autres l'aiment aussi ; qu'il ne recule pas devant les contradictions, les luttes, les persécutions, les ignominies pour paraître prudent et charitable, un semblable catholique est évidemment digne de mépris et de haine, et il ne doit y avoir pour lui ni droit commun, ni justice, ni liberté, ni patrie ; c'est un être intolérant et intolérable, qu'il faut combattre avec toute sortes d'armes et dont il faut se délivrer à tout prix : c'est un *Jésuite* !

Maintenant, si tel est le sens de ce nom de *Jésuite*, nous disons hardiment qu'il n'y a pas de qualification dont un catholique doive être plus fier, et pour ce qui nous regarde, nous ne pouvons désirer rien de plus glorieux pour les membres de la Compagnie de Jésus que d'être toujours, en ce sens, de véritables *Jésuites*. Si quelque chose pouvait, avec raison, exciter l'étonnement et l'indignation de nos adversaires, ce serait de trouver dans le monde des chrétiens qui croient fermement que le Fils de Dieu est mort pour eux sur une croix, et qui, avec cette croyance, n'ont cependant qu'un froid glacial pour les intérêts de ce divin Sauveur ; mais je ne peux admettre que nos adversaires, quelque soit leur aveuglement, trouvent étrange que nous évitions de nous mettre en contradiction avec nous-mêmes, et que notre amour pour Jésus-Christ soit la conséquence de notre foi en sa divinité et en sa mort. Il est impossible qu'au fond de leur cœur, ils n'estiment pas ces catholiques qu'ils condamnent sous le nom de *Jésuites* ; et les injures qu'ils leur prodiguent ne prouvent qu'une chose, à savoir, qu'ils ont peur de leur zèle, tandis qu'ils n'ont que du mépris pour ceux à qui ils prodiguent leurs éloges.

Que cette crainte de nos ennemis et les injures par lesquelles ils la manifestent soient pour nous une règle de con-

duite et un enseignement. L'instinct de leur haine est infallible et nous ne nous tromperons pas en le prenant pour guide. Nous devons désirer ce qu'ils craignent, et aimer ce qu'ils méprisent. Et c'est ainsi que nous déjouerons leur tactique, et que nous la ferons servir à notre cause sainte, au lieu de favoriser sottement leur triomphe.

E. R.

Morale et Philosophie.

[Par M. le Comte A. de Verrens.]

ESSAI PHILOSOPHIQUE.

LA FOI, L'ESPERANCE ET LA CHARITE.

M. le Comte A. de Verrens.

DIEU, considérant notre infirmité, voulant d'ailleurs que notre âme immortelle conservât souvenance de son origine. Dieu dota la Terre de trois joyaux célestes, trois talismans véritables : par l'un, l'esclave, le prolétaire ou le pauvre, devient plus riche, plus glorieux et plus grand que le souverain, qu'il s'appelle Crésus, Alexandre ou César, s'il en est privé. Par l'autre, les fers du captif se brisent et la voûte de son cachot s'entr'ouvre sur des profondeurs radieuses et infinies ; par le dernier, toute infortune se guérit, toute misère cesse, toute haine s'éteint : je veux parler des trois vertus théologiques, de l'admirable trinité que le Christianisme nomme : la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*.

La Foi, surtout, ennoblit la créature, car elle la rattache au Créateur ; elle met l'Humanité en contact permanent et essentiellement intime avec le Très-Haut ; elle rallie la Terre au Ciel par un lien mystique qu'aucune vicissitude, aucune douleur, aucun orage d'ici-bas ne peut rompre ! C'est pourquoi l'âme du Croyant retournera au grand foyer dont toute lumière émane, quand elle aura accompli sa tâche ou sa mission ici-bas.

I

LA FOI.

La Foi, c'est l'espoir de l'âme, c'est la rosée fécondante qui fertilise le cœur humain, y fait naître, germer et croître toutes les vertus ; enfin, c'est la Foi, et la Foi seule qui sépare l'homme des autres espèces, des individus et des corps, que la science appelle les trois règnes de la nature.

Je m'explique :

L'homme est incontestablement supérieur à tout ce qui existe sur la terre en dehors de lui-même ; cela n'est pas seulement vrai pour les animaux, et la matière inerte, mais ça l'est encore à l'égard des éléments vaincus dans tous les combats que leur a livrés l'humanité ; car le feu, l'air et l'eau ne nuisent à l'humanité qu'accidentellement, tandis qu'ils contribuent d'une façon permanente au bien-être des hommes qui les ont pliés à leurs besoins, et les dirigent, les utilisent ou les emploient selon leur fantaisie, parce qu'ils les ont asservis, comme les chevaux et les taureaux sauvages qu'ils ont domptés.

L'homme l'a-t-il emporté dans cette grande lutte par son agilité, par sa force, par une puissance physique supérieure aux forces d'inertie ou de résistance active qui lui étaient opposées ? Non, car le cheval est plus rapide que l'homme, le taureau est plus fort, le *feu* et les deux immensités qu'on appelle l'air et l'eau sont bien autrement puissants que la créature, si parfaitement organisée mais si fragile ! dans laquelle nous reconnaissons le chef-d'œuvre de la création.

C'est par l'exercice et les spéculations d'une faculté plus développée chez lui que chez aucun autre animal que l'homme est arrivé à la réalisation des prodiges accomplis : cette faculté s'appelle l'Esprit.

—Mais, qu'est l'Esprit ?

—Dans son acception générale, ce mot exprime une manière d'être résultant de l'intelligence de l'individu.

Et l'intelligence elle-même ?

C'est la perception prompte d'objets divers : elle est d'autant plus grande qu'elle en embrasse davantage et les saisit plus vite. Mais, l'intelligence est issue de la *Pensée*, c'est-à-dire d'une habitude instinctive de *réflexions* provoquées par nos besoins, par les appétits de nos passions, par ce qui frappe l'un de nos sens, et par les images que des sympathies ou des antipathies innées présentent à no-

tre cerveau ; et la Pensée corroborée du souvenir, c'est-à-dire de la *mémoire*, enfante la *Compréhension* ; la compréhension c'est donc l'intelligence après la gestation de la pensée fécondée par la mémoire, élevée à une certaine puissance, dans les cerveaux les mieux organisés pour l'éclosion et la repercutation de l'idée elle devient le *génie*.

Il résulte de ces raisonnements qui ne sont que la synthèse des théories du matérialisme, que les auteurs de ce système sont dans le vrai, qu'ils ont vu juste et qu'ils ont raison d'attribuer les sensations qui engendrent nos pensées à notre sensibilité nerveuse.

Oui, toutes nos impressions et toutes nos sensations procèdent de notre système nerveux, et notre cerveau, qui est le siège de toute repercutation nerveuse, contracte certaines habitudes ; les molécules, appelées au mouvement par telle ou telle impression, se meuvent d'autant plus facilement dans tel ou tel sens que cette impression est ressentie plus souvent, d'où certaines dispositions particulières à chaque individu, certains vices ou certaines qualités.

Mais, les animaux sont organisés de la même façon, et, les mêmes causes déterminent chez eux les mêmes résultats. Cela n'est pas viable, et c'est cette *vérité*, proclamée par eux-mêmes, qui met à néant toutes les conclusions sur lesquelles est bâti le système des matérialistes.

En effet, les animaux jouissent-ils, comme l'humanité, des facultés de l'esprit, savoir : la pensée, la mémoire, la compréhension ?

La *pensée* est native, originelle, pourrait-on dire, car elle procède des besoins ; c'est ce que nous appelons l'*instinct* chez les bêtes, parce qu'elle ne s'exerce chez elles que pour des besoins ou des nécessités matériels, mais quelqu'en soit le nom, elle existe !

La *mémoire* ne peut pas se nier ; le cheval qui s'anime à votre voix et presse sa course à votre commandement ; le chien qui obéit à votre appel, même quand il pressent un châtimeur, — pressentiment qui se traduit d'une manière évidente par son attitude ou sa plainte, — prouvent d'une façon certaine que la bête pense, qu'elle se souvient et qu'elle comprend.

Or, il ne faut pas autre chose, nous croyons l'avoir établi, pour avérer l'*intelligence*, susceptible d'engendrer le *génie*,

qui n'est lui-même que l'intelligence, plus développée chez quelques-uns qu'elle ne l'est chez tous.— Mais l'homme seul est susceptible de génie ! — C'est vrai, mais si nous atteignons seuls à ce degré supérieur d'entendement ou d'invention, c'est parce que nous sommes plus parfaitement constitués, car le principe est le même, actif chez l'homme, latent chez la bête, mais existant chez tous deux.

Lock, Reid, Helvétius, et vingt autres, ont écrit et raisonné sur l'entendement humain, d'autres se sont demandé si les animaux pensaient, et d'autres encore s'ils avaient une âme !

Evidemment, ils pensent ! la preuve en est dans les actes qui impliquent calculs et souvenirs, et ces actes sont nombreux aussi bien chez les animaux domestiques que chez leurs frères du désert ou de la forêt.

Evidemment, ils ont une âme !—La preuve en est dans l'exercice de ces qualités que nous disons improprement du *cœur*, mais qui ne peuvent provenir que de l'âme, nous voulons parler de l'amour, de la fidélité du mâle à sa compagne, de la protection que certaines espèces fortes accordent à certaines autres plus faibles ; nous voulons parler surtout de la reconnaissance, de l'affection, du dévouement, de la patience et de la sobriété, sentiments esthétiques, procédant nécessairement d'une source immatérielle, et que nous appelons *vertus* chez nous et *qualités* chez les animaux, probablement parce que dans l'humanité des sentiments sont particuliers à des individus tandis que chez les bêtes ils sont communs à des races entières.

S'il est admis que les animaux pensent, qu'ils se souviennent et qu'ils possèdent ce principe de toutes vertus et de tous vices, commun selon nous à tous les être doués de vie, comment expliquer et surtout comment excuser l'habitude de l'Humanité qui les mange ?

Par la distance qu'établit entre eux et nous notre supériorité intellectuelle !

Cela ne peut être, parce que, en épuisant cette question, sans cesser d'être *rigoureusement logiques*, nous arriverions à cet apophtegme absurde, à ce paradoxe monstrueux : " L'individu supérieur a droit de vie et de mort sur tous les êtres qu'il dépasse ! " C'est-à-dire qu'un hom-

me intelligent aurait le droit de tuer un fou, et même un homme moins intelligent que lui, ne fut-il pas fou !

Il doit y avoir une autre raison, et le matérialisme ne saurait la trouver ni la donner, car c'est la Foi.—La Foi qui nous rattache à la Divinité elle-même et nous l'assimile dans des proportions infiniment petites, mais suffisantes, pour nous qualifier autrement et faire de l'homme un être intermédiaire entre le Créateur et les autres créatures inconscientes de leur céleste origine.—Et c'est pour cela que l'âme des animaux est périssable tandis que celle de l'homme est immortelle, car rien de ce qui émane de la Divinité elle-même ne peut mourir !

Après avoir créé le Ciel et la Terre, après avoir peuplé les airs, les eaux, et l'orbe solide d'individus agissants qui animassent son œuvre, le Tout-Puissant qui venait de faire sortir l'ordre du chaos, voulut régler les mouvements des êtres animés, que leurs facultés de translation pouvaient ou devaient soustraire à des influences physiques ou climatiques, qui ne sont immuables que pour les espèces immobiles, je veux parler des individus du règne végétal et des matières inertes, c'est pourquoi il les dota de l'esprit et de l'âme, c'est-à-dire de l'entendement et de l'instinct.

Mais il distingua, entre tous ceux qu'il avait créés, un Être réunissant en soi, et au plus éminent degré, toutes les facultés intellectuelles combinées avec toutes les perfections physiques des divers genres qu'il avait doués du mouvement. Et puis, le Très-Haut dont la sagesse et la science sont infinies, puisqu'il est Dieu ! vit que cet Être plus parfait qu'aucun autre appliquerait au *mal* comme au *bien* ses puissances de réflexions et ses moyens d'action ; il vit, dans la suite des temps, l'espèce toute entière constituée en foyer intellectuel ; il vit chaque individu s'assimilant les expériences antérieures de ceux de sa race, leurs pensées, leurs traditions, en concourant avec tous ses semblables vers un même but : la satisfaction de tous ses appétits, la réalisation de tous ses désirs, bons ou mauvais !—Tout ce que sa main pourrait atteindre, tout ce que son esprit pourrait comprendre ou rêver, tout ce que son orgueil pourrait oser, il devait le saisir, l'essayer ou le réduire ; il le vit projetant son regard au delà du soleil, marchant sur les eaux, planant dans les airs, des-

endant dans les profondeurs de la terre, mesurant le globe qu'il habite en demandant à l'immensité ténébreuse de l'Infini quels mystères elle recèle !

Le Roi de la nature en devenait le tyran ; l'Être le mieux constitué, à cause de cela le plus puissant, devait jeter la perturbation, enfanter le désordre, là où la pensée de Dieu avait été de faire l'*Harmonie* ; ses facultés supérieures devaient lui rendre le mal plus facile et faire, par conséquent, son espèce plus fatale aux autres !...

Alors Celui dont la sollicitude paternelle, car il est le Créateur, s'étend à tout ce qui existe, alors la Justice suprême, la Bonté sans bornes, daigna soulever un coin du voile qui nous dérobe son auguste face !

L'apparition fut saisissante et brève comme la lueur fulgurante d'un éclair ! mais l'impression en fut si profonde, que, transmise de race en race est venue jusqu'à nous, elle sera par nous transmise à notre postérité, chez laquelle elle se perpétuera jusqu'à la fin des siècles.

De ce jour, de cette heure, la supériorité de l'homme fut établie sur toute la nature ; il possédait seul une faculté d'essence divine qui le séparait à jamais des autres créatures, en légitimait la souveraineté qu'il devait exercer.— Cette faculté intuitive pour tous les fils d'Adam, c'est la *Conscience*, c'est la science du Bien et du Mal, enfin c'est la Foi, c'est-à-dire le rayon lumineux qui nous éclaire dans notre infinité, nous rattachant, comme je l'ai dit, par un lien mystique mais certain à cet incommensurable océan de science et d'équité qui remplit l'immensité des sphères célestes, préside à tout ce qui s'accomplit, et règle toutes choses dans l'Univers.

Depuis la Révélation qui l'a exaltée, l'Humanité fixe ses regards au Ciel où elle cherche sans cesse le visage de son Dieu ; tandis que la pensée rampe et se traîne indécise et obscure, sous le front plat des autres individus de la création : chez elle, la pensée s'élève toujours, et plane, et monte, sous les voûtes spacieuses d'un cerveau qu'elle illumine et qui reflète comme une glace toute les couleurs du prisme, toutes les nuances de l'arc d'alliance, toutes les grandeurs de la Foi, toutes les splendeurs de l'Espérance, tous les trésors de la Charité, en un mot toutes les vertus d'émanation divine qui constituent le caractère du

Croyant, anoblissent notre espèce et nous font entrevoir un avenir sans fin de félicités célestes !

Mais qui prouve cette révélation ?—Il est facile, en pareille matière, surtout, de donner libre cours à son imagination, mais les suppositions plausibles ne sont pas toujours des vérités ! et, pour croire, un *esprit sérieux* a besoin de preuves !...

Ceux que la *grâce* a touché n'ont pas besoin et ne demandent pas de preuves à qui les comble de ses bienfaits, mais la grâce est une autre abstraction, à cause de cela, je n'en parlerai pas ; c'est inutile, d'ailleurs, car il n'existe pas une vérité, il n'y a pas dans l'histoire un fait matériellement accompli qui puisse être attesté par un aussi grand nombre de témoins, puisque la révélation est prouvée par le besoin inné que les nations, les peuples et les plus petites tribus isolées ont toujours éprouvé de croire à un Dieu, qu'il s'appelle Wisnou, Boudda, Jupiter, Esus, Odin ou Jehova, qu'il soit représenté par une pierre, un chat, un serpent, une vache ou le soleil, par l'eau comme chez les Allemands, ou par le feu comme chez les Perses, toujours, partout, le premier besoin de l'homme a été d'attester la révélation qui était devenue *intuitive* comme la faim ou la soif pour la bête, comme il est instructif pour la plante de tourner la corolle de ses fleurs vers le soleil.

Et si cette universelle croyance semblait insuffisante, je prendrais pour témoins de la révélation ceux qui en doutent, et je leur demanderais d'où leur vient le sentiment qui les pousse à des actes que leur instinct devrait leur faire éviter !—Pourquoi restent-ils pauvres quand un vol les ferait riches ? pourquoi ne deviennent-ils pas meurtriers quand la colère les enflamme, n'est-ce que par lâcheté ?—D'où vient le stoïcisme dans la douleur, l'impassibilité dans la souffrance, d'où vient l'Espérance, d'où vient la Charité ? Du cœur.—Mais qui l'y a mis, car c'est contraire à tous les instincts de l'homme physique comme à celui de tous les autres animaux !—Mais il faudrait faire un livre !...

Chez certaines créatures plus harmonieusement constituées, dans certains cœurs plus parfaits, la révélation fut plus lumineuse, le souvenir en fut mieux gardé, et l'atôme d'Esprit divin qui anime

chacun, grandit et se développe davantage; comme dans certaines terres, sous certains climats, telle plante ou tel arbre devient plus robuste ou plus fécond. — Ces natures rares, ces êtres privilégiés furent les prophètes dans Israël, les bienheureux et les sages avant Jésus-Christ, les martyrs, les solitaires et les saints depuis l'exemple d'immolation donné par l'Homme-Dieu.

Mais comme aux rayonnantes splendeurs du soleil de midi, succède le crépuscule, et puis les ténèbres profondes de la nuit, comme dans la forêt croissent voisins le chêne et l'hysope; comme l'on voit grandir à côté du palmiste aux fruits savoureux, l'hupa stérile dont l'ombre est mortelle; ainsi, dans l'humanité, près de ces vases d'élection, à côté de ces flambeaux de la foi, voisins de ces réflecteurs de la Divinité, qui étincellent de tous les rayonnements de l'auguste image qu'ils reflètent, on rencontre des êtres incomplets, difformes ou mauvais, qui, niant la révélation, niant Dieu, se niant eux-mêmes, projettent sur tout ce qui les entoure, comme le mancenillier ou l'hupa, leur ombre fatale, les effluves empoisonnées, l'arôme morbide de leur triste scepticisme !

Semblables à ces pirates des légendes normandes, dont le nom seul glaçait de crainte, et dont le pavillon sinistre, soudainement déployé, devenait un signal de combat sans merci; tels les *sceptiques*, ces superbes que l'orgueil et la soif de renommée égarent, parcourent aujourd'hui le monde :

Parti de quelque port ignoré, un vaisseau vient tout-à-coup projeter sa grande silhouette sombre sur un rivage ombreux, poétique, paisible et silencieux comme une avenue du Ciel !

Près de là est un village : ses maisons blanches sont groupées au pied de l'église, et le soleil dans sa course journalière étend successivement sur chaque toit de chaume l'ombre tutélaire de la croix qui surmonte le pieux édifice.

Ce vaisseau porte des forbans !

Ils débarquent, et bientôt le paisible village offre un spectacle que l'imagination peut concevoir mais que le cœur repousse, dont les yeux se détournent avec horreur !... Tous les crimes sont commis en même temps; un vieillard dont les forces n'égalent plus le courage veut défendre le seuil de sa maison qui l'abrite depuis trois quarts de siècle, il

2

est renversé, foulé aux pieds, et dans sa courte agonie il passe par toutes les douleurs qui peuvent navrer le cœur d'un père et d'un époux; plus loin, quelques hommes vaillants se groupent et veulent s'opposer à l'invasion des pirates, bientôt ils tombent et meurent sous les yeux des créatures chères qu'ils ont voulu protéger.

Enfin, l'infamale légion arrive devant la chapelle. Là, elle s'arrête comme si elle éprouvait le besoin de serrer ses rangs, de faire un plus véhément appel à sa criminelle audace, ou, peut-être, de faire taire des remords... Vagues réminiscences de souvenirs du premier âge, devant le modeste sanctuaire !

Les femmes et les enfants, tous les êtres faibles qui ont cherché refuge sous l'abside sainte, ouvrent leur cœur à l'Espérance, cette sœur de la Foi qui les a conduits à l'ombre du Tabernacle. — Mais ils n'ont rien de sacré, ces hommes qui se vantent de ne pas croire, qui proclament que tout ce qui console et prescrit le bien, que tout ce que nos pères ont révéré n'est que sottise, faiblesse, mensonge ou superstition !

Dans ce moment la porte de l'humble temple s'ouvre toute grande et le vieux pasteur du village, couvert des plus riches vêtements que sa charité lui ait permis d'acquérir, portant, comme les anciens preux leur bouclier, l'hostie fragile où notre croyance place un Dieu, descend de l'autel, et calme, majestueux et grand comme il sied aux martyrs, il traverse la nef et se dirige vers les bandits, que dans sa simplicité sublime le bon prêtre espère fléchir.....

Mais une imprécation terrible, proférée par mille voix, s'élève à son aspect. " Eh quoi ! ce vieillard, ce prêtre, cet imposteur ou cet idiot, ose affronter la colère des forbans ? de ces valeureux pirates, dont le nom seul, proféré tout bas, fait la solitude dans une cité ! quand tout le monde tremble et frémit de crainte, quand des vases précieux brillent sur l'autel, quand ses mains portent avec peine un ostensor d'or, il ose se présenter à ces braves, à ces cœurs-forts que l'impunité enhardi jusqu'à leur faire dire que la mort n'a pas de lendemain, et que pendant qu'il vit, l'Homme est le Dieu comme il est le Roi de la nature !... Allons, en avant !... "

Un monceau de ruines fumantes, le squelette noirci du vieux clocher que sur-

monte encore sa croix, un chien hurlant sur des décombres, et, dans le lointain de l'horizon, la voile du vaisseau-pirate qui cingle vers la haute-mer, voilà tout ce que le soleil éclaire aujourd'hui, sur ces bords, naguère si heureux et si tranquilles...

Seigneur ! Où donc est votre justice ?... mon âme éperdue sent le doute l'envahir, et comment la submerger... Oh ! si Dieu n'existait pas !...

Comme on compare le monde à une mer oragense, on peut comparer la mort au port, où tous doivent arriver !

Que notre voyage, sur cet autre Océan, s'accomplisse dans un esquil' ou sur un grand vaisseau, que la tempête se déchaîne sur notre tête, ou que des vents toujours favorables enlent nos voiles, tous, nous devons arriver au port, c'est-à-dire à la tombe.

Et c'est pour cela que le vaisseau-piraté, où l'on mène si joyeuse vie, est un vaisseau maudit !

Tôt ou tard le criminel équipage devra jeter l'ancre, mais il n'existe pas de port-franc pour lui, partout, allât-il au bout de l'univers ! il trouvera debout sur le bord Celui qui voit tout, qui n'oublie rien et juge les actions des hommes ; le ministre de ses vengeances ou plutôt de sa justice inflexible, sera près de lui, et les forbans, pris un à un, à mesure qu'ils débarqueront, seront par lui livrés au bûcher ; parce que l'un des noms de la Divinité, celui qui doit entre tous suggérer le courage aux timides, l'espérance aux malheureux, inspirer le bien-faire à tous, est le nom qu'Esdras substitue à tous les autres pour invoquer Dieu : *Suprême justice* !

L'ESPERANCE.

Après le péché du premier homme, Dieu l'appela, mais Adam coupable n'osait pas se présenter à son Créateur. Alors le Seigneur l'appela de nouveau, et lorsque le père de l'Humanité fut en sa présence et lui confessa la faute qu'il avait commise, le Très-Haut lui dit :

« Je t'avais défendu de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal et tu m'as désobéi, c'est pourquoi tu seras puni.

« D'immortel que je t'avais fait, tu deviendras mortel et périssable, les maladies que tu ne devais jamais connaître te feront douloureusement souffrir, et la

femme enfantera dans la douleur, parce que ton regard a osé mesurer la distance qui te séparais de ton Créateur ; ton visage que j'avais tourné vers moi, pour m'adorer, se courbera vers la terre dont tu fouilleras les entrailles afin de te procurer la subsistance de chaque jour ; car elle ne produira plus qu'arrosée par tes sueurs ! »

Adam courba le front et murmura : que votre volonté soit faite, Seigneur !

Le Tout-Puissant abaissant un regard de pitié sur la créature qu'il avait faite à son image, pressentit qu'un jour il lui pardonnerait !

Notre premier Père surprit l'expression de miséricordieuse bonté qui se répandit en ce moment sur la face du Très-Haut, et un sentiment inconnu, mais d'une douceur ineffable, se glissa dans son âme et lui donna le courage de l'expiation que son Dieu lui imposait.

* * *

D'un regard de la Divinité naquit donc l'Espérance ; car c'est ainsi que nous appelons le sentiment qui soutint Adam en face du courroux de son Maître.

* * *

Espérance ! belle fille du Ciel ! suave expression des cœurs forts ! maîtresse souvent unique et toujours bien-aimée du génie ! c'est toi qui donne le courage de la lutte à celui que mille fois déjà, l'adversité a violemment heurté ou brutalement renversé !

C'est toi, mutine, qui fait sourire le diplomate et danser Richelieu ! (1)

Timide et chaste ! tu fais rougir la fiancée et rêver la jeune vierge !

Consolante et charitable ! c'est toi qui t'assieds à la veillée, sur la pierre blanche du foyer de la ferme, ou, sous le toit plus modeste du pauvre ; et qui fais croire dans l'une à l'abondance des futures moissons, dans l'autre à la bonté du riche !

Tu es l'hirondelle voyageuse qui nous arrive d'Orient avec les beaux jours ;

Tu es le premier bourgeon, le premier parfum, la première rose épanouie qui nous annoncent le printemps ;

Tu es le tintement argenté de la piécette qu'implore le mendiant ;

(1) Richelieu, à la demande de Anne d'Autriche, dansa devant elle, habillé en pierrot. Made. d'Chevreuse cachée derrière un paravent ne put se contenir et laissa échapper un éclat de rire ; le grand ministre s'enfuit très confus et les mémoires du temps attribuent à cette aventure la haine dont il poursuivit la Reine depuis lors et jusqu'à sa mort.

Tu es le premier louis d'or du petit savoyard ;

Tu es au fond du bois ou sur le versant du côteau, la lumière scintillante que le voyageur accablé de fatigue aperçoit dans la nuit ;

Tu es l'ancre de salut du vaisseau en perdition ;

Tu es la voile lointaine signalée aux naufragés !

* * *

Quand le Désespoir, ce spectre glacé qui conseille le suicide, se penche à l'oreille de celui qui souffre et murmure : il faut mourir ! Tu apparais, ta voix mélodieuse et suave dit : il faut vivre ! et ton geste indique le chemin du devoir à l'infortuné qui allait le desserter !

Quand la Lune montre au firmament son disque lumineux, semblable à une lampe d'argent suspendue dans l'espace, placée là par quelque chérubin, ami des hommes, pour éclairer et diriger leur marche vers le céleste portique où trône le Tout-Puissant, c'est encore toi que nous voyons !

Souvent, aussi, il nous arrive pendant notre douloureux voyage ici-bas, de nous arrêter épuisés. Notre main n'a plus la force de le retenir et elle laisse échapper le bâton qui devait aider à notre marche ; nos pieds déchirés à toutes les pierres, ensanglantés à toutes les ronces du chemin, sont tellement alourdis par la fatigue qu'ils s'arrêtent et semblent se fixer au sol ; notre œil désolé cherche autour de nous le but qu'il nous est imposé d'atteindre, il ne le voit pas ; il interroge l'horizon lointain et ne le découvre pas encore !... Oh ! alors, la douleur nous gagne, une véritable angoisse nous étreint le cœur ; le découragement nous envahit tout entier ; courbé sous le poids de notre affliction, notre regard cherche la place où il faut nous coucher pour mourir !..... Soudain, tu surgis devant nous ; ton radieux visage s'incline jusqu'à toucher notre front : comme la sainte femme de l'Écriture, tu répands le nard sur nos cheveux poudreux, l'eau souveraine sur nos pieds blessés, comme la Samaritaine ou la fille de Judas, tu nous présentes l'urne qui désaltère ; et puis, un mot tombé de tes lèvres roses, un regard échappé à tes beaux yeux, nous relèvent et nous galvanisent... Ah ! nous ne sommes plus las, nos douleurs sont oubliées, car elles ont cessé ; ta main, qui relève un

pan de ta tunique azurée, nous montre le terme de notre pèlerinage... Il est bien lointain !... Mais qu'importe à notre courage que le voyage soit long et pénible ! tu marches avec nous, maintenant, nous sommes donc sûr d'arriver ! Tout à l'heure nous étions faible et lâche, nous en rougissons et nous jurons de ne plus nous arrêter !

Oh oui ! l'Espérance est une vraie fille du Ciel ! une sublime et magnifique aumône faite au cœur humain par la Divinité !

Sœur de la Foi et de la Charité, elle s'épanouit comme une branche de jasmin frêle mais parfumée, entre le lis et la rose que la munificence d'un Dieu a laissé tomber sur la Terre !

N'est-ce pas elle qui préside à notre arrivée, ici bas, se penche cent fois la nuit, sur notre berceau ; puis aide à nos premiers pas, bégaie nos premiers mots, facilite nos efforts, s'associe à tous nos travaux, nous ouvre les portes du monde ; soldats, nous entraîne aux grandes batailles ; orateurs, aux grandes assemblées ; poètes, dans les nuages, dans l'éther, aux pieds de l'Éternel ; prêtres, devant la pierre où va s'immoler un Dieu !

N'est-ce pas elle, qui toujours bonne, attentive, empressée, nous conduit..... — Où ?

Je lis cette question sceptique sur la lèvres des hommes dont je parlais naguère, et puis, je les vois se tourner vers ce peuple qu'ils ont détourné de ses pairs et qu'ils prétendent éclairer, et lui jeter cette désolante réponse : " Au cimetière toujours ! à l'amphithéâtre souvent ! "

Grâce à Dieu ! il n'en est pas ainsi. Le monde, n'a pas attendu Voltaire pour avoir de l'esprit ; M. Renan, pour avoir du bon-sens ; nos pères, c'est-à-dire nos maîtres, les illustres et grands initiateurs à tout ce que nous faisons, à tout ce que nous savons, à tout ce que nous inventons, croyaient que tout n'était pas fini quand la vie cessait, et l'Espérance e... un témoin venu du ciel pour nous l'affirmer !

Courage, donc, aux hommes de bonne volonté ! car l'Espérance qui nous a soutenu et suggéré le bien-faire, l'Espérance qui a si souvent séché nos larmes, l'Espérance qui fut la tutrice de notre enfance et qui deviendra le bâton de notre vieillesse, l'Espérance nous visitera encore à l'heure de la suprême séparation : c'est sa main bienfaisante qui doit clore

notre paupière et repousser devant nous les portes d'ivoire du royaume de Dieu.

LA CHARITÉ.

BALLADE.

I

« Pitié ! Seigneur, pitié ! car j'ai heurté ma lance
 « Dans le sang de mon frère, et chevalier félon,
 « Je quittai mon drapeau, mon beau drapeau de France
 « Pour aider au méchant, qui blasphémait ton nom...
 « Las ! depuis, toujours seul, avec ma peine amère,
 « Au fond de mon manoir, je cache du proscrit
 « Le front où le remords, de son ongle sévère,
 « Grave en lettres de feu, Maudit ! maudit ! maudit ! »

II

Le triste paladin vit donc sous l'anathème
 Qui frappe le pécheur, quand son cœur désolé,
 Qui ne croit plus à rien, a senti l'espoir même
 Fuir son âme, et, de tout, le laisser isolé !
 Pourtant, on dit qu'un soir, une humble mendiant
 Surmonta sa frayeur, en l'abordant lui dit :
 « La charité, seigneur !... » Et sa main suppliante
 Bien qu'en tremblant de crainte, allait vers le maudit !

III

Le sombre chevalier fouille en son escarcelle,
 Emu qu'on l'implorât ! et puis il emplit d'or
 La main de la pauvresse, et va s'éloigner d'elle...
 Quand ses haillons tombant, l'Ange prit son essor !
 C'était la *Charité* qui, déployant son aile,
 Au nom de ses deux Sœurs, au bon chevalier dit :
 « Ton aumône te sauve, et la voûte éternelle
 « S'ouvrira devant toi, car tu n'es plus maudit ! »

Comte A. DE VERVINS.

Saint-Louis, 31 mai 1876.

Maximes et Pensées.

Il n'est personne qui n'ait eu quelque jour un bonheur inattendu.—Soyez aux caprices du sort, et vous ne désespérerez jamais.

—La vie n'est un rêve que par la faute de l'homme dont l'âme n'écoute point le signal du réveil.

—On croit impossible d'être soupçonné de ce que l'on se sent incapable de faire.

—Le célèbre docteur MORGAGN, au milieu d'une dissection, s'écria, en laissant tomber son scalpel :

Ah ! si je pouvais aimer Dieu comme je le connais !

—Combien de gens nous consultent moins pour s'éclairer de nos lumières que pour s'autoriser de notre approbation.

[Pour le Foyer Domestique.]

ETUDE

DE

L'HOMME.

INTRODUCTION.

(Suite.)



A vie, sous le rapport intellectuel, est une confusion d'idées, un mélange monstrueux d'erreurs et de vérités, une opposition de jugements, un antagonisme continu entre les idées, les croyances, les opinions des hommes. Chacun parmi nous croit avoir raison ! Néanmoins que d'associations fausses d'idées dans

le monde.

« Évoquez en vous les personnes et les choses que vous avez connues ; vous verrez que très souvent la forme qu'elles ont prise dans votre pensée n'est pas dessinée par le raisonnement, mais par l'imagination. » (HELLO.—*L'Homme*.)

« Si vous affirmez doctrinalement à un jeune homme qu'il est beau de commettre un crime, le jeune homme ne vous croira pas. Mais si vous lui présentez dans beaucoup de mélodrames, de sublimes criminels et de plats honnêtes gens, le jeune homme prendra l'habitude de penser que pour être grand, il faut avoir fait beaucoup de mal dans la vie.

« Le langage humain, qui est toujours complexe de tout, a des expressions qui rendent témoignage contre l'homme d'une manière terrible. Quand un jeune homme a fait sur sa route beaucoup de bêtises, qu'il a perdu son temps, qu'il a des dettes, qu'il est sot, médiocre, inutile et ennuyé ; on dit qu'il a beaucoup vécu.

« Il faudrait dire qu'il est beaucoup mort. Ce qu'il a fait, c'est le rien : il n'a rien fait. Il a laissé fermenter le rien ; le néant a produit le néant ; l'ennui est venu et voilà tout.

« Le néant est la racine qui produit l'ennui pour fleur, et pour fruit le désespoir.

« Le désespoir, c'est l'ennui qui arrive

à maturité : aussi ceux qui ont beaucoup vécu finissent par se pendre...

"D'où est donc née cette parole : il a beaucoup vécu ! Elle est née d'une fausse association d'idées. Elle est née d'un mensonge latent. Elle est née non pas dans la raison, mais dans l'imagination." (HELLO.—L'Homme.)

Combien de personnes dans le monde, qui d'ailleurs instruites, sont remplies de préjugés et incapables de voir autrement qu'elles ne pensent, et cela parce que l'orgueil leur empêche de voir en elles un grand défaut ! Elles ont dans leur esprit un certain cercles d'idées, souvent mal associées, et ne peuvent pas concevoir qu'en dehors de l'étroite sphère de leur intelligence, s'ouvre un horizon de vérités qui se rapportent nécessairement à celles qui forment l'objet de leur bonnes conceptions et qui s'élèvent jusqu'à l'Infini comme une échelle de conséquence et de principes.

Quelle est donc la cause de cette maladie ou plutôt de cette faiblesse intellectuelle ? C'est la médiocrité qui est le défaut le plus commun parmi les hommes.

"Le trait caractéristique, absolument caractéristique de l'homme médiocre, c'est la déférence pour l'opinion publique. Il ne parle jamais, il répète toujours. Il juge un homme par son âge, sa position, son succès, sa fortune....."

"Il ne conçoit pas qu'un homme obscur, un homme pauvre, qu'on convoie, qu'on traite sans façon, qu'on tutoie, puisse être un homme de génie....."

"L'homme médiocre peut avoir telle ou telle aptitude spéciale : il peut avoir des connaissances. Mais l'intuition lui est interdite. Il n'a pas la seconde vue ; il ne l'aura jamais. Il peut apprendre ; il ne peut pas deviner. Il admet quelquefois une idée, mais il ne la suit pas dans ses diverses applications ; et si vous la lui présentez en termes différents, il ne la reconnaît plus, il la repousse.

Il admet quelque fois un principe, mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe, il vous dira que vous exagérez." (HELLO.—L'Homme.)

Considérez un peu ces hommes qui vous paraissent calmes, sérieux, philosophes, profonds penseurs, mais qui, fiers, orgueilleux, ne voient pas les contradictions de l'erreur et de la vérité. Ce sont des hommes médiocres, "L'homme médiocre dit qu'il y a du bon et du mauvais dans toutes choses, qu'il ne faut pas être absolu dans ses jugements, etc....."

"Si vous affirmez fortement la vérité,

l'homme médiocre dira que vous avez trop de confiance en vous-même. Lui, qui a tant d'orgueil, il ne sait pas ce que c'est que l'orgueil ! Il est modeste et orgueilleux, soumis devant Voltaire, et révolté contre l'Eglise....."

"L'homme médiocre, dans sa crainte des choses supérieures, dit qu'il estime avant tout le bon sens....."

"L'homme intelligent lève la tête pour admirer et pour adorer, l'homme médiocre lève la tête pour se moquer...."

"L'homme médiocre ne croit pas au diable..... Il confond la fausse modestie, qui est le mensonge officiel des orgueilleux de bas étage, avec l'humilité qui est la vertu naïve et divine des saints. L'homme faussement modeste croit sa raison supérieure à la vérité divine, et indépendante d'elle, mais la croit en même temps inférieure à celle de M. de Voltaire. Il se croit inférieur aux plus plats imbéciles du dix-huitième siècle, mais il se moque de Sainte-Thérèse." (HELLO.—L'Homme.)

Voyez ces hommes indifférents, ces espèces de philanthropes : ils ne comprennent pas que "ceux-là sont grands qui s'imposent aux hommes au lieu de les subir, qui s'imposent à eux-mêmes au lieu de se subir, qui étouffent du même effort leurs propres découragements et les résistances extérieures."—(HELLO).

"Le génie compte sur l'enthousiasme ; il demande qu'on s'abandonne. L'homme médiocre ne s'abandonne jamais.

Il est sans enthousiasme et sans pitié, ces deux choses vont ensemble.—(HELLO)

Qu'est-ce que la vie maintenant au point de vue du sentiment ? C'est un mélange de plaisirs et de souffrances. L'homme, séduit par mille illusions, trempe ses lèvres dans la coupe dorée que lui présente la main du siècle, et il empoisonne son existence. Donnez-moi un homme qui puisse se compter heureux au milieu de toutes les satisfactions qu'il accorde à ses passions ! Je défie qui que ce soit de me démontrer qu'il y a du bonheur à se laisser emporter dans le torrent violent des passions : tous les hommes sentent en eux-mêmes qu'ils ne peuvent rencontrer le bonheur que dans le courant de la volonté divine !

Les hommes ne peuvent pas, comme les brutes, mettre leurs fins dans les choses d'ici-bas. Si, oubliant leurs nobles destinées, ils ne s'attachent qu'aux jouissances de la terre, ils ne tardent pas à se montrer indifférents devant toutes les choses qui auparavant leur étaient rem-

plies de charmes, leur apparaissent toutes délicieuses, toutes suaves, étaient venues sourire à leur imagination. C'est ce qui explique l'inconstance des hommes. Ils n'ont pas, pour la plupart, la sagesse de s'élever plus haut que la terre, ils n'y trouvent rien qui puisse étancher leur soif de bonheur, ils s'agitent et ils se tourmentent pour toutes sortes de créatures.

Ils n'en reconnaissent la vanité, qu'après en avoir fait expérience à leurs dépens. Pauvre humanité ! C'est alors qu'ils sentent plus que jamais le besoin de prendre leur essor vers l'impérissable, l'absolu, auquel il s'attache, craignant la mort, ou ne pouvant supporter l'idée de l'anéantissement.

Au milieu de tant d'abîmes d'erreurs qui entourent notre intelligence et dans lesquelles se trouve le vide ou le néant ; au milieu de tant d'abîmes de maux où nous précipitent nos passions, que devons-nous donc faire ?

Nous avons établi le principe, déterminé la cause de toutes les misères humaines qui, de notre berceau à notre tombe, nous accompagnent partout et toujours comme des ennemis acharnés ; nous avons vu depuis les dernières profondeurs des temps passés jusqu'à nos jours, que les hommes accumulent maux sur maux, larmes sur larmes, et suivent toujours l'erreur à travers les formes nouvelles qu'elle revêt sans cesse pour les tromper.

Néanmoins il existe une vérité, but invariable des tendances invincibles de l'esprit humain. Il y a une vérité pour l'homme, être raisonnable et libre. Nous pouvons tous l'atteindre et la distinguer absolument de l'erreur. La vérité est une. En vain viendrait-on nous dire : chacun peut avoir sa manière de penser, se faire des opinions propres, des croyances raisonnées, suivant un point de vue particulier, et être aussi bien dans la vérité que n'importe quelle autre personne pensant tout-à-fait autrement. Car si deux personnes pensent différemment sur une même chose, sur l'enseignement infallible de l'Eglise, par exemple, que l'une d'elles dise que le pape est infallible tout seul, indépendamment des décisions des évêques en concile, et que l'autre affirme que le pape est infallible avec tous les évêques réunis, ces deux personnes ne peuvent avoir raison pareillement l'une et l'autre. Le oui n'est pas le non. Ce qui est ne peut pas être en même temps ce qui n'est pas. La vérité est une ; et malgré que parmi les hommes il y ait

tant de contradictions, tant de divergence d'opinions sur presque toutes les questions, surtout sur celles d'une importance majeure, nous pouvons tous connaître les vrais principes, parvenir à la possession de la vérité ; en dépit des efforts de l'erreur lui disputant le champ de notre intelligence, nous pouvons tous nous attacher à la vérité et y vivre éternellement. Il y a une manière de forcer la vérité à faire descendre dans nos esprits ses rayons lumineux et bienfaisants.

De même aussi pour les passions, il y a en ce monde une manière de les satisfaire. Il y a des choses qu'elles peuvent nous faire chercher, et avec lesquelles nous pouvons en effet nous mettre en rapport dans les liens de l'amour, pris dans un sens général ; il y en a d'autres qu'il faut fuir et dont nous ne devons chercher la jouissance, soit pour le bien-être de notre âme, soit pour le bien-être de notre corps.

Or, dans cette étude de l'Homme, que nous avons cru pouvoir entreprendre, nous nous sommes proposés deux choses : chercher la vérité, mettre nos croyances à l'abri d'une logique inattaquable, les enfermer dans une forteresse inexpugnable, et montrer comment il convient d'aimer ici-bas pour être heureux en cette vie, et assurer le bonheur de notre immortalité dans l'éternité.

Ainsi le but de notre *Etude de l'Homme*, c'est d'apprendre et d'enseigner les rapports que notre intelligence et notre cœur doivent avoir avec le vrai, le bon, le beau, c'est d'établir les motifs de nos croyances, c'est d'ennoblir le cœur en lui faisant aimer tout ce qui est la vérité, suivant la manière dont nous pensons qu'il faut nous y attacher.

Par vérité, nous entendons ici tout ce qui est.

Toutes les choses de l'ordre naturel, c'est-à-dire de l'ordre créé, son vraies, puisqu'elles correspondent absolument aux idées archétypes, aux exemplaires selon lesquels Dieu les a créées ; et nous savons que Dieu est la vérité même, la vérité éternelle, l'être absolu de qui découle toute vérité.

Par croyance, nous ne devons pas entendre seulement cette certitude que, sur le récit d'autrui, notre intellect conçoit de l'existence d'une chose, sans avoir vu ni connu cette chose par lui-même. Car la croyance, telle que nous la considérons présentement, c'est-à-dire la croyance irrésistible, constituée, à proprement parler, ce que nous appelons le ju-

gement. "Juger, c'est connaître clairement, c'est croire irrésistiblement qu'une chose à tel caractère, en d'autres termes, qu'une chose doit être affirmée ou niée d'une chose," dit RATTIER, dans son *Traité de Philosophie*.

Ainsi, lorsque nous jugeons, en d'autres termes, lorsque nous croyons invinciblement à l'existence d'une chose, c'est toujours sur le témoignage de la raison, lorsque nous croyons invinciblement aux rapports qui existent entre les êtres, c'est toujours d'après l'autorité de la raison.

En effet, pourquoi croyons-nous invinciblement à la véracité du témoignage du sens intime, du témoignage des sens externes, du témoignage de l'autorité humaine, et même à la véracité du témoignage de la raison ?

C'est parce que par notre raison, nous jugeons, nous connaissons, nous voyons clairement, nous croyons irrésistiblement, en un mot, que les témoignages de ces divers moyens de connaissances sont incapables de nous tromper, infaillibles, lorsque nous nous en servons suivant les conditions voulues.

"Nos moyens de connaître sont, il est vrai, infaillibles, dit RATTIER, en ce sens que, nous ayant été donnés pour nous mettre en rapport avec les existences toutes les existences qu'il nous certifient sont certaines."

Nous croyons, sur le témoignage de la raison, à la certitude de la conscience, de la mémoire des sens, du témoignage des hommes et de la raison elle-même. C'est pourquoi, lorsque ces principes de connaissance portent leurs témoignages sur les choses qui sont de leurs ressorts, nous croyons invinciblement à l'existence de ces choses puisque la raison nous dit que ces criteriums de vérités sont infaillibles quand ils donnent leurs témoignages dans les circonstances voulues.

C'est ainsi que, sur l'autorité du sens intime, nous croyons à notre propre existence, et aux modifications actuelles du moi ; c'est ainsi que sur le témoignage de la mémoire, nous croyons aux modes passés ; c'est ainsi que sur le témoignage des sens, nous croyons à la réalité du monde extérieur ; c'est ainsi que sur l'autorité du témoignage universel nous croyons à toutes les vérités qui sont du domaine de cette autorité. Il est donc évident que c'est toujours sur le témoignage de la raison que nous croyons irrésistiblement à l'existence des choses, aux rapports qui existent entre elles, quoique notre raison ait à son service

divers instruments de connaissances, étant elle-même l'instrument principal.

Il en est de même à l'égard de l'autorité divine, pour les vérités révélées. Nous croyons par notre raison qu'entre la révélation et les miracles et les prophéties il y a un rapport de convenance ; nous ne pouvons pas ne pas connaître clairement, ne pas croire invinciblement qu'entre l'idée de la révélation et l'idée de miracles et de prophéties appuyant cette révélation, il y a une parfaite identité, un vrai rapport de convenance.

Qu'est-ce que le jugement ? C'est cette opération, cet acte, par lequel l'esprit associe ou sépare deux idées par l'affirmation ou par la négation. Or dans le cas présent nous unissons deux idées par l'affirmation. Donc notre raison nous fait croire à la révélation, de même que c'est par la raison elle-même que nous croyons à l'existence des autres criteriums de vérité et à la véracité de leurs témoignages.

Qui osera douter que cette révélation ne soit accompagnée, comme dit RATTIER, de signes infaillibles qui en démontrent l'authenticité, et qui soient la garantie du caractère divin des vérités qu'elle a pour objet de nous faire connaître ?

Quel est l'esprit assez audacieux pour penser que Dieu ait voulu ou ait pu nous tromper, dans la révélation à laquelle il imprime un caractère tout divin ! La révélation renferme des vérités qui se trouvent à l'appui de la plus grande autorité, l'autorité de Dieu.

Notre raison nous montrant cette autorité comme source éternelle de vérité, nous oblige donc à accepter toutes les vérités révélées. Nous pouvons, en effet, trouver, voir, connaître, toutes les vérités du domaine de la révélation aussi bien que n'importe qui, aussi bien que n'importe quels grands théologiens, aussi bien que le pape même.

Dieu n'a pas accordé l'infaillibilité de l'enseignement au Premier Pasteur de sa véritable Eglise, parcequ'il aurait pensé que tous les hommes étaient ou sont incapables de connaître toutes les vérités révélées ; non, puisque la vraie philosophie mène au vrai christianisme, puisque la philosophie et la religion sont deux sœurs qui se donne la main. Dieu a constitué infaillible le Chef visible de son Eglise, l'Eglise Catholique, pour l'enseignement de la doctrine en matière de foi et de morale, parcequ'il savait trop bien que la plupart des chrétiens ont besoin d'être enseignés, et qu'il avait prévu dans sa

sagesse que parmi les savants, les philosophes, etc., il y aurait toujours divergence d'opinions, et beaucoup de contradiction. Il fallait une autorité pour maintenir l'unité de croyance, l'unité de foi en matière de dogmes et de morale. Cette autorité souveraine, c'est la bouche infaillible des Papes dans l'Église Catholique, Apostolique et Romaine. S'il en avait été autrement que serait devenue à travers les siècles la doctrine renfermée et enseignée dans le vrai christianisme ? Avec quel amour et quel bonheur, ne devons-nous pas accepter les vérités définies par les Pontifes de l'Église Catholique ! Le Catholicisme est infaillible dans l'enseignement de ses Pontifes, et la raison individuelle a pu, dans un sens parfaitement logique ou vraiment philosophique, accepter les vérités du domaine de la révélation, et en tous les siècles le pourra d'autant plus facilement que l'Église a distingué les livres canoniques d'avec ceux qui n'étaient pas inspirés, et que le dépôt sacré de la parole révélée a été et sera toujours sauvegardé par l'Esprit-Saint avec son Église.

Nous voulons faire voir comment l'homme doit se servir de ses facultés relativement au vrai ; " mais toute science, dit Rattier, suppose un sujet connaissant et un sujet connu. Le sujet de la science est toujours le même : c'est l'esprit de l'homme ; mais l'objet de connaissance peut varier du fini à l'infini : c'est, ou l'esprit de l'homme, ou Dieu, ou la matière. "

Si nous nous concentrons en nous-mêmes, nous y voyons que nous avons la croyance ferme de notre être et de tous les modes dont nous sommes sujets ; puis, nous portant par nos sens à l'extérieur, nous apercevons tout l'ordre visible se dérouler devant nous, et dans cette considération interne et externe, notre esprit ne peut s'empêcher de remonter à l'Être absolu.

Ainsi donc l'objet de notre *Étude de l'Homme*, c'est d'étudier tout ce qui a l'être, c'est d'embrasser la vérité pour y fixer l'intelligence et y attacher le cœur. Mais le vrai, c'est notre *moi* et tout ce qui extérieurement n'est pas notre *moi*. Or, il nous semble que notre Étude ne doit avoir pour objet que notre *moi* ; il faut remarquer, pour dire comme Rattier, que l'homme est " comme le point sur lequel viennent converger et se réfléchir de toutes parts les rayons qui éclairent les diverses réalités du monde visible ou invisible. "

Devant quelle immensité nous placent donc ces deux mots : l'étude de l'Homme, tels que nous les entendons ! Étudier l'Homme, c'est parcourir le cercle des choses créées et s'élever jusqu'à l'Infini ! Ne nous semble-t-il pas, en effet, qu'en les prononçant, l'ordre visible se dresse mystérieux devant nous, appelant à notre esprit l'idée de l'Infini !

O immensité ! ô profondeurs ! ô mystères ! que nous fait voir de loin l'étude de l'Homme ! Si nous promenons nos regards sur le vaste champ de cette Étude, nous voyons aussi des auteurs qui vont se perdre dans les nues.

Combien est grande, vaste, sublime, la science de l'exploration des secrets de laquelle nous nous sommes déterminés à marcher.

O science mystérieuse, vous touchez la terre de vos pieds, et votre front couronné d'immortalité s'élève glorieux jusque dans les splendeurs de l'Être infini dont vous vous dites l'image rayonnante de vie et de beauté !

Si nous portons sur vous les regards de notre intelligence pour vous comprendre, vous nous apparaissez comme tenant d'une main l'Univers, et de l'autre, l'Immuable, l'Éternel, l'Infini, que nous sachions votre dépendance absolue de l'Être nécessaire. Pourquoi donc nous apparaissez-vous ainsi ? C'est que vous réunissez en vous le ciel et la terre, l'esprit et la matière, ce qui est impérissable avec ce qui est périssable ! Oh Science de l'Homme ! Il est impossible de vous embrasser d'un seul regard. Vous portez dans vos nombreux replis bien des mystères inexplicables ! Mais faites-nous pénétrer dans votre sanctuaire. Voyez combien nous sommes avides de lumières ; faites briller à nos yeux les belles vérités que vous conservez dans votre sein comme enveloppées d'un voile mystérieux.

Dépeuplez-nous de tout doute ; affranchissez-nous de l'esclavage de nos préjugés ; et guidés par l'amour pur de la vérité, nous tâcherons de pénétrer dans vos profondeurs !

Nous pouvons sans témérité pénétrer dans le splendide édifice de la science de l'homme, puisque rien ne nous intéresse tant que la connaissance de soi-même. Si nous regardons de côté et d'autre, nous voyons d'abord l'Univers dans cet immense édifice. Mais si nous voulons pénétrer dans les hauteurs, il nous faut franchir les limites de la sphère des choses sensibles, prendre notre essor dans les régions

spirituelles, et arriver jusque dans l'im-
mensité de l'Être infini qui soutient notre
édifice aux proportions si gigantesques
et si étonnantes.

ELZ. PAQUIN.

(A continuer.)

LA MOUCHE.

POÈME SEMI-SÉRIEUX, SEMI-BADIN

Débat aux jeunes Lecteurs du *Foyer Domestique*.

I

Je chante, amis lecteurs, un charmant petit être,
Léger comme le vent ; qui toujours semble maître
D'aller, venir partout, l'été, dans nos maisons ;
Qui s'en va puis revient, lorsque nous le chassons,
Qui prend place avec nous, avant nous, même à table,
Qui goûte de nos mets, dont le plus délectable
Pour lui, sans aucun doute, est celui du dessert,
Qui suit l'homme partout, l'accompagne au desert,
Sur la mer en fureur, sur les champs de batailles,
Au sein de la forêt, au bal, aux funérailles,
Partout : sylphe ou génie, au gai bourdonnement,
Qui, sans que l'on y pense, est à l'appartenance
Ce qu'est à la forêt la douce philomèle ;
La *Mouche* enfin, lecteurs, ce doux être qui mêle
Au cri-cri de ma plume en ce moment son chant ;
Que je sais fort taquin, mais qui n'est point méchant
Cet être qui, du reste, a reçu de Dieu même
Ses attributs, son rôle, et qui donne au système
Régissant l'univers, toute l'impulsion
Que lui permet d'offrir sa force d'action.
A bien l'étudier, ce sylphe qui m'amuse
Semble un sujet très-vif à livrer à ma muse
Qui, malgré quelque peu de prose à condoyer,
Va le mettre en *fagots* dans l'âtre du Foyer.

II

Rien n'étant inutile ou de trop dans le monde ;
Tout marchant vers un but, le beau comme l'immonde,
Admettons que la mouche, autant qu'un chat, un chien,
A le droit, parmi nous, de poursuivre le sien.
Cela convenu, honte à qui tue une mouche
Parce que la taquine en s'esquivant le touche
Et puis revient encore, avec ténacité,
Lui proligner peut-être et vigueur et santé ;
C'est un ingrat ! Celui qui lui ferait la guerre
Pour son bourdonnement, ne respecterait guère
La nature qui laisse à chaque être le soin
De dire, à sa façon, le plaisir, le besoin
Qu'il éprouve, et qui sait s'il n'irait pas occire
Celui-ci pour son chant, sa manière de rire ?
En outre, cette mouche a son rôle à remplir
Sur la scène du monde : à le bien accomplir
Aidons-lui donc, plutôt que toujours la combattre,
Laissons-la librement autour de nous s'ébattre,
Laissons-lui le loisir de voltiger dans l'air,
Qu'elle a purifié mieux que ne fait l'éclair...

3

Protégeons ce sylphide à la vie éphémère,
Qui comme nous peut-être a sa douce chaudière,
Et si sur notre jeu il vient porter ses pas,
Chassons-le, si l'on peut, mais ne le tuons pas.

III

ne faut pas, lecteurs, que ceci vous étonne :
Toute mouche ne vit qu'une saison. L'automne
La rejette glacée au gouffre du néant, (1)
Et pour elle et pour l'homme, hélas ! si tôt béant !
La chaleur la fait naître, un faible froid la tue,
Une erreur bien étrange, et déjà combattue,
C'est celle qui fit croire et qui fit qu'on a dit
Que la mouche, au début de l'hiver, s'engourdit,
Pour reprendre, au printemps, sa première souplesse.
Son engourdissement, c'est la mort qui la laisse,
Hélas ! morte à jamais, en pâture aux oiseaux,
Aux poissons, aux lézards, à tous les vermineux,
Celle qui nous revient au printemps, c'est la fille
De celle de l'été précédent. La gentille
Naît des œufs que sa mère a su mettre en dépôt
De fermentation, dans les chairs, sous la peau
D'animaux morts. Ces œufs, là, dans leurs nids putrides,
Se transforment en vers, les vers en chrysalides
Qui, la nature aidant, se réveillent un jour
Mouches ou moucheron, venant vivre à leur tour.
Maintenant que l'on sait d'où vient, où va cet être,
Permettez-moi, lecteurs, de vous faire connaître
Ce que, le regardant à la loupe, j'appris
Sur sa beauté physique : elle a, ma foi, son prix.

IV

La mouche est un insecte aux ailes diaphanes
Et d'un tissu très-fin, ce qui rend ces organes
De très-peu d'importance à regarder, l'œil nu.
Mais, pour l'étudier, quand on est parvenu
A mettre l'animal sous verre, quelle extase
S'empare de nos sens en voyant cette gaze,
Ce réseau si parfait, si petit et si grand,
Dont voulut le parer le Divin Tisserand !
La couleur de la mouche est assez versatile,
Mais belle. Sans ramper autant que ce reptile,
C'est un caméléon ; du soleil la lueur
Lui fait de chaque objet refléter la couleur.
A la gorge, à la taille, elle est comme étranglée ;
Ces deux points, si petits, la font croire empalée
Sur quelque fil ; sa tête est fort belle ; ses yeux,
D'un beau rouge carmin, semblent fort curieux,
— Aussi leur possesseur l'est-il avec outrance, —
Ils sont encadrés d'argent ; pour comble d'élégance,
Ce cercle blanc partage en deux la tête et fait,
Près du rouge carmin, le plus charmant effet.
Trois petits plumets noirs, d'une grâce parfaite,
Du petit animal orientent encore la tête ;
Mais ce qui davantage augmente sa beauté,
C'est de son petit corps l'exquise propreté.

V

Quand je vois l'éléphant traîner sa lourde masse
Sur deux pattes de moins que la mouche, je passe
Deux minutes à dire, à l'instar de l'enfant :
Six pattes à la mouche et quatre à l'éléphant !
C'est étonnant que Dieu n'ait pas fait le contraire ;
Leurs trompes, je suppose, auront pu le distraire...

(1) *Néant*, pris dans le sens de *mort*.

Revenons à la belle. Elle a six pattes : deux.
Celles du centre, font l'office qu'un boîteux.
Pour remplacer sa jambe, aux béquilles demande.
Elle a même une trompe, et, comme elle est gourmande,
A la poser partout elle aime et se complait.
Au bord d'un bol (pour elle un large étang) de lait,
Sur un morceau de sucre ou de pain, accroupie,
Voyez-la s'acharner à sucer ! Je l'épie
Très-longtemps, quelquefois. On dirait qu'elle dort.
Mais elle ne dort point ; le lait quitte le bord
Du bol, le sucre fond et le pain diminue...
Ce n'est pas ce qui fait redouter sa venue,
Ni ce qui la fait croire insecte malfaisant ;
Ce qui nous fait lui tendre un piège appétissant,
Ou nous la fait chasser du foyer domestique,
Autant que l'araignée ou le cruel moustique,
C'est que propre sur elle, elle l'est moins ailleurs...
En substance, de là viennent tous ses malheurs.

VI

Pauvre mouche ! parfois sa vie est bien acerbe !
Si l'on réfléchissait à ce divin proverbe :
" On voit bien une paille à l'œil de son voisin
" Et l'on ne saurait voir la poutre dans le sien, "
Hélas ! tout irait mieux sur cette boule ronde,
Où règne l'injustice et qu'on nomme le monde !
On laisserait la mouche errer par la maison,
Sans lui tendre partout la coupe de poison,
Ou le gluau trompeur... — Elle est imprévoyante ;
Une nasse pour elle est toujours attrayante ;
Pourvu qu'un peu d'appât l'attire par l'odeur,
Elle s'y précipite avec une candeur
Digne d'un plus doux sort, et dont trop on s'égaie.
Le découragement (elle toujours si gaie !)
Qu'elle montre, une fois prise dans un gluau,
Devrait plutôt fléchir le cœur de son bourreau,
Qui finira, parfois, si c'est une âme tendre,
Se repentant du mal qu'il lui fait, par lui tendre
La planche de salut : ou sa plume ou son doigt.
Oh ! qu'elle semble heureuse, alors, et qu'elle doit
Etre reconnaissante ! Et celui qui la tire
Ainsi, facilement, de son affreux martyre,
Ne se défend jamais qu'en vain d'un peu d'orgueil ;
Il n'arrache pas moins une vie à l'écuil.

VII

La mouche a, j'en conviens, des ennemis sans nombre
Et d'autant plus puissants qu'ils la traquent dans
[l'ombre.

Les lézards, les crapauds, les grillons, les fourmis,
Sont naturellement ses premiers ennemis ;
Ajoutons à ces noms celui de l'araignée,
Par laquelle jamais elle n'est épargnée,
Surtout quand dans sa toile elle s'accroche, au vol.
Ses ennemis sont forts, dans l'air et sur le sol ;
Mais l'écolier de tous est le plus implacable !
Je ne décrirai pas les maux dont il l'accable ;
Ce serait m'imposer ; je n'en finirais plus.
Contre elle il n'use point des poisons ni des glus ;
D'un carreau de papier il se fait une boîte,
Fort gentille, et sa main (ou sa gauche ou sa droite)
L'attrape et l'emprisonne avec dextérité...
Ce qu'il lui fait ensuite est de l'atrocité !
L'épingle ou le canif sont, pour sa main cruelle,
Les plus prompts instruments à diriger contre elle.
Laissons-là ce Néron, pour n'avoir point le tort

De réveiller le chat ou le tyran qui dort
Chez le jeune lecteur. Dans des détails plus amples
Ce dernier puiserait de très-mauvais exemples...
Il vaut donc mieux, poussant mon œuvre vers sa fin,
Dire ce qu'est la mouche, induite par la faim.

VIII

La mouche est matinale. Aussitôt que va naître
Un rayon de soleil, elle est à la fenêtre,
Bourdonnant sa chanson, comme pour réveiller
Ses hôtes. La taquine, elle a beau crier !
Son chant ne fut pas fait pour réveiller un homme
Qui dort, paisiblement, du juste le doux somme.
Mais la pauvre a faim : elle veut déjeuner.
Que fera-t-elle, alors ? — Il faut me pardonner.
Mais de toi, chère amie, ici je dois médire ! —
Ce qu'elle fait, alors, peut donner le délire !
La méchante, voyant que sa douce chanson
N'a pas d'un panetier, même d'un échanton.
Fait cesser le sommeil, elle gagne l'alcôve
D'un dormeur et l'éveille... Il bouge... Elle se sauve...
Puis, revenant encore, elle grimpe à son nez...
A ses yeux... à son front... Alors, vous comprenez
Les trances du dormeur, qui se tourne et retourne
Sur sa couche brûlante, où, de rage, il s'enfourne
Dans ses draps, espérant, sous ces cotons épais,
Retrouver le repos, dormir encore en paix ;
Il se trompe ! La mouche a faim et soif. Elle entre,
Sans cordon d'Ariane, et pénètre dans l'antre
Où le dormeur étouffe ; elle vient le sauver ;
Trois coups de trompe au front enfin le font lever !

IX

De jubilation, ici, la mouche est folle ;
Elle n'arrête plus, en tous sens elle vole ;
Un bruit confus lui dit qu'on se lève partout ;
Elle va donc, enfin, *bombancer* à son goût !
En passant par la salle, elle entre à la cuisine,
Où le poêle est ardent comme un fourneau d'usine ;
— Bon présage ! — de joie, elle embrasse Margot.
La servante, (ô hasard ! son dormeur de tantôt !)
Elle embrasse le chat, le chien avec tendresse...
Puis elle embrasse encor la servante, — qui dresse
La table en ce moment — comme pour supplier
Cette fille d'ouvrir enfin le sucrier...
C'est ce que l'on va faire ; aux bols le moka fume ;
Pour le prendre, lecteurs, je dépose ma plume.
Encore un mot pourtant. — Deux buts assez divers
Mais tous deux attrayants, m'ont inspiré ces vers :
J'ai voulu m'amuser et puis faire comprendre,
A qui de droit, combien l'on devrait être tendre
Envers les animaux qui ne font point de mal.
Qui n'ont point de venin. La mouche est animal
Bien plus inoffensif que votre chien lui-même...
N'ayant point, que je sache, encore eu son poème,
J'ai voulu le lui faire, et n'ai point hésité
A demander pour elle un peu d'humanité.

J. A. BELANGER.

Outaouais, 16 juillet 1876.

Sciences Sacrées.

[Pour le Foyer Domestique.]

LA SCIENCE DES SCIENCES.

DEFINITIONS DE ST. THOMAS D'AQUIN.

CATÉCHISME À L'USAGE DES SAVANTS.

Si vous voulez connaître
DIEU, regardez ses œuvres,
et priez

(Suite.)

XII^e QUESTION.

Comment pouvons-nous connaître Dieu ?



PRÈS avoir considéré quel est DIEU en lui-même, il nous reste à considérer comment il peut être connu par les créatures.

Nous avons à répondre ici à treize questions.

- 1o. Un intellect créé peut-il voir l'essence de Dieu ?
- 2o. L'intellect voit-il l'essence de Dieu au moyen de quelqu'espèce créée ?
- 3o. Un œil corporel peut-il voir l'essence de Dieu ?
- 4o. Une substance intellectuelle créée peut-elle, par ses propres forces, voir l'essence de Dieu ?
- 5o. Un intellect créé a-t-il besoin pour voir l'essence de Dieu de quelque lumière créée ?
- 6o. Parmi ceux qui voient l'essence de Dieu, il y en a-t-il un qui voit d'une manière plus parfaite que l'autre ?
- 7o. Un intellect créé peut-il comprendre l'essence de Dieu ?
- 8o. L'intellect créé qui voit l'essence de Dieu connaît-il tout en elle ?
- 9o. Le connaît-il par quelques similitudes ?
- 10o. Connaît-il en même temps tout ce qu'il voit en Dieu ?
- 11o. Un homme peut-il voir Dieu en cette vie ?
- 12o. Pouvons-nous connaître Dieu en cette vie, par la raison naturelle ?
- 13o. Outre la connaissance de la raison

naturelle y a-t-il dans la vie présente une connaissance de Dieu par la grâce ?

§ 1

Il est certain qu'une intelligence créée peut voir Dieu dans son essence.

St. JEAN le dit formellement : *Vidimus eum sicuti est.* (I. 3, 2).

Dieu, qui est un acte pur, sans aucun mélange, est parfaitement cognoscible tel qu'il est. Mais son immensité est tellement au-dessus de l'intelligence que, bien qu'il soit cognoscible en lui-même, il n'en résulte pas qu'il soit cognoscible à une intelligence créée. Tel le Soleil qui est parfaitement visible, ne peut cependant être contemplé à cause de l'éclat de sa lumière.

Voilà pourquoi quelques auteurs ont prétendu qu'aucune intelligence créée ne pouvait voir l'essence de Dieu.

Mais cela n'est pas exact.

En effet, la suprême béatitude de l'homme consiste dans la plus élevée de ses opérations qui est l'opération de l'intelligence.

Or, si l'intellect créé ne peut jamais voir l'essence de Dieu, il ne pourra jamais obtenir la béatitude ; ou la béatitude consiste en autre chose qu'en Dieu Ce qui est contraire à la foi.

La souveraine perfection de la créature raisonnable est dans le principe de son être ; car une chose est d'autant plus parfaite qu'elle est plus conforme à son principe.

Or, lorsque l'homme considère un effet il éprouve un désir naturel d'en connaître la cause, ce qui produit en lui l'admiration.

Si donc l'intellect rationnel de la créature ne peut atteindre à la cause première des choses, le désir de la nature ne sera pas satisfait.

D'où il faut nécessairement accorder que les Bienheureux voient l'essence de Dieu.

§ 2

Dire qu'on voit Dieu au moyen de certaine ressemblance, c'est dire qu'on ne peut voir l'essence de Dieu. Ce qui est une grave erreur.

Ce qui est exact, c'est que pour voir l'essence de Dieu, il est nécessaire, de la part de Dieu même, d'un secours, qui n'est autre que la lumière de la gloire divine disposant l'intellect à voir Dieu. *In lumine tuo videvimus lumen.* (Psalm. 35. v. 10.)

Il est bien certain qu'aucune apparen-

ce créée ne peut représenter l'essence divine telle qu'elle est en elle-même; et que par conséquent on ne peut voir l'essence divine au moyen des apparences créées.

En effet, l'Essence divine ne peut être renfermée dans aucune limite, *est aliquod incircumscriptum*: elle renferme en Elle-même tout ce qui peut être imaginé ou compris par un intellect créé.

Comment pourrait-elle donc être représentée par quelqu'apparence créée; puisque toute forme créée est limitée conformément à sa nature?

St. PAUL dit que nous voyons Dieu maintenant comme dans un miroir et en énigme: *Videmus nunc per speculum et in enigmate*. C'est-à-dire tous les moyens propres à nous élever à la connaissance de Dieu. *Similitudines accomodate ad intelligendum Deum*. (St. AUGUSTIN.)

§ 3

Dieu ne peut être vu des yeux du corps.

Personne n'a jamais vu Dieu, tel qu'il est, soit dans cette vie, soit dans la vie des Anges (*Vita Angelorum*), comme les choses visibles que l'on perçoit d'une manière corporelle.

Sicut visibilia ista que corporali visione cernuntur.

On ne voit pas, en effet, comment il serait possible de voir Dieu au moyen du sens de la vue, de quelqu'autre sens ou faculté corporelle. En effet, la puissance de l'action est proportionnée à ce qui la produit;

Or, la vue est produite par les organes corporels, et elle ne peut s'étendre au-delà des choses corporelles.

Dieu étant absolument incorporel, ni la vue, ni l'imagination la plus subtile ne peuvent la voir;—mais bien la seule intelligence.

§ 4

Une intelligence créée peut-elle, par ses propres ressources, voir l'essence divine?

Cela est impossible aux Anges eux-mêmes.

Pour qu'une intelligence créée puisse voir l'essence de Dieu, il faut que Dieu lui-même se communique à elle par sa grâce, pour se rendre intelligible.

La grâce de Dieu est la vie éternelle: *Gratia Dei vita aeterna*. Or, la vie éternelle consiste dans la vision de l'essence divine: *Hæc est vita aeterna, ut cognoscant te solum verum Deum*. Donc l'intelligence créée ne

peut voir Dieu que par la grâce et non par la nature.

Videre Dei essentiam convenit intellectui creati per gratiam, et non per naturam.

La connaissance d'une chose est proportionnée à la nature de celui qui doit la connaître. Or si le mode d'une chose, c'est-à-dire son existence, sa substance, ses propriétés excèdent la faculté de la nature qui veut connaître, il est évident que la connaissance de cette chose sera au-dessus de celui qui cherche à la connaître. Donc il lui sera impossible d'arriver naturellement à cette connaissance. Mais ce que la nature ne peut, la grâce le pourra.

§ 5

L'intelligence créée n'a pas besoin d'une lumière créée pour voir l'essence de Dieu.

La lumière dont il est parlé dans le Psaume 35 v. 10, est la lumière éternelle et divine qui émane de Dieu comme de son foyer: *In lumine tuo videbimus lumen*.

Tout ce qui est élevé au-dessus de sa nature a besoin d'une certaine disposition qui soit au-dessus de cette nature.

Ainsi l'air, pour s'enflammer, a besoin de certaines conditions qui le rendent propre à recevoir l'étincelle qui doit faire jaillir la lumière.

Or pour qu'une intelligence créée voit l'essence de Dieu, il faut que l'Essence divine elle-même devienne la forme de l'intellect intelligible.

Il faut donc qu'elle reçoive une certaine disposition surnaturelle qui la rende capable d'une si grande élévation.

La vertu naturelle de l'intellect créé ne suffisant pas pour voir l'essence de Dieu, il faut que la capacité de comprendre, *virtus intelligendi*, lui soit communiqué par la grâce divine.

Nous appelons illumination de l'intelligence, cette augmentation de la vertu intellectuelle, de même que l'Intelligible lui-même est appelé Lumière.

C'est cette lumière dont il est dit dans l'Apocalypse 21-23: *Claritas Dei illuminabit eam*; c'est-à-dire la société des Bienheureux qui voient Dieu.

Au moyen de cette lumière surnaturelle ils deviennent formellement semblables à Dieu: *Deiformes, Deo similes*, selon la belle expression de St. JEAN, (1-3, 2). *Cum apparuerit, similes ei erimus et videbimus eum sicuti est*.

La lumière de la gloire ne peut être naturelle à la créature, à moins que la créature ne soit de la nature divine; ce qui est impossible.

Cette lumière prend la forme même de Dieu : *Dei formis* ; son secours est indispensable pour arriver à la vision intuitive et béatifique.

§ 6

Ceux qui voient l'Essence de Dieu ne la voient pas d'une manière égale.

La vie éternelle consiste dans la vision de Dieu : *Hæc est vita æternæ ut cognoscant te solum Deum.*

Or si tous voient également l'Essence de Dieu dans la vie éternelle, tous seront égaux.

Contrairement à ce que dit l'Apôtre (Cor. 15--2) *Stella differt à stella in claritate.* Les étoiles, ce sont les âmes des Bienheureux.

Certaines intelligences ayant une vertu ou une faculté plus grande pour voir Dieu, le verront aussi d'une manière plus parfaite.

Or la faculté de voir Dieu n'appartient pas à une intelligence créée en vertu de sa propre nature, mais par la lumière de la gloire qui donne à l'intelligence une certaine conformité avec Dieu (*Dei formitas.*)

Aussi l'Intelligence qui a une plus grande part de la lumière de la gloire verra Dieu aussi d'une manière plus parfaite. Celui qui a plus de charité aura aussi une plus grande part à la lumière de la gloire ; parceque là où la Charité est plus grande, le désir aussi est plus grand ; et c'est le désir qui rend, en quelque sorte, celui qui désire plus apte à s'unir à celui qu'il désire. Celui qui a plus de charité, verra Dieu d'une manière plus parfaite, et sera aussi plus heureux.

Quel magnifique encouragement pour tous les chrétiens ! Quel sujet d'émulation !

On demande quelquefois : A quoi bon toutes ces œuvres, toutes ces prières, toutes ces pénitences ?

Précisément afin d'augmenter dans les âmes la soif de la gloire et de la béatitude future.

Jamais sujet plus sublime, plus noble ne fut offert à l'ambition humaine.

Courage donc, enfants de Dieu ! Travaillez avec ardeur à vous sanctifier, si vous voulez jouir dans l'autre vie d'une gloire plus éclatante, d'une félicité plus parfaite.

TH. ALLEAU.

(A continuer.)

[Pour le Foyer Domestique.]

ÉTUDES

sur

LA CREATION.

(Suite.)

VIÈME ÉTUDE.

4ÈME JOUR.

Dieu dit encore :

Que deux luminaires soient faits dans le firmament du Ciel, qu'ils divisent le jour et la nuit, et servent à compter les temps, les jours et les années.

Qu'ils brillent au firmament du Ciel, et qu'ils éclairent la Terre.

Et il fut ainsi.

Dieu fit donc deux grands luminaires. Un luminaire plus grand qui présidait au jour et un plus petit pour éclairer la nuit :

Il fit aussi les étoiles.

Il les plaça dans la voûte du Ciel, pour qu'elles répandissent leur lumière sur la Terre.

Pour qu'elles présidassent au jour et à la nuit et qu'elles divisassent la lumière et les ténèbres.

Et Dieu vit que c'était bien.

Ce fut le quatrième jour.

GENÈSE, I, 14 - 19.)

LA TERRE.—LE SOLEIL.—LA LUNE.—LES ÉTOILES.

Sous la voûte même où s'élèvent nos yeux,
Que de mondes nouveaux, que de Soleils sans nombre,
Traînés par leur splendeur étincellent dans l'ombre !

LAMARTINE.

La Gravitation.—Ame du Monde.



DEPUIS trois longs jours la matière prise d'un mouvement vertigineux roulait dans l'espace. L'ordre se faisait dans le désordre immense mais ce n'était encore que le commencement. La lumière était diffuse ; ses rayons n'avaient pas été concentrés dans des limites régulières. — De terribles éclairs, des tonnerres épouvantables devaient retentir au milieu des espaces, éclairer de lueurs effrayantes la naissance des globes qui vont rouler désormais dans la plus parfaite harmonie.

La terre, séparée des eaux, avec ses forêts obscures et gigantesques, avait sans

doute déjà reçu une impulsion régulière, elle ne marchait pas au hasard, elle avait un centre. Mais ce centre avait besoin lui-même d'être fixé.—Sa puissance trop étendue ne lui permettait pas de gouverner son empire avec la mesure exacte de sa force. Tourbillon impétueux, il entraînait avec une violence irrésistible les masses énormes soumises à son action. Dieu, là encore, affirmera sa puissance. Il portera une loi, loi souveraine et universelle; et en vertu de cette loi, la création entière marchera dans des voies connues, sans jamais s'arrêter, tendant à une perfection immense dont les ombres de ce monde ne peuvent nous donner qu'une faible image.

Moïse ne parle que de ce qu'il voit, de ce que tout le monde voit, il se place au point de vue humain et vulgaire. Il appelle les astres des Luminaires faits pour éclairer la terre, qu'ils éclairent en effet. Et comme le Soleil et la Lune exercent sur nous une influence plus directe, il en parle comme de deux grands luminaires chargés de présider au jour et à la nuit, et de fixer les jours, les mois et les années qui partagent la vie des hommes et des peuples. S'il parle des étoiles, c'est comme par distraction et pour ne pas les oublier tout à fait. De leur mouvement pas un mot. Cela n'était pas nécessaire.—Trois ou quatre mille ans plus tard de grandes intelligences, éclairées d'une étincelle de la science vraie, nous révéleront ces mystères.

Nous allons parcourir ce champ lumineux; nous dirons ce que nous pouvons savoir de cet univers visible. Mais ce que nous savons est peu de chose, ce que nous ignorons est immense. La belle intelligence de Laplace mourant était forcée de l'avouer.

De même que le vide n'existe pas, de même l'immobilité. Tout se meut. De même que Dieu est une action éternelle et infinie. Le monde est un mouvement universel. La gravitation est sa loi. La plus grande gloire de l'intelligence humaine est sans contredit d'avoir découvert, saisi et fixé cette loi qui préside au gouvernement de l'univers créé, et sans laquelle on ne peut plus le concevoir aujourd'hui.

La science, sous ce rapport, a acquis la plus grande certitude qu'il soit possible d'atteindre; c'est avec un sentiment d'admiration profonde que nous constatons l'adorable simplicité de ce plan véritablement divin.

Dans ses profonds calculs la science ne

fait qu'affirmer d'une manière éclatante la foi catholique. Aussi pouvons-nous reciter, chaque jour, avec la plus parfaite sécurité le *Credo* que chante l'église; les étoiles du ciel se chargent d'en proclamer l'infailibilité.

Ce que les anciens ignoraient, ce qu'ils ne faisaient que prévoir comme dans des ombres et des énigmes, nous le voyons dans une lumière éclatante. Le mouvement est cette âme du monde que les vieux philosophes avaient imaginés et sans laquelle ils ne pouvaient comprendre cet univers. Puissance incalculable, ce mouvement est purement mécanique. L'impulsion donnée suppose un moteur dont l'intelligence surpasse tout ce que peut concevoir la raison humaine.

En effet, ce mouvement a été calculé avec tant de sagesse que rien n'en peut déranger l'harmonie; et il est tellement nécessaire que sans lui l'univers retomberait dans le Chaos.

GLOBE TERRESTRE.

Son mouvement.—Sa grosseur.—Son importance.—Pythagore.—Philolaus—Ptolémée—Copernic—Galilée.

La terre tourne!

Procs de Galilée.—La Science et l'Eglise vengées.

Avant de nous élever dans les cieux, avant de passer en revue les innombrables armées qui poursuivent leur course harmonieuse dans ces champs d'azur, jetons un regard sur la Terre que nous habitons, sachons ce qu'elle est, où elle va!

Combien de jours, de siècles, de millions de siècles dut-elle traverser, avant de devenir la demeure de l'homme? c'est ce que nous ne pouvons savoir. Nous savons que dès le troisième jour elle était couverte de plants; mais les animaux n'y pouvaient ni vivre ni respirer: la chaleur obscure, les vapeurs, les gaz dont l'atmosphère était chargée ne permettaient ni aux reptiles, ni aux poissons, ni aux oiseaux d'y remplir les fonctions de leur existence. Il faut que l'ordre règne dans l'air, sur la terre et dans l'eau, pour que les habitants y viennent établir leur demeure. Cet ordre admirable, cette harmonie de tous les éléments seront établis le jour où le roi victorieux et triomphant se sera assis sur son trône glorieux, au centre de l'empire humblement soumis

à sa puissance.

Voici donc que le quatrième jour, jour composé de siècles innombrables sans doute, le Soleil apparaît dans sa gloire, et la terre ravie le contemple avec amour. Pauvre petite Terre, qui nous paraît si grande, que nos pères ont cru être le centre du monde, elle n'est qu'un point imperceptible dans la noble assemblée des astres !

Elle n'est pas immobile, elle tourne sur elle-même avec une effrayante rapidité, dans une minute sa surface parcourt 24 kilomètres, c'est-à-dire, 1,440 dans une heure, et 16,280, en douze heures. C'est ce mouvement de rotation qui produit le jour et la nuit. Mais, en même temps qu'elle tourne sur elle-même, un autre mouvement plus rapide encore l'entraîne, en 365 jours, autour du Soleil, son centre, dont elle est éloignée de 38 millions de lieues.

Elle est sphérique, enveloppée de toute parts par l'océan gazeux, que l'on appelle l'atmosphère et qui exerce sur nous une pression de 16 mille kilogrammes. Sa profondeur, dans l'espace, est de 18 lieues environ ou 70 kilomètres.

Elle a 9,000 lieues de circonférence. Sa surface est de 125,000 lieues carrées. L'océan liquide en couvre au moins les trois quarts à lui seul. Sa profondeur, son rayon, est de 1,592 lieues. Ces mesures sont énormes, sans doute, comparées à notre petitesse et au cercle étroit que nous parcourons chaque jour ; mais que sont-elles comparées aux mesures incommensurables et aux nombres incalculables de chiffres dont nous avons besoin pour calculer la distance et la mesure des globes dont le nôtre est l'humble compagnon !

Le Soleil est 1 million 400 mille fois plus gros qu'elle. La surface de Jupiter offre une étendue 126 fois plus grande que celle de ce pauvre petit globe. Il est 1,414 fois plus volumineux, Saturne est 734 fois, Uranus 82 fois et Neptune 100 fois plus volumineux.

Nous sommes perdus dans l'immensité des mondes qui nous environnent et la création toute entière ne se doute même pas de l'existence d'un globe où nous sommes exilés.

Cependant n'est-ce pas encore un autel splendide d'où la prière, la reconnaissance, l'amour peuvent s'élever jusqu'à l'auteur de la lumière, jusqu'à la source de la vie, jusqu'à la cause du mouvement, jusqu'à Celui, en un mot, vers lequel doivent rayonner toutes nos espérances ?

Petit globe, perdu dans l'espace, peuplé

de mondes plus brillants que toi, tu portes cependant une créature illustre parmi toutes les créatures. Une créature qui, non seulement te connaît, mais connaît Celui qui t'a fait. Si tu es la plus petite, tu n'es pas la moins glorieuse des filles du Soleil. Placée au centre de sa famille royale, le Créateur t'a choisie pour servir de demeure à des enfants qu'il aime. Perdus, il les a sauvés. Il a planté au milieu d'eux sa Croix. Il t'a arrosé de son sang, pour racheter tout ce qui périssait ici-bas comme dans les cieux. Tous les jours, et à chaque heure du jour, il renouvelle son sacrifice sur la pierre sacrée du sanctuaire. Invisible et vivant, les anges l'entourent de leurs innombrables multitudes. Ils l'adorent sur la Terre comme au Ciel, et s'en vont redire aux mondes étonnés son amour et sa bonté. Le Tout-Puissant a fait de grande choses en toi ; il a regardé ton humilité. Si les astres lointains t'ignorent, Lui ne te perd pas de vue, son regard paternel règne sur toi.....

Le mouvement de la Terre tel que nous le connaissons aujourd'hui, avec la plus parfaite certitude, peut être regardé comme une découverte moderne.

Pythagore, et ses disciples après lui, avaient pressenti, plutôt que démontré, le mouvement du globe terrestre sur lui-même et autour du soleil. Philolaüs, qui florissait 450 ans avant notre ère, imagina que le soleil était un disque de verre, un miroir qui nous renvoyait la lumière et la chaleur du feu du monde. Tous les astres tournaient autour. Pourquoi Ptolémée, qui vivait 600 ans plus tard, à Alexandrie, abandonna-t-il ce système, pour enseigner que la Terre était le centre du monde ? Cette erreur n'eût pas vécu si longtemps, s'il eût médité davantage les livres du vieux Philolaüs et des autres Pythagoriciens. Cet honneur était dû au chanoine Copernic, quatorze siècles plus tard, au commencement du 16^{me} siècle. Après avoir étudié tous les travaux des anciens et consulté les plus célèbres astronomes, ses contemporains, il dut en conclure que la Terre ne pouvait être le centre de cet univers. Les phénomènes qui s'offrent tous les jours à nos regards le proclament avec évidence.

Il fallait enfin que l'intelligence humaine sortit de ses langes et qu'elle s'élevât à la connaissance du monde qui lui a été donné pour demeure. Copernic venait de mourir à 70 ans, en 1543, au moment où son merveilleux travail des *révolutions des orbés célestes* venait de paraître.

Son regard éteint, ses mains défaillantes purent le toucher, et ce fut tout...

Mais, vingt ans après que cette grande intelligence eut quitté ce monde obscur pour aller contempler les sphères lumineuses dans leur course harmonieuse et dans leur essence, un astre nouveau était donné à la Terre pour éclairer sa marche : Galilée naissait, en 1564, à Pise. C'est lui qui démontra d'une manière irréfutable, au prix de travaux et de persécutions sans fin l'existence du mouvement universel. Les preuves abondent et surabondent ; cela paraît si évident aujourd'hui qu'il semble impossible que le monde ait pataugé si longtemps dans des erreurs matérielles si grossières.

L'opinion que la terre était le centre des mondes avait tellement prévalu ; et les idées d'Aristote, sur l'incorruptibilité du ciel et des astres, étaient tellement dominantes qu'il paraissait monstrueux de les combattre. Les calculs de Galilée, ses démonstrations, son télescope parurent comme des impiétés et des folies dangereuses pour la foi elle-même. Tous les vieux professeurs se révoltèrent contre lui. Ils avaient enseigné jusque-là, sans contestations, les anciennes doctrines ; Galilée était pour eux un novateur, un ennemi, ils le combattirent avec acharnement. Une congrégation d'ecclésiastiques, nommés par le Pape, fit la déclaration suivante : "Soutenir que le Soleil est placé immobile, au centre du monde, est une opinion absurde, fautive en philosophie, et formellement hérétique, parce qu'elle est expressément contraire aux Ecritures. Soutenir que la Terre n'est pas placée au centre du monde, qu'elle n'est pas immobile, et qu'elle a même un mouvement de rotation journalier, c'est aussi une proposition absurde, fautive en philosophie, et au moins erronée dans la foi." Cette étrange décision confondit Galilée d'étonnement. Il voulut s'expliquer, on ne voulut pas l'entendre et il lui fut formellement défendu de professer désormais l'opinion condamnée.

Ce n'était pas chose facile, pour un homme aussi convaincu. Fort heureusement il persévéra dans son péché. Mais les illustres ignorants qui l'avaient condamné ne se le tinrent pas pour dit. Assigné à comparaître devant le tribunal de l'Inquisition, il fut condamné après un rigoureux examen.—L'école protestante et rationaliste est partie de là pour accuser l'Eglise d'ignorance et de cruauté.

Or nous répondons à cela que le juge-

ment de l'Inquisition et la déclaration des Théologiens ne constituent pas un jugement dogmatique. L'Eglise n'a pas parlé, n'a pas défini. Elle n'a pas fait un dogme de l'immobilité de la Terre. Le tribunal qui a condamné l'opinion contraire était un *tribunal de professeurs, et non pas d'évêques assemblés en Concile*. Ils défendirent une opinion universellement admise et enseignée ; et ils s'imaginaient que tout l'édifice de la science et de l'enseignement croulait si on laissait triompher l'opinion nouvelle. Cela nous paraît absurde, aujourd'hui, mais alors cela était profondément raisonnable. La condamnation de Galilée était une *mesure conservatrice*.

Quant aux cruautés exercées à son égard, à la question, à la torture, il n'en est absolument rien. La prison du grand novateur fut le délicieux palais de l'ambassadeur de la Toscane, à la Trinité des Monts, Avec liberté de se promener dans les magnifiques jardins qui l'entourent. Loin d'avoir été jeté dans les cachots, pendant tout son séjour à l'Inquisition, il logea dans l'appartement d'un des principaux officiers du Palais. Il garda un domestique, il ne fut pas mis au secret, il communiqua avec tous ses amis du dehors.

Pour punition, il eut à réciter une fois par semaine les sept Psaumes de la Pénitence, pendant trois ans. Sa prison fut le palais même de l'Archevêque de Sienna Piccolomini, son ami et son élève, palais magnifique entouré de magnifiques jardins. Enfin il put même revenir à Florence, où il continua ses travaux et ses observations, comme s'il n'eût jamais été condamné, devenu aveugle à 74 ans, il ne cessa pas de méditer sur la nature désormais cachée à ses yeux.

Il mourut entouré du respect de tout ce que Florence renfermait d'illustre, à l'âge de 78 ans, l'année même où naissait Newton.

Disons-le bien haut, la persécution qu'il eût à subir, loin d'avoir terni sa gloire lui a donné un nouvel éclat. Sa condamnation fait également honneur à ses juges. Il s'agissait alors d'une question immense, du renversement de toutes les notions admises, de la ruine de l'enseignement universel. La guerre que Rome fit à Galilée, elle la lui fit au nom de la science, aussi bien qu'au nom de la théologie. Cela n'a pas empêché la lumière de se faire, ni la Terre de tourner ; la lumière s'est faite pleine et entière, l'Eglise n'a rien dit, rien défini, et tous

les théologiens admettent parfaitement que le mouvement de la terre n'est contraire ni aux Saintes Ecritures, ni à la doctrine de l'Eglise. La Terre tourne, son mouvement est le résultat de l'impulsion première donnée à l'Univers par Celui que l'Univers adore.

LE SOLEIL.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses, [ces. Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances] Luit et a-tre du jour par Dieu même allumé.

V.

Le Soleil existait, sans doute, avant le quatrième jour, mais il n'avait pas encore reçu la forme définitive, et son action ne pouvait être déterminée d'une manière mathématique, comme on l'a fait dans ces derniers temps. Ce que nous savons aujourd'hui du Soleil suffit pour nous saisir d'admiration. Ce que nous savons pas nous écrase. C'est bien le cas de s'écrier : Dieu seul est Grand !

On a cru, autrefois, que la terre était le centre des mondes. Lorsqu'elle fut privée de cette gloire on put croire que l'astre du jour en serait revêtu, mais il n'en fut pas ainsi. Tout le monde sait aujourd'hui que le Soleil lui-même n'est qu'une étoile très petite qui règne en souveraine, il est vrai, sur le système planétaire, soumis à sa puissance, mais soumise elle-même à des lois irrévocables et à un mouvement général dont le centre est inconnu.

Tel qu'il est, cependant, il règne en maître sur nous : notre existence, notre vie dépendent de lui.

Assis au milieu de son vaste empire, dont nous pouvons aujourd'hui reculer les frontières à douze cent millions de lieues, il le gouverne avec une régularité que rien ne peut troubler jamais.

Mercury, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune reçoivent de lui la loi qui les gouverne.

Mercury réside à 15 millions de lieues ; — Venus à 27 millions ; — La Terre a 38 millions ; — Mars à 98 millions ; — Un groupe de petites planètes invisibles à 100 millions ; — Jupiter à 200 millions ; — Saturne à 464 millions ; — Uranus à 733 et Neptune, enfin, à 1 milliard 147 millions de lieues ; — Mercury met 88 jours seulement à accomplir sa révolution autour du Monarque, tandis que Neptune met 164 ans.

La force qui retient tous ces astres

dans l'espace se nomme l'attraction et la gravitation. Ils ne s'arrêtent et ne s'arrêteront jamais, tant que le monde sera monde, autrement ce serait la destruction générale.

C'est lui, le Soleil, qui contient dans ses vastes flancs la puissance immense, la lumière et la chaleur, absolument nécessaires à ces corps inertes, obscurs et froids par eux-mêmes. Ils gravitent autour de lui, il les éclaire, il les réchauffe, il les attire sans jamais s'épuiser, sans jamais se fatiguer. Qu'étaient-ils, avant qu'il ne fût ? Ils roulaient avec lui dans l'espace, il les tenait dans son sein, il les enveloppait de sa vie. Ils ne formaient avec lui qu'une masse sans nom. Mais lorsque Dieu voulut en finir avec ce désordre harmonieux, chacun prit sa place, revêtit sa forme et suivit la marche qu'il devra suivre désormais sans jamais s'égarer.

La grosseur énorme du Soleil nous explique en partie sa puissance. Pour nous en donner une idée aussi exacte que possible il nous suffira de savoir que le globe du Soleil est 1 million 372 mille fois plus gros que la Terre, et 600 mille fois plus gros que toutes les planètes et leurs satellites réunis. Voici le nombre exact de kilomètres cubes qui constitue sa mesure :

1,374,300,000,000,000

Il faudrait 325 mille globes terrestres pour faire équilibre au Soleil.

Cette masse énorme n'est pas immobile ; elle a une vie, un mouvement qui lui est propre ou qui provient d'une attraction inconnue dont le centre a jusqu'à ce jour échappé aux observations des plus célèbres astronomes. Le Soleil tournant sur lui-même, on peut en conclure qu'il tourne également autour d'un centre invisible. Or, il est bien certain qu'il tourne sur lui-même en 25 jours et quelques heures. Son mouvement dans l'immensité serait de 120 lieues par minute ou de 7,300 lieues à l'heure. Chaque jour, chaque année, chaque siècle, il s'enfoncé de plus en plus dans les profondeurs de l'espace infini, nous n'en pouvons douter. Or, le mouvement de rotation du Soleil a été découvert à l'aide des taches qui se manifestent à la surface du globe lumineux et qui changent de position à mesure que le Soleil roule sur lui-même.

C'est également à l'aide de ces taches que l'on est parvenu à connaître, autant que possible, la nature de cet immense foyer. Bien que la science ne soit pas encore arrivée à une définition exacte et

que les hypothèses se soient multipliées avec les difficultés, nous pouvons cependant arriver à des notions excessivement claires et plausibles.

On a reconnu que quelques-unes de ces taches, qui parfois deviennent visibles à l'œil nu, ont un diamètre de trente mille lieues, c'est-à-dire dix fois plus large que la Terre. Les mouvements dont elles sont animées sont parfois d'une rapidité inouïe ; des météores éblouissants, des tourbillons tumultueux entraînent et englobent avec une effrayante vitesse des points de la grosseur de la Terre. Parfois ce sont des vagues tumultueuses dont on aperçoit la crête éclatante au-dessus des flots lumineux. Ailleurs, des points immenses de substances enflammées, jetés soudain sur une tache noire, le traversent d'un bout à l'autre et vont s'écraser dans des abîmes de tourbillonnements intérieurs.

“ Cet astre qui déverse chaque jour sur nos têtes une lumière si calme et si pure, est le siège d'actions puissantes, de mouvements prodigieux dont nos tempêtes, nos ouragans, nos trombes ne nous donnent qu'une faible idée, car ces perturbations gigantesques ne s'exécutent plus comme ici, dans une atmosphère de quelques lieues d'épaisseur et sur une longueur de quelques lieues, mais dans des proportions bien autrement vastes, puisque son atmosphère s'élève à des milliers de lieues au-dessus de sa surface, et que son volume surpasse de 1 million 450 mille fois celui de notre globe.”

La nature de ces taches est restée mystérieuse jusqu'à ce jour ; mais elles nous montrent que le Soleil ne possède ni la fixité ni l'incorruptibilité dont les anciens lui faisaient honneur. Cela n'enlève rien à sa gloire, et sa puissance n'en est pas diminuée. Jamais les ombres de la nuit ne sauraient l'envahir ; jamais sa lumière ne s'obscurcit. Les siècles passent sur lui sans diminuer son éclat et sa puissance. Sa grandeur est permanente, sa nature même l'élève au-dessus des mondes planétaires ; il règne sur eux avec une majesté toute royale, dans une paix profonde et une inaltérable sérénité.

Si nous pouvions dire ce qu'il est, si l'astronomie était en état de résoudre ce grand problème, elle serait bien près de résoudre celui de la constitution de l'univers entier.

Depuis Copernic, Galilée, Kepler et Newton, la science a fait sur ce point des progrès considérables : malgré cela nous

on sommes encore aux hypothèses, après tant de recherches, tant de découvertes, tant de calculs admirables. Sur le bord de ces abîmes la science perd pied, éblouie des perspectives qu'elle-même a ouvertes dans l'infini de l'espace et de la durée.

Il paraît cependant acquis que le corps du Soleil est dans un état d'incandescence telle que son intensité échappe aux calculs et aux observations de ce monde. Alors même que le noyau du Soleil serait obscur et solide, la photosphère qui l'entoure est certainement le résultat de la combustion des corps solides réduits par l'action excessivement active d'un feu violent, à l'état de gaz enflammé. Le cuivre, le fer, le zinc, le chrome, le nickel, le magnésium, le césium, le sodium, l'hydrogène ; et, sans doute, tous les métaux, tous les corps simples connus s'y trouvent à l'état de vapeur incandescente. On croit n'y avoir trouvé ni or, ni argent, ni platine ; mais des expériences plus sérieuses ont démontré que la présence de certaines substances dans une flamme peuvent avoir pour effet d'empêcher d'autres substances de se révéler. Nous pouvons donc parfaitement supposer que les métaux les plus précieux, non seulement à l'état de fusion, mais à l'état de gaz enflammés constituent la nature même du Soleil. Le carbone, le diamant doivent s'y trouver en masses considérables. La lutte effroyable de ces éléments divers qui tendent sans cesse à se diviser, et qu'une puissance énorme confond toujours, peuvent expliquer les explosions, les perturbations dont la surface du globe lumineux est le théâtre. La surface entière est sillonnée de taches, de protubérances, de vagues, de courants dont les savants constatent la présence, mais qu'ils ne peuvent expliquer d'une manière complètement satisfaisante.

Les éclipses produites par l'interposition du corps de la Lune, entre le Soleil et la Terre, permettent de constater la gloire immense qui entoure l'astre souverain de ce monde. D'immenses aigrettes se précipitent dans l'espace à des distances incalculables au-dessous de sa couronne royale : — quelle en est la nature et la cause ? Cela n'a pas encore été résolu, et sans doute ne le sera jamais.

Mais ce qui est certain, d'une certitude mathématique, c'est la distance du Soleil à la Terre. Il n'y a pas de doute à ce sujet : le Soleil est à 150 millions de kilomètres de nous et il ne nous paraît

si petit qu'à cause de la distance énorme qui nous en sépare.

Cette distance prodigieuse est pourtant insignifiante comparée à la distance des étoiles qui nous entourent et dont cet astre n'est qu'une des plus petites. Tout ce que nous savons, et tout ce que nous voyons de ce monde merveilleux n'est rien en comparaison de ce que nous ignorons et de ce que nous ne savons pas. Les plus illustres savants n'hésitent pas à le reconnaître. S'il nous était donné de contempler de ce monde obscur l'ensemble de la Création, nous ne pourrions plus vivre de cette vie passagère. La capacité de notre intelligence n'y pourrait suffire ; nous resterions plongé dans la stupéfaction la plus absolue, toutes nos facultés, notre raison elle-même resteraient suspendues et comme anéanties. Et il y a des hommes qui, devant un mystère si éclatant, ne veulent pas reconnaître la Puissance, la Sagesse, l'Intelligence infinie de Celui qui en est l'Auteur et la Cause première. Pour nous, adorons-le et attendons !—

L'exposé rapide que nous venons de faire peut suffire à notre admiration. Nous avons laissé de côté les questions oiseuses et inutiles, les calculs et les hypothèses à perte de vue des astronomes et des mathématiciens.

Le Soleil peut-il perdre sa chaleur et sa lumière ?

Plusieurs savants le supposent, et basent cette supposition sur des calculs qui ne sont au fond que de pure fantaisies.

Lamartine a cru pouvoir l'affirmer :

- Le Soleil, comme nous, marche à sa décadence,
- Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
- Le chercheront un jour et ne le verront plus.

Mais Lamartine était poète ! Cela ne peut guère nous inquiéter. Il est plus que probable que Dieu ne s'amuse pas à détruire ses œuvres, qu'il doit tendre plutôt à perfectionner sans cesse. En tous cas cela dépend de Lui et échappe à toutes les observations.

Le Soleil est-il habité ?

Il n'est donné à personne de résoudre cette question d'une manière satisfaisante et raisonnable. Ce n'est qu'à force d'hypothèses et de suppositions que l'imagination peut aborder de semblables questions. Or la science vraie ne se contente pas de rêves, il lui faut des chiffres et des démonstrations d'une parfaite exactitude.

L'Eglise ne défini et n'affirme que ce que la science ne peut nier sans se men-

tir à elle-même. L'Eglise n'a rien défini. La science n'a rien démontré.

“ De toute façon, il est absolument impossible de comprendre comment des êtres vivants, animaux ou végétaux, pourraient vivre dans un milieu pareil. C'est assurément fort joli de broder un roman, une fantaisie sur les habitants du Soleil, que d'imaginer leur existence au moins singulière, à l'intérieur de cette fournaise, de les supposer observant le ciel à travers des éclaircies produites par les ouvertures des taches. Mais c'est de la pure fantaisie et non de la science.”

Dans le cas où notre étoile souveraine serait peuplée d'esprits, cela ne peut pas faire l'objet de nos observations ni de nos connaissances.

St. JEAN vit un Ange debout dans le Soleil.

Les Anges n'ayant pas de corps, ne sont pas soumis aux influences d'une nature capable de dévorer les êtres organisés les plus solides.

Dans une autre vie ; alors que nos facultés auront acquis une puissance et une activité incomparables, nous verrons ce qui Est en même temps que Celui qui Est. Les mystères du temps nous seront dévoilés du même coup que les mystères éternels. Il n'y aura plus qu'une science : la Vision.

TH. A.

Le Dimanche.

Le curé d'Ars prêchait sans cesse la sainte loi du dimanche : “ Vous travaillez, vous travaillez, disait-il, mais vous ruinez votre âme et votre corps. Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je pense qu'ils charrient leur âme en enfer. L'homme n'est pas seulement une bête de travail, mais c'est aussi une âme créée à l'image de Dieu. Le dimanche c'est le bien du bon Dieu ; c'est son jour à lui, le jour du Seigneur. Il a fait tous les jours de la semaine, il pouvait tous les garder, il vous en a donné six, il s'est réservé le septième. De quel droit touchez-vous à ce qui ne vous appartient pas ? Vous savez que le bien volé ne profite jamais. Le jour que vous volez au Seigneur ne vous profitera pas non plus. Je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvre, c'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui.”

Histoire.

[Pour le Foyer Domestique.]

L'EGLISE DE FRANCE,

SES GRANDEURS, SES TRIBULATIONS.



EGLISE Catholique, prise dans son ensemble, présente le spectacle le plus étonnant, le plus grandiose, le plus touchant qui puisse s'offrir aux regards de l'observateur. Une société paraît dans le monde : ayant pour pierre fondamentale un gibet; pour chef et pour auteur un Crucifié; pour premiers prédicateurs, des pécheurs; pour doctrine une révélation qui choque toutes les idées reçues; pour loi, une morale qui proclame tous les devoirs, consacre tous les droits et commande toutes les vertus. Cette société, matériellement faible, extérieurement désarmée, attaque toutes les corruptions, dissipe toutes les illusions, confond toutes les fausses sciences et toutes les vaines philosophies, elle combat toutes les erreurs et terrasse tous les vices.

Les puissances de la terre, bien loin d'assister comme témoins impartiaux à cette lutte apparemment si disproportionnée, s'empres- sent d'intervenir en faveur de leurs dieux. Les empereurs descendent dans l'arène, et non contents de prêter leur appui moral à l'ancienne société contre la nouvelle, ils jettent leur épée et leur sceptre dans la mêlée qui s'agit autour de leurs trônes tremblants et de leurs autels ébranlés. Ils torturent, ils égorgent au nom et au profit du paganisme. L'Eglise vogue sur les flots de son propre sang, comme l'arche de Noé glissant sur les eaux du déluge. Ce ne sont pas seulement les hommes forts qui meurent en bravant les démons et les Césars, des vierges délicates, de tendres enfants lassent la fureur des bourreaux. Après une lutte de trois cents ans, dix fois abandonnée par les tourmenteurs épuisés et dix fois reprise avec une rage nouvelle, l'Eglise paraît tout-à-coup au sommet du monde social, et parvenue à cette hauteur, elle n'en descendra jamais. Les rois peuvent la chasser de leurs palais, ou la bannir de leurs royaumes, elle est venue là sans leur permission, elle restera là malgré tous leurs efforts.

Les dynasties s'effaceront, les nations se changeront en grains de poussière, mais l'empire de Jésus-Christ survivra à toutes les haines, à toutes les attaques et à toutes les révolutions. Voyez, en effet, ce qui s'est passé depuis la fondation de cet empire.

S'il tombe dans une partie du monde, c'est pour se relever plus fort et plus glorieux dans une autre. Après la Judée, vient la Grèce, après la Grèce, l'Italie, après l'Italie, toute l'Europe et l'Asie. L'Amérique, l'Afrique aujourd'hui, demain l'Océanie et après-demain la Chine, jusqu'à ce que le divin chandelier de la foi, porté par la main qui allume le soleil, ait fait le tour de l'univers entier.

Si vous jetez un coup-d'œil sur le tableau historique que déroule devant nos regards l'Eglise Catholique, vous verrez que les différentes parties de ce corps illustre, prises séparément, reproduisent toutes quelques-uns des principaux traits qui le caractérisent dans son ensemble. Ainsi l'Eglise de l'ancienne Grèce, la Grèce des Origènes et des Basiles, possédait surtout la science et l'éloquence. L'Egypte, la patrie des Antoinés et des Pacômes, priait, jeûnait, pratiquait la perfection au milieu des solitudes. L'Italie, rangée en bataille autour du siège de Pierre, le défendit pendant plus de dix siècles. L'Espagne combattait par terre et par mer les ennemis du nom chrétien. Quant à la France, elle réunit tous les caractères qui distinguent les autres Eglises. Elle a la science et le zèle, l'éloquence et la vertu; la hardiesse et l'abnégation; l'initiative et la persévérance; l'ardeur, la soif des conquêtes spirituelles, et l'obéissance et le dévouement et l'esprit de sacrifice, qui l'ont rendue un spectacle digne des hommes et des anges. Pour tout dire, en un mot, l'Eglise de France est l'abrégé le plus complet et le plus brillant de l'Eglise universelle. Et je suis persuadé, chers lecteurs, que cela vous paraîtra aussi vrai, aussi incontestable qu'à moi-même, quand vous aurez considéré la France Catholique dans les deux états dans lesquels je me propose de la présenter à vos réflexions, dans sa Grandeur et plus encore dans ses Epreuves et ses Tribulations.

Pour nous former une idée juste des grandeurs de l'Eglise de France, jetons un coup-d'œil rapide et analytique sur les éléments qui composent cette gloire si pure.

Si nous soumettons ce soleil, que j'appelle la grandeur de l'Eglise de France, au prisme de l'analyse, nous verrons que ce faisceau radieux se décompose en quatre rayons principaux. L'Eglise de France a été et est grande : 1^o par ses Pasteurs; 2^o par ses Etablissements; 3^o par les Monuments de sa science et de son génie; 4^o par l'œuvre triomphante de ses Missions.

C'est bien dans l'Eglise de France qu'à été démontré de la manière la plus irréfutable, la vérité de ces paroles de l'apôtre : " Dieu a établi les Evêques pour gouverner son Eglise." C'est bien encore pour elle qu'ont été écrits ces mots prophétiques : " Ceux qui président sagement recevront double honneur."

S'il fallait, ici, vous citer seulement les noms des grands prélats qui ont gouverné l'Eglise de France, l'espace consacré à cette Etude ne suffirait pas pour reproduire la

millième partie de ces noms glorieux dans une matière si abondante, force nous est de faire un choix nécessairement très-limité.

Et d'abord, saluons avec respect, amour et admiration l'apôtre de la France, le fondateur de cette grande église de Paris, à qui ses malheurs ont donné ce que je ne sais quoi d'infiniment beau, d'infiniment sublime et touchant, " je ne sais quoi d'achevé, comme dirait BOSSUET, qui compose l'aurore du martyr DENYS, sorti de l'arceopage pour entrer dans l'Eglise, quitte Athènes et se rend à Paris en ayant soin de passer par Rome. Denys, représentant de la science mondaine et antique, par son éducation, de la science nouvelle et chrétienne, par sa conversion, disciple de St PAUL, mais ambassadeur de CLÉMENT, le successeur de PIERRE, DENYS est la première grande figure épiscopale qui se dresse sur cette montagne (laquelle a obtenu de nos jours une si triste célébrité) et qui commence à travers les âges, cette procession de pasteurs, qui, la mitre en tête et la crosse à la main, vont bénissant, bénissant le matin et le soir, bénissant à droite, bénissant à gauche, bénissant les riches et les pauvres, bénissant leurs amis, et surtout leurs ennemis. Le premier anneau de cette chaîne pastorale commence au martyr DENYS et finit au martyr DARBOY.

Alors le Montmartre Chrétien, dont la gloire ne peut être souillée par les crimes du Montmartre infidèle et révolutionnaire, présente pour la première fois le spectacle sublime d'un Evêque versant son sang pour la foi qu'il avait prêchée. Saisi avec ses deux compagnons, son prêtre Rusticus et son diacre Eleuthère, ce vieillard vénérable, parvenu à l'âge de cent ans, brave les tortures du chevalet, et les menaces du juge impérial. Pour faire baisser cette tête, il n'y a point d'autre moyen que de la couper; elle tombe sous la hache, mais elle se relève bientôt devant le tourmenteur ébahi. La main du saint supplicié saisit cette tête sanglante, la montre à la foule stupéfaite, la porte l'espace de deux mille pas, et ne la laisse tomber que lorsque tout Paris a pu voir, et toute la France a pu savoir quelle est la puissance du Dieu prêché par DENYS. L'incrédulité et l'hérésie ont voulu soulever quelques doutes sur cette tradition, mais s'il faut en croire la science et la raison, qui ont trouvé un illustre interprète dans la personne du dernier successeur et imitateur de St. Denys, l'incrédulité et l'hérésie en ont été pour leur temps et leurs efforts. Ce fait public, attesté par des monuments contemporains, dans un temps hostile à la foi, est un de ces moyens extraordinaires que la Providence emploie pour frapper les grands coups sur la conscience et l'imagination des peuples qu'elle veut convertir, et nous pouvons répéter ici la pensée exprimée souvent par les Pères et les Ecrivains religieux, c'est que la conversion de la France, sans quelques-uns de ces prodiges destinés à ébranler les esprits, serait un miracle plus étonnant, que le fait surnaturel attribué au

premier évêque, au premier martyr de la France.

Lyon, dans plus d'un sens l'émule du vieux Paris comme du nouveau, voit arriver dans ses murs l'illustre Pothin et ses compagnons; ils prêchent, ils édifient, et à l'exemple du Bon Pasteur, ils donnent leur vie pour leur troupeau.

Plus tard, dans la même ville, paraît Inévit, invincible dans la lutte, mais qui par sa douceur, par son amour de la concorde par l'affection qu'il témoigne aux victimes de l'erreur, justifie son nom de pacifique. Presque en même temps brille, à Poitiers, le vaillant athlète de Jésus-Christ, l'irrésistible HILAIRE, intrépide dans les cours, intrépide dans les conciles, intrépide dans l'exil et toujours prêt à se sacrifier pour la Foi. A Troyes, vous trouvez le pontife St. LOUP qui fait fuir devant lui le fléau de Dieu; à Auxerre, GERMAIN, qui chasse pèle-mêle les hérétiques confondus; à Tours, MARTIN, le thaumaturge de l'Occident, qui commande aux maladies et à la mort; à Reims, le glorieux ROMY, qui conquiert à Jésus-Christ les conquérants du sol gaulois, et dans la personne du roi Clovis, baptisa la royauté et la nation elle-même. Suivez le courant des âges, vous verrez de siècle en siècle, les évêques occupés à bâtir d'abord cette nationalité française, dont le ciment vraiment romain et détrempé dans le sang du Christ a donné une telle solidité à tout l'édifice, que quinze cents ans d'assauts répétés n'ont pu jusqu'ici l'entamer sérieusement; vous les verrez ces évêques, ouvrant les écoles de la religion et de la science à la jeunesse; construisant leurs cathédrales, hautes comme leurs espérances, solides comme leur foi, et lançant dans les airs ces clochers plein d'harmonie et de prière. En passant, vous remarquerez les noms respectés des ANCAS et des Pierre LORRAND, de Paris, des YVES, des FULBERT de Chartres, et tant d'autres.

Cependant les siècles marchent, et l'hérésie, mille fois vaincue, se relève plus arrogante que jamais. Les Evêques de France la combattent dans leurs écrits et leurs conciles nationaux, et s'unissant à leur chef de Rome et à leurs frères du dehors, ils la terrassent dans le grand Concile de Trente. Alors s'ouvre de nouveau l'ère des grands Pasteurs, des FRANÇOIS DE SALES (français par le nom, la langue et le cœur), des MASCARON, des FLÉCHIER, des BOSSUET, des FÉNELON, des HUET, des MASSILLON, des BELZUNCE, des LAMOTTE, des CHRYSOTOPHE de BEAUMONT, et plus tard des DAVIAU et des QUÉLEN, des CHEVERTS et des FORBIN-JANSON, etc.

Et maintenant, lecteurs, comparez, si vous l'osez, une institution quelconque à cet épiscopat français. En est-il une seule qui ait fait autant, qui ait fait aussi bien et qui ait fait aussi longtemps le bien que nos Evêques? Montrez-nous dans l'histoire une magistrature qui ait existé dix-huit cents ans, sous la même constitution, et qui ait produit la centième partie des œuvres que les Prélats chrétiens ont accomplies. Et ici,

tâchons de découvrir, pour notre instruction et edification, le secret de cette force surhumaine, car il est évident que *le doigt de Dieu est là*, et vouloir expliquer ces succès et ces triomphes, par des moyens purement naturels, c'est mentir à la raison, comme à l'évangile.

Les premiers fidèles étaient des hommes puissants en œuvres et en paroles, et ils ne formaient qu'un corps et qu'une âme, *erant corpus unum et anima una*. Nous trouvons dans les Evêques français, cette union, principe de force dans la religion comme dans la nature; union avec Dieu et son représentant visible, le Pontife, union intime, affectueuse, avec leurs prêtres et le peuple confiés à leur soin. C'est là le grand, le glorieux caractère de paternité, et de maternité même, qui a donné à l'épiscopat français la toute puissance de l'amour. Le Souverain Pontife a toujours été pour nos évêques, non seulement le représentant de l'autorité divine, mais encore le dépositaire privilégié de la Vérité révélée. Et si dans le courant des âges, nous remarquons que ce respect filial soit affaibli, nous découvrons en même temps la main perturbatrice du pouvoir, qui sème la zizanie dans le champ de l'Eglise, mais quand la mauvaise herbe devient visible au milieu du bon grain, vous voyez bientôt à l'œuvre les Pères de la grande famille chrétienne, qui extirpent l'ivraie et la jettent dans le four selon le langage de l'Écriture. Les Evêques de France, libres, abandonnés à eux-mêmes, n'ont jamais eu pour le Souverain Pontife que des sentiments de respect et d'obéissance, et c'est par cette union intime, par cette communication incessante qu'ils ont reçu la vie et la puissance.

Pouvons-nous trouver un exemple plus frappant de cette union que le spectacle qui fut donné au monde entier, par nos Evêques, après la clôture du grand Concile du Vatican? Des Evêques français, célèbres par leur science, leurs talents et leurs services, s'opposèrent consciencieusement, avec la liberté qui est l'appanage des enfants de Dieu, et qui appartient surtout aux Pères de l'Eglise, à une décision sur l'Infaillibilité, décision qu'ils croyaient inopportune. Dans notre humble pensée, ces prélats ont rendu un service signalé à l'Eglise, en prouvant la liberté de discussion dans le Concile, et surtout en forçant les champions de l'Infaillibilité papale à creuser plus avant dans les entrailles de cet important sujet, et à nous donner des preuves plus saisissantes et plus éloquantes de leurs convictions. Ne séparons donc point dans notre affection et notre respect ceux qui, momentanément divisés d'opinions, sont restés unis dans la foi et l'obéissance. Honneur aux champions intrépides, persévérants, inébranlables de la vérité infinie! Honneur aux prélats courageux qui n'ont pas craint d'exprimer toute leur pensée, même quand ils n'étaient pas d'accord avec la majorité! Gloire surtout à l'obéissance, à l'unanimité avec lesquelles, tous oubliant leur division

spéculative, sont tombés aux pieds de Jésus-Christ, du moment qu'il leur a parlé par la voix de son représentant, PIERRE IX. Pas une seule protestation n'est sortie de l'épiscopat français, et s'il y a une voix qui proteste, ce n'est pas la voix d'un évêque, ce n'est pas la voix d'un chrétien, c'est la voix d'un apostat.

L'union des Evêques avec Dieu et leur chef, produit naturellement l'union entre eux d'abord, et ensuite avec leur clergé et leur peuple. Les prêtres français ont toujours trouvé des Pères dans leurs premiers pasteurs; si les malheurs des temps ont permis que quelque atteinte fut portée aux droits canoniques des ministres des autels, ceux-ci s'en consolent facilement, parce qu'ils savent que le plus ardent désir de l'épiscopat français est de voir le droit commun rétabli dans son intégrité, comme l'a si souvent demandé le juste et noble pontife, actuellement régnant.

Les Evêques sont sûrs d'être aimés du clergé et des fidèles, parce que Dieu leur est témoin qu'ils aiment leurs troupeaux et toute l'Eglise, et c'est ce qui explique dans le moment l'immense influence des Evêques français sur leurs compatriotes. L'Épiscopat est non-seulement la seule institution qui reste debout, mais elle est aussi la seule qui présente le spectacle de l'union, qui prêche l'amour par l'exemple. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, la nationalité française venait à s'écrouler, il n'y aurait que la main des Evêques, qui pourrait manier et relever ses ruines, qui pourrait reconstruire la nation qu'ils ont primitivement bâtie. Avec un épiscopat pauvre et possédant tout, savant et humble, avec un épiscopat, priant, prêchant et visitant, l'Eglise en France est impérissable, la société est indestructible.

Les établissements de l'Eglise de France réclament maintenant notre attention pour un moment. Les seuls établissements dont nous voulons parler ici sont ceux qui ont eu pour objet de propager la science, de cultiver la vertu et de soulager l'humanité souffrante, c'est-à-dire les écoles, les monastères, et les hôpitaux. Voilà les trois grandes créations, qui n'appartiennent pas exclusivement, il est vrai, à la France catholique, mais qui, dans son sein, ont pris des proportions et ont produit des résultats de telle nature, qu'elles sont devenues sa propriété et un de ses plus beaux titres de gloire.

Docete omnes gentes, enseignez toutes les nations, a dit le Divin Maître à ses Apôtres. L'Eglise de France s'est appliquée ce texte dans toute l'étendue qu'il peut avoir; elle a enseigné toutes les nations, toutes les races et toutes les classes, et c'est par les établissements d'instruction privée et publique qu'elle a atteint son but. C'est à son initiative que l'Europe doit ses universités, ses collèges et ses écoles populaires.

En plein neuvième siècle, dans cet âge de fer, où les ténèbres créées par les irruptions des barbares pèsent sur l'Europe entière, et semblent prêtes à étouffer la dernière lueur de la science, tout-à-coup, du sein de l'Eglise

de France part un rayon lumineux qui pénètre les nuages sombres de l'ignorance, et les dispersent.

Un prêtre, anglais d'origine, mais naturalisé français par l'amitié que lui porte Charlemagne, jette dans le palais impérial même les fondements de cette université de Paris, la maîtresse et le modèle de toutes les autres. L'empereur se fit l'écolier de son ami, et ses barons et ses écuyers, formèrent l'auditoire de ce père de l'enseignement français. Qu'il était beau de voir le vainqueur des Saxons et des Lombards venir s'asseoir avec ses fils aux pieds de la chaire de ce maître vénérable. Alair est vraiment le père de l'université de Paris, et quoique cette institution semble disparaître un moment sous les régnes tourmentés des successeurs de Charlemagne, elle reparait bientôt, sous les Capétiens; mais cette fois consacrée par l'approbation et la bénédiction des Papes et du Clergé. A la voix des peuples et des gouvernements catholiques, l'université de Paris voit s'élever autour d'elle ses filles aimées, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de Portugal et d'Allemagne: Oxford, Cambridge, Salamande, Lisbonne et Courbre, Padoue et Bologne, Cologne et Heiddelberg proclament le nom de leur mère, féconde et glorieuse, l'université de Paris. C'est de cette pépinière que s'élèvent ces maîtres de la science, décorés de tous les noms singulièrement pittoresques, depuis le docteur Angélique, jusqu'au docteur très-fondé. Où donc les historiens infidèles ont-ils vu que l'Eglise avait protégé l'ignorance, lorsque c'est elle qui a retrouvé ou conservé les chefs-d'œuvre de l'antiquité chrétienne et payenne, lorsqu'elle a eu soin d'adosser une école à chaque cathédrale et à chaque monastère?

L'Eglise est fondée sur ce seul mot, *Docete*, Enseignez, et l'on voudrait nous faire croire qu'elle est née des ténèbres, et qu'elle fait la nuit autour d'elle? Qui s'est occupé le premier de l'enseignement des pauvres, ne sont-ce pas les moines et les prêtres? qui a fondé les Frères des Ecoles Chrétiennes, qui les a répandus dans les villes et les hameaux, n'est-ce pas l'Eglise? nommez-moi les philosophes qui se soient fait maîtres d'école, comme Gerson, le chancelier de la Sorbonne; le fait est que ces messieurs, grands amis de la science en parole, font peu de sacrifice pour elle; tandis que des religieux et des prêtres ont sacrifié et sacrifient encore tous les jours leur fortune, leur existence à l'instruction des pauvres, voilà le fruit du *Docete* catholique, qu'on nous montre ceux de l'enseignement incrédule, vous les avez vus dernièrement dans les murs de Paris, dans l'incendie des édifices de cette capitale, dans la spoliation des églises, dans la profanation des saints mystères; vous les avez vus dans le fratricide, le sacrilège et la barbarie, et dans le mépris suprême de tout ce qui est juste et bon, de ce mépris qui est le caractère de la corruption à sa dernière période. "*Impices cum in profundum vouoret contineret*" Quand l'impie est arrivé au

fond de l'abîme, il méprise.

Pour être plus sûre du succès, l'Eglise ne se contente pas de faire l'éducation de l'esprit elle fait surtout l'éducation du cœur. Les anciens ont formé quelques établissements de philosophie, ils ont eu l'académie, le lycée et le portique, mais ces écoles n'ont jamais prétendu appliquer leurs doctrines spéculatives. Le christianisme seul a ouvert des gymnases pour la vertu, à l'effet de former des hommes moraux, justes et pieux. Cette grande école modèle de vertu pratique, quelle est-elle? C'est le monastère. Le monastère, union intelligente du respect de l'action, de la prière et de l'étude. Là, l'âme du chrétien se sent, pour ainsi dire, à l'abri du trône même de Dieu; sous les hautes murailles qui la séparent du monde, à l'ombre des vieux arbres qui s'élèvent vers le ciel, elle goûte la paix et les joies du paradis terrestre, mais d'un paradis fortifié, entouré de citadelles et de tours imprenables qui sont ses règles, ses exercices. Là elle apprend à pratiquer toutes les vertus; elle anticipe sur l'éternité, en commençant une vie céleste; elle rapproche la beatitude en souffrant et gémissant; elle vit avec les anges, pour mieux aimer les hommes. De là sont sortis ces grands dévouements qui ont si souvent honoré la France; de là sont sortis ces oracles des peuples et de l'Eglise. Qu'était, par exemple, ce grand type du sage, du héros monastique, St. Bernard? Une âme entièrement dévouée au service de Dieu, de l'Eglise et de ses frères. La sagesse qui l'emplissait tout entier et semblait déborder de tout son être, où l'avait-il acquise? est-ce dans les livres et les discussions? Non, mais bien comme il dit lui-même, au milieu des chênes des forêts qu'il défrichait, au milieu des champs qu'il cultivait, c'est-à-dire, dans les travaux de la vie monastique.

Oh! combien de ces grandes écoles ont illustré l'Eglise de France. Ici c'est le Bec, longtemps chargé, en quelque sorte par la Providence, du soin de fournir d'évêques l'Angleterre et le Continent; là, ce Cîteaux, où douze milles religieux travaillaient sous l'œil de Dieu, priaient comme un seul cœur, chantaient comme une seule voix et aimaient comme une seule âme.

Plus loin, c'est l'impérissable, l'incorruptible Trappe qui, passant intacte à travers toutes les corruptions et les décadences, arrive jusqu'à nous, après avoir répandu ses établissements sur tous les points du globe.

Mais ici, des observateurs qui s'appellent des hommes positifs, se plaignent que dans ce siècle de production industrielle, de manufactures et d'usines, il y ait encore des monastères. Eh quoi! la formation des grandes âmes et des volontés énergiques ne vont-elles pas bien à la fabrication de produits chimiques et de machines à coudre? J'admire l'industrie dans tout ce qu'elle a de bon; je l'admire dans ses infinniments petits, comme dans ses infinniments grands. Je remercie la science, même quand elle perfectionne quelque article de notre toilette, et le

Self-buttoning button a reçu mes sincères hommages.

J'applaudis à ces triomphes microscopiques, comme à ses produits colossaux, et quand elle fait un petit chef-d'œuvre, sous la forme d'une épingle ou d'une agraffe, je ne l'admire pas moins que quand elle jette un pont de fer sur l'abîme écumant d'un large fleuve. Maintenant me refuserez-vous le droit de m'extasier devant cette industrie céleste, qui prend une âme grossière ou même perverse et la change en une créature parfaite? Serions-nous matérialistes au point d'en être absurdes? oh! alors proscrivez les monastères, faites-en ce que vous avez fait de Cîteaux, une manufacture, une usine,—et puis quand vous aurez fermé tous les monastères, si vous êtes conséquents, vous fermerez toutes les Eglises, toutes les écoles, et il ne vous restera plus, en fait d'édifices publics, que les geôles, les bagnes et les pénitentiaires, et d'autres lieux que nous ne pouvons pas même nommer ici.

Les écoles de vertu sont nécessaires à la société autant et plus que les écoles de la science. Malheur aux générations qui croient pouvoir se passer des premières parce qu'elles ont les secondes! L'Eglise a établi les unes et les autres, c'est son droit de les conserver et de les diriger. Les ennemis des monastères ne sont pas seulement les adversaires de l'Eglise, ils sont ceux de la vertu et de la société.

Mais les hôpitaux, direz-vous, ont été établis par les gouvernements.—C'est là une erreur qui pour être commune, n'en est pas moins dénuée de tout fondement. Elle s'est surtout répandue dans les esprits inattentifs, par le fait que, de nos jours, les gouvernements trouvant des hôpitaux fermes, rentés, se sont ingérés dans leur administration, ils ont même exclu l'Eglise.

Mais cette ingratitude et cette usurpation ne détruisent pas les droits ni les faits. Non, lesieus, les gouvernements, abandonnés à eux-mêmes, n'ont jamais eu l'idée d'établir des asiles pour la souffrance.

Les gouvernements de la Grèce et de Rome ne s'occupaient point des malades; les anciens avaient des temples, des théâtres et des cirques, des écoles et des gymnases; ils n'avaient pas d'hôpitaux, et dans les pays payens, l'institution chrétienne n'a pénétré que par le moyen des missionnaires, et ce n'est de même des asiles des orphelins et des enfants trouvés. Suivant les inspirations de celui qui est mort pour sauver les hommes, l'Eglise aime non-seulement les âmes, mais aussi les corps; elle s'ingénie à diminuer les souffrances que la science vicieuse multiplie. L'Eglise de France a produit les meilleurs hôpitaux, et nous en dirons tout à l'heure la raison particulière. La raison générale est évidente: c'est qu'elle a eu plus de foi, de charité que les autres. Elle est ou a été riche en établissements de miséricorde, de vertu et de science, parce que son ambi-

tion et sa gloire ont été de pourvoir à ces trois grands besoins de l'humanité. Mais toute cette noble ambition eût été stérile, cette gloire flétrie ou du moins peu durable, si à ces trois genres d'établissements dont je vous ai parlé, elle n'en eût ajouté un quatrième qui les complète, les couronne: les ordres religieux ou les congrégations simples, par exemple. Que seraient les hôpitaux sans les Sœurs de charité? Des corps sans âme. Saint Vincent de Paul, ce surintendant de la Providence, cet entrepreneur inspiré de toutes les bonnes œuvres possible, le comprit bien: il mit au chevet de tous ses malades une vierge chrétienne, une sœur chargée de nourrir, de panser, de servir son frère souffrant.

Voyez ces héroïnes; elles viennent de tous les côtés, de la ville et de la campagne, du château et de la chaumière, prêtes à braver la fatigue, la contagion et la mort. A son aspect, l'espoir renaît dans l'âme du moribond, et s'il n'a pas assez de foi et d'instruction pour s'expliquer ce prodige, il trouve dans cette apparition de femme bonne et aimante, dans ce nom de sœur qu'il répète avec satisfaction, quelque chose qui le console, qui le relève à ses yeux, une espèce de fraternité qui l'honore dans sa misère et sa souffrance, car si cette femme si noble est sa sœur, il est son frère, il doit l'aimer comme telle, il doit lui complaire, lui obéir, et voilà comment la sœur réussira à calmer, à guérir là où la meilleure femme du monde sera impuissante. Gloire donc à l'Eglise de France et au saint prêtre Français, qui ont eu l'honneur de cette douce création! Mais quand l'Eglise ne peut être originale, elle emprunte, elle copie avec reconnaissance. Ainsi, par exemple, pour les établissements d'instruction, elle a formé dans son sein d'excellentes congrégations, mais trouvant au dehors quelque chose de supérieur à ce qu'elle possède, elle a emprunté à l'Espagne, à l'Italie, les deux grands ordres qui ont produit Saint Thomas et Bellarmin.

En effet, ces pères que la haine poursuivra tant qu'il y aura un supôt de satan, ces religieux, souvent martyrs et toujours confesseurs de la foi, en qui se vérifient si noblement ces paroles appliquées aux apôtres: *habent gaudentes contumeliam pati pro nomine Jesu*, ils allaient, se réjouissant de souffrir des affronts pour le nom de Jésus." Partout ces illustres défenseurs de l'Eglise, les membres de cet ordre dont le noyau, du reste, s'est formé sur le sol français, ont été installés dans nos chaires par nos évêques et par nos rois, et quand ils ont été obligés d'en descendre, c'est que l'esprit de ténèbres commençait à prévaloir dans les conseils des nations, c'est que la tyrannie anti-religieuse était prête à montrer son drapeau sanglant.

L'Abbé LÉON CHEMIN.

(A Continuer.)

[Pour le Foyer Domestique.]

INVOCATION

A

NOTRE-DAME DE LOURDES.

(MARIE IMMACULÉE.)

Sur l'Air : *Esprit-Saint descendez-en nous* (1).

REFRAIN :

Salut ! ô Vierge Immaculée,
 Salut ! ô Vierge Immaculée,
 Daignez jeter sur nous
 Vos regards (bis) les plus doux. } (bis)

1er Couplet :

Embrâsez-nous de ces divines flammes,
 Dont notre cœur brûle au ciel pour Jésus.
 Un seul rayon qui pénètre nos âmes
 Les ornera des plus belles vertus. (bis)

Refrain — Salut ! ô Vierge Immaculée, etc.

2ème Couplet :

Votre pouvoir est grand, incomparable ;
 Vous possédez tous les trésors des cieux ;
 Et votre cœur, ô mère tout aimable,
 Sourit toujours à vos fils malheureux. (bis)

Refrain — Salut ! ô Vierge Immaculée, etc.

3ème Couplet :

Vous connaissez toute la perfidie
 Des ennemis qui s'arment contre nous ;
 De votre pied dissipez leur furie,
 Frappez, frappez, et nous sommes à vous. (bis)

Refrain — Salut ! ô Vierge Immaculée, etc.

4ème Couplet :

Du Canada, notre belle patrie,
 Soyez toujours la gloire et le soutien,
 Conservez-lui sa foi, Vierge Marie,
 Et son espoir, et son amour du bien. (bis)

Refrain — Salut ! ô Vierge Immaculée, etc.

5ème Couplet :

Veillez encor sur Rome et sur la France,
 Protégez-les de votre bras vainqueur ;
 Père de Dieu, hâtez leur délivrance,
 Nous vous prions au nom du Sacré-Cœur. (bis)

Refrain — Salut ! ô Vierge Immaculée, etc.

6ème Couplet :

Anges des Cieux, gardiens du sanctuaire,
 Portez au loin l'ardeur de nos serments :
 Nous aimerons toujours la Vierge Mère,
 Toujours, toujours, nous serons ses enfants. (bis)

Refrain — Salut ! ô Vierge Immaculée, etc.

L'Abbé C. GRILLAUME.

(1) Cantique composé à Notre-Dame de Lourdes, près d'Ottawa, pour l'arrivée au Sanctuaire des pèlerins, ou pour leur départ.

Les couplets se chantent sur l'air de : *Enseignez-nous la divine sagesse*, etc.

[Pour le Foyer Domestique.]

La Prière de l'Adolescent.

(POÉSIE)

Dieu Tout-Puissant dans ta clémence,
 Daigne l'abaisser jusqu'à moi,
 Et laisse s'élever vers toi
 Les vœux de l'humble adolescence :

O toi qui créas le Soleil
 Dont la lumière vive et pure
 Tire chaque jour la nature.
 De son inerte et froid sommeil !

Toi, dont les paroles puissantes
 Ordonnent le cours des saisons !
 Toi qui fais grandir les moissons
 Dans nos campagnes florissantes !

O Toi ! Maître de l'Univers,
 Que tout bénit, que tout adore,
 Et les doux soupirs de l'aurore,
 Et les grandes clameurs des mers !

Répands sur ma frêle jeunesse
 Quelques rayons de ta bonté ;
 Accorde-moi la pureté
 La paix, le bonheur, la sagesse !

Aussi donne-moi de grandir ;
 Et quand j'avancerai sur l'âge,
 Donne-moi, Seigneur, le courage
 De braver le mal, de souffrir !

Dans cette vie en maux prospère
 Où languit mon pas incertain,
 Conduis-moi, mon Dieu, par la main,
 Soutiens-moi comme un tendre père !

Prête-moi, Seigneur, de longs jours
 Remplis de cette quiétude
 Qui semble comme le prélude
 Du bonheur qui dure toujours !

Bannis de mon cœur l'injustice,
 Le mensonge, le froid dédain,
 L'impiété, l'orgueil hautin...
 Oh ! donne-moi l'horreur du vice !

LÉON LORRAIN.

Maximes et Pensées.

Le Nil cache sa source : bien des fortunes voudraient pouvoir en faire autant.

— On agit quelquefois cette question : — Ne vaut-il pas mieux ne pas avoir de principes que d'en avoir de mauvais ? — Question vaine ! car on est jamais tout à fait sans principes, et assurément c'en est un fort mauvais que d'en avoir aucun.

— Il y a plusieurs solitaires qui ont quitté le monde, seulement comme Eve quitta Adam, pour aller converser avec le diable.

Littérature.

LES FILS

MARTYR.

(Suite.)

CHAPITRE III.

Le Pari.



UNELQUE confiance qu'eût Angelo dans la prudente amitié du bon abbé Ferrari, quelque persuadé qu'il fût de l'excellence de son conseil, après en avoir causé avec Pia, il ne pouvait pas se dissimuler qu'en ce moment il fût possible de quitter Rome, où déjà arrivaient en foule les pèlerins et les évêques, dési-

reux d'assister à la canonisation des vingt-trois Franciscains et des trois Jésuites martyrisés au Japon.

Les travaux à faire à la basilique, à l'occasion de la fête, étaient immenses en menuiserie, en décoration de toute sorte, en peintures, en draperies, en papiers tendus sur des châsis, en illuminations et le reste.

Non-seulement il y avait de l'ouvrage pour tous les san Pietrini, mais encore pour de nombreux aides, pris dans toutes les corporations ouvrières, tapissiers, peintres, plâtriers, charpentiers, brodeurs, passementiers et autres.

Raphaelo lui-même avait été mis en réquisition avec tous ses camarades d'école pour peindre les accessoires des tableaux destinés à mettre en évidence les principaux actes de la vie des saints nouvellement canonisés, tableaux encadrés dans les arcades de chaque travée par des draperies de velours rouge rattachées par des torsades d'or, et soutenus par une multitude de pilastres ou de colonnes recouverts de papier peint, de manière à simuler du marbre.

Le jeune mosaïste était trop réellement artiste pour trouver de bon goût ces prétendus embellissements à l'italienne, qui consistent à cacher la noble simplicité de l'architecture sous un placage de châsis en papier et sous un papillotage

d'oripeaux, sans lequel les Italiens des basses classes ne s'imaginent pas qu'il puisse y avoir aucune solennité vraiment grandiose.

Aux yeux de Pia, de son fiancé, et surtout de la bonne Angélica, ce genre de décoration était, naturellement, d'une élégance et d'une richesse incomparables.

Saint-Pierre en était bien un peu obscurci, mais qu'importe. Cet or, ces peintures, ces flots de draperies rouges, ce fond métal et couleur, s'emportant sous des flots de lumière, ce trône de soie lamé d'or et accosté de deux colonnes formant un arc de triomphe, avec une immense gloire pour couronnement, cet ensemble, cet agencement de placages, de peintures, de transparents, ne laissant pas au regard la plus petite place pour se reposer, n'étaient-ils pas d'une somptuosité sans égale ?

L'oncle Christophoro en était tout transporté, et avec son style tant soit peu biblique, disait à Raphaelo.

— Regarde un peu, toi, qui es un artiste, combien toutes ces couleurs rouge et or sont bien choisies pour la circonstance. Car enfin les tentures font penser au sang des martyrs. Or à leur triomphe, et cette lumière qui les enveloppe est comme un reflet sur la terre de la splendeur du ciel. N'es-tu pas de mon avis ?

— Pas précisément, zio ; au contraire, cela m'attriste, car il me semble que tous ces préparatifs annoncent le prochain départ du Saint-Père.

— Par l'épaule de saint Christophe, mon patron ! je ne te comprends pas.

— Dites-moi, zio, ce pillier n'est-il pas en papier ?

— Parfaitement.

— Et celui-ci ?

— Celui-ci également.

— Et cet autre ?

— Ils le sont tous ; et puis ?

— Vous le voyez donc bien, le Saint-Père a nécessairement l'intention de partir, puisqu'il fait si précipitamment embellir son Saint-Pierre.

Gaetano éclata de rire.

— Eh bien ! l'oncle, qu'en dites-vous ? demanda-t-il au san Pietrino.

— Je n'entend rien aux plaisanteries des incrédules, fit le zio, en tournant le dos aux deux jeunes gens.

Et il s'éloigna, sans avoir compris, mais remplis d'une terrible indignation.

Au fait, il y aurait eu suffisamment de quoi emballer Saint-Pierre, puisque, sans tenir compte du papier couvrant d'immenses espaces et des toiles appli-

quées extérieurement pour adoucir la lumière, les décorateurs de la basilique n'employèrent pas moins de 7,000 mètres de velours (1), 3,000 de satin rouge et autant de drap d'or, tendus aux arcades et aux murs.

Comme prodigalités somptueuses, rien cependant n'égalait les dispositions prises pour l'illumination.

Tous les lanternoni du dôme y avaient travaillé pendant plus de quinze jours, sous la direction d'Angelo, qui avait retenu les soixante plus habiles et plus intrépides ouvriers, pour allumer les cierges et les lustres, au moment voulu, soit au moyen d'échelles, soit en se faisant suspendre avec des cordes et balancer en l'air à de prodigieuses hauteurs.

Le jeune et intrépide successeur d'Andréa *il volante* ne parlait de cette illumination qu'avec une sorte de respectueuse terreur. Un général n'eût pas été plus préoccupé la veille d'une bataille à livrer. Pia elle-même en était inquiète pour son fiancé et, à Raphaëlo, qui en riait, elle disait avec une véritable émotion :

—Sais-tu qu'Angelo doit plaver, aligner, allumer 11,000 cierges, dont le poids représente une masse de cire blanche pesant 35,000 livres, qu'il a à garnir et à fixer 30 candélabres de 9 mètres de hauteur, 86 lustres de 4 et 5 mètres de diamètre, 100 bras ou girandoles, 216 porte-lumières, à dessiner en feu toutes les frises, toutes les corniches, et qu'après d'un semblable travail la luminaria du dôme n'est pour ainsi dire qu'une plaisanterie.

Pour assister à d'aussi splendides fêtes, et bien plus encore pour donner à la face de la révolucion un témoignage d'amour et de fidélité au Saint-Père, les fidèles accouraient à Rome, des extrémités de la terre.

Plus de deux semaines avant le jour fixé pour la canonisation, tous les peuples chrétiens étaient déjà représentés dans la capitale du monde catholique, par des évêques arrivés d'Australie, de Turquie, du Canada, de Russie, d'Angleterre, de Belgique, de Prusse, d'Autriche, de Hollande, de France, d'Espagne, des Indes, et une foule de prêtres de toutes nations et de toutes langues d'Orient et d'Occident, arrivant comme par vagues à chaque convoi de chemin de fer et se dirigeant vers le Vatican pour s'y prosterner

aux pieds du vicaire du Christ, protester contre la violation des droits du Saint-Siège et élever la voix au nom de tout l'épiscopat que :

“ La souveraineté temporelle du pape est une nécessité et qu'elle a été établie par un dessein manifeste de la Providence divine.”

Le 22 mai, Pie IX réunissait autour de lui, dans un consistoire semi-public, tenu au Vatican, 34 cardinaux et 155 évêques ou archevêques. “ précipités vers Rome sous le souffle des vents, sous l'impétuosité de la flamme, et encore plus sous l'emportement de l'amour, par une simple convocation à peine formée sur les lèvres, mais soupçonnée à travers les larmes, surprise parmi les gémissements, et démolée dans un soupir (2). ”

Or, presque au même jour où tant de têtes vénérables et tant de hautes intelligences s'inclinaient avec respect et amour devant l'illustre vaincu de Castelfidardo, à Naples, où Victor-Emmanuel, le vainqueur de ce même Castelfidardo, s'efforçait d'oublier les soucis d'une royauté payée bien cher, des milliers de patriotes, portant des drapeaux et des torches allumées, descendaient la rue de Tolède, en criant :

—À bas le gouvernement ! à bas le Piémont ! Vive le peuple ! vive Garibaldi !

Et, tandis que Pie IX remerciait, les larmes aux yeux, ses fidèles dans le malheur, le nouveau roi de Naples, s'esquivant à la hâte, se jeta dans un navire pour fuir l'émeute, qu'il laissait à ses soldats le soin de réprimer par la force des baïonnettes.

Enfin le jour désigné pour la grande solennité arriva.

Rome n'était plus une ville, mais un camp pacifique, dans lequel bivouaquaient, sur les places, des milliers de pèlerins qui, arrivés à la dernière heure, n'avaient pas pu trouver asile dans les couvents, changés en hôtelleries gratuites, sous le porche ou même dans l'intérieur des églises.

La place de Saint-Pierre offrait un spectacle tout particulier ; les costumes les plus étranges s'y coudoyaient et, comme autrefois, le jour où l'Esprit Saint descendit sur les Apôtres, on attendait parler toutes les langues, depuis l'arabe et l'arménien jusqu'aux idiômes en usage dans le voisinage du pôle, depuis les dialectes de l'extrême Orient jusqu'au bas-breton du pays de Carnouailles.

(1) Tous ces chiffres, comme ceux que nous donnons plus bas, sont d'une rigoureuse exactitude.

(2) Phrase prise dans le mandement de l'évêque de Moulins, à l'occasion de son voyage à Rome.

Zouaves et chasseurs pontificaux, dragons et suisses, quittant leurs garnisons d'Agnani ou de Civita-Vecchia, s'étaient repliés sur Rome, où ils venaient partager avec les Français le service de la ville.

A quatre heures du matin, la foule ruisselait déjà par toutes les rues vers le pont Saint-Ange, et là, tous ces ruisseaux se rencontrant et devenant fleuve, la multitude montait vers la place, que bientôt elle recouvrait comme une mer houleuse.

Du haut de la terrasse de la basilique de Saint-Pierre, magnifique balcon, auquel lui donnait accès son titre de san Pietrina, Pia voyait au-dessous d'elle onduler toutes ces têtes, d'autant plus serrées qu'elles se trouvaient plus près de la haie formée par les zouaves pontificaux depuis le palais du Vatican, et qui se prolongeait jusqu'à l'espace réservé au clergé dans la basilique.

Angelo n'avait pas accompagné sa fiancée ; debout sur les corniches de la coupole et surveillant ses hommes, postés chacun à l'endroit le plus convenable pour que l'illumination fût, pour ainsi dire, spontanée, il tenait d'une main une mèche allumée, de l'autre le câble qui, par une extrémité, s'enroulait autour d'un énorme clou et de l'autre flottait libre dans l'espace.

Tout autre qu'un allumeur du dôme aurait été pris du vertige dans cette position périlleuse ; mais, habitué à l'aspect du vide, ces intrépides ouvriers ne connaissent pas la crainte, et la seule préoccupation du jeune homme, en se penchant sur l'abîme, au fond duquel la foule s'entassait, dans l'énorme édifice, était que l'illumination ne fût pas aussi subite que le demandait la réputation du corps des lanteroni, dont il avait l'honneur d'être le chef.

Raphaëlo, fils lui aussi de san Pietrino, et qui avait passé sur cette terrasse une si grande partie de son enfance parmi les ouvriers du dôme, avait remplacé Angelo près de sa sœur et, accoudé à côté d'elle sur la balustrade, au centre de laquelle se terminait le pavillon de velours cramoisi frangé d'or abritant l'écusson du Saint-Père, il promenait un regard ému sur le tableau grandiose qui lui rappelait que, quelques années auparavant, de ce même lieu, il avait assisté au retour solennel du Saint-Pontife, revenant de l'exil.

Ce jour-là, Andréa Palarno était allé présenter à Pie IX une couronne de lauriers ; le pape l'avait béni lui et sa fa-

mille ; le mosaïste se rappelait tous ses détails, il lui semblait revoir son père et ses paupières se mouillaient de larmes.

Pia songeait aussi au passé, en attachant ses regards émus sur son frère ; leurs yeux se rencontrèrent et leurs cœurs se comprirent, car, sans échanger une parole, ils se serrèrent longuement la main.

En ce moment, un éclair brilla au sommet du château Saint-Ange, une blanche couronne de fumée s'éleva, en s'arrondissant, vers le ciel la sourde détonation passa en bondissant sur la foule et alla réveiller les échos lointains, un roulement de tambour et une sonnerie de clairon se firent entendre, les portes du palais du Vatican s'ouvrirent toutes grandes et la procession, comme un fleuve d'or, de pourpre et de lumière, s'allongea majestueusement vers la basilique pour y faire son entrée au chant de l'*Ave Maris Stella*.

Longtemps, du grand escalier royal, le fleuve magnifique continua à couler avant que Pie IX parût. La croix d'or, portée entre des lumières, ouvrait la marche triomphale et précédait la multitude des archevêques, évêques, métropolitains ou primats, enveloppés dans leurs chapes d'or, toutes raides de broderies, portant au front la mitre ou la couronne, symbole du pouvoir, et à la main un cierge allumé en témoignage de cette parole de l'Écriture :

“Je marcherai dans la lumière de mon Seigneur.”

Enfin le pape parut, porté sur la sedia gestatoria, le front ceint de la triple couronne que surmonte la croix et, du haut de son trône, bénissait la multitude qui se prosternait sur son passage, en criant :

—Vive Pie IX ! vive le Pontife-roi !

Pia, comme toutes les autres personnes qui avaient pris place sur le balcon, s'était agenouillée pour recevoir la bénédiction du Saint-Père ; mais, elle se releva presque aussitôt et, saisissant Raphaëlo par le bras :

—Viens, dit-elle, viens à la corniche, nous arriverions trop tard.

Et, sans attendre de réponse, elle traversa, en courant, la terrasse, entra dans la tour et, s'engageant sans aucune hésitation dans un corridor assez étroit, poussa une porte et se trouva sur le premier entablement ou base de la coupole, galerie circulaire de 122 mètres de circonférence, d'où le regard, plongeant de tous côtés dans le vide, laisse apercevoir, à près de 100 mètres d'élévation, l'image de Dieu le Père, remplissant la partie la

plus élevée de la coupole et, au-dessous de soi, un gouffre bleuâtre, au fond duquel miroitent d'ordinaire les grandes dalles de marbre, sur lesquelles les faisceaux de lumière se brisent ou se jouent, comme sur la surface d'un lac dormant au fond d'un cratère.

En s'approchant de la ballustrade, Raphaëlo qui, cependant, avait bien souvent contemplé de cette hauteur l'intérieur de la basilique, ne put retenir un cri d'étonnement, presque de stupeur.

Ce jour-là, c'était moins un spectacle étonnant qu'un éblouissement féerique.

Angelo avait remporté sa victoire, sous les balancements des escarpolettes tournoyant à l'extrémité de câbles où s'accrochaient d'intrépides san Pietrini, du pied repoussant le mur ou planant dans l'espace, la lance à feu à la main ; toutes les parois du gouffre, dont un tapis vivant couvrait le fond, de longues stries de flammes, se croisant, s'entrelaçant, descendant ou grimpant, dessinaient un temple féerique.

Étagée sur cinq rangs, la lumière brodait de son quintuple cordon frises et corniches, dessinait les arcades ou les pilastres, se projetait en girandoles, ruisselait en cascade et, se condensant en auréole étincelante au-dessus du siège pontifical, mettait en saillie le trône sur lequel Pie IX allait prendre place.

Au milieu de cet embrasement général où tout semblait se confondre, chaque groupe se détachait, produisait son effet particulier sans nuire à l'ensemble.

Gerbes, pyramides, couronnes de feu, lignes architecturales se mêlaient sans confusion, comme ces brillantes constellations, dont chaque nuit la main de Dieu brode la coupole du ciel et, non-seulement les parois de la basilique disparaissaient sous cette éblouissante illumination, mais du pavé même jaillissaient de gigantesques candélabres, étincellante forêt où chaque feuille était une flamme, faisant jaillir de chaque chapiteau, enveloppé de feuilles de clinquant, une myriade d'étincelles.

En ce moment, sous cette forêt de feu passait la procession des cardinaux et des évêques, des sénateurs et des généraux, de la pourpre et du drapeau d'or, des mitres d'argent, des casques étincelants, des croix, des épées et des encensoirs, fleuve d'orfèvrerie et de pierres précieuses, d'étoffes chatoyantes et de cuirasses d'acier coulant avec une solennelle lenteur dans la direction du trône pontifical, puis se divisant en deux courants

qui se déployaient à droite et à gauche, remplissaient les tribunes destinées aux hauts dignitaires du clergé, à cette garde d'honneur accourue de tous les points de la terre à la voix du successeur de saint Pierre, pour se ranger autour de lui et protester de la manière la plus solennelle, au nom de tous les chrétiens comme les injures et les violences des libéraux italiens.

Enfin venait la *sedia gestatoria*, s'avancant solennellement et d'un mouvement uniforme, comme si elle eût navigué sur cet océan de têtes qui se courbaient sur son passage pendant que des voix, auxquelles l'éloignement donnait un caractère d'harmonie presque céleste, faisaient entendre le *Tu es Petrus* alternant avec l'*Ave Maris Stella*.

Raphaëlo sentait vivement ; ce spectacle important, ces nuages d'encens, ces chants solennels montant par bouffées vers lui pour venir s'engouffrer dans les profondeurs du dôme, produisirent sur le jeune artiste un effet prodigieux.

Il compara ce qu'il voyait avec ce qu'il avait vu ailleurs, ce qu'il entendait avec ce qu'il avait entendu, l'incomparable majesté de cette cérémonie avec la mesquinerie des parades grotesques dont il avait été témoin et fléchissant involontairement le genou, il appuya son front contre un balustre de marbre et pleura amèrement.

Seule Pia qui se doutait des combats que se livraient dans l'âme de son frère ses bons et ses mauvais penchants, le surveillait à la dérobée, s'aperçut de ses larmes :

— Mon père, fit-elle, en joignant les mains avec ferveur, vous qui êtes mort pour laver sa faute par votre sang, venez-lui en aide par vos prières et obtenez pour notre Raphaëlo que sa conversion soit sincère.

Cependant les chants avaient cessé ; descendu de la *sedia gestatoria*, Pie IX, entouré des dix-huits cardinaux assistants venait de monter les degrés de ce trône qui domine tous les trônes du monde, et avait pris place sous le dais au milieu de ce flamboiement de lumières, de ce scintillement de pierreries, image de la splendeur de la Jérusalem céleste.

Cinquante mille chrétiens, représentants de l'Eglise universelle, rois ou simples pasteurs, prêtres, généraux, modestes vicaires ou simples soldats, femmes, vieillards ou enfants attendaient avec une respectueuse émotion que le vicaire du Christ élevant cette voix infailible, qui

est l'écho de celle de Dieu, prononça la sentence de canonisation des martyrs et au nom du Christ déclara Saints ceux qui étaient morts pour glorifier le Christ.

Ce fut un moment solennel que celui où, d'une voix claire et vibrante, Pie IX lut l'irrévocable sentence et entonna ensuite le *Te Deum* triomphal, continué avec enthousiasme par tous les assistants, avec accompagnements de salves tirées par le château St-Ange et le carillon des cloches de toutes les églises de la ville éternelle.

Immédiatement après, la messe papale commença par le chant du *Kyrie eleison* qui, repris par la foule, roula de vague en vague sur cette multitude, jusqu'au moment où les chœurs de la chapelle Sixtine entonnèrent les *Litanies des Saints*, chant de circonstance qui produisit l'effet le plus grandiose.

Il était plus d'une heure après-midi quand se termina cette magnifique cérémonie, allongée par la remise des offrandes et une longue allocution du Saint-Père.

— Tu as dû trouver que j'étais bien indiscret de te faire passer si longtemps à l'église, dit Pia à son frère pendant qu'ils redescendaient ensemble les 142 marches qui séparent du pavé de l'Église l'imposante tribune, du haut de laquelle ils avaient assisté à la messe papale !

— Au contraire, je te remercie du fond du cœur de m'avoir décidé à y venir, répondit Raphaëlo. Décidément Christophoro avait raison, je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une fête plus splendide que celle-ci, une décoration plus grandiose, et surtout une réunion plus nombreuse et plus brillante que celle des personnes de distinction, de tous les pays, accourues pour assister à la canonisation et témoigner de leur dévouement à la cause ainsi qu'à la personne du Très-Saint-Père.

— Angelo, lui aussi, n'a pas trop mal réussi, reprit la san Pietrina.

— Ah ! c'est vrai, fit le mosaïste en riant ; j'oubliais de t'adresser des compliments sur la brillante illumination préparée par ton fiancé, c'est d'autant plus mal de ma part que, franchement, elle était merveilleuse.

— Et sans qu'il y ait eu à ma connaissance aucun accident à déplorer, reprit Pia, en rougissant de plaisir.

— Notre cher zio doit être triomphant aujourd'hui, dit Raphaëlo.

— Allons, avoue qu'il y a de quoi.

— C'est un aveu que je ferai très-vo-

lontiers, car c'est la pure vérité, s'écria le jeune homme ; on a beau faire et beau dire, rien n'est beau comme les fêtes du catholicisme ; rien n'est touchant comme elles. Quant à moi j'en étais comme éni-vré ; cette vapeur d'encens, cette nuée chaude et transparente, dans laquelle je voyais ondoyer les ornements d'or, les chants de la multitude arrivant du lointain me faisaient onger au ciel et à ses magnificences.

— Ne trouvais-tu pas que notre Saint-Père avait quelque chose de céleste ?

— Oui, reprit le jeune homme, se laissant aller à cet enthousiasme qui lui montait si facilement à la tête, Pie IX est plus qu'un homme, et bien coupables, s'ils ne sont pas encore plus fous, ceux qui veulent s'attaquer à lui, le représentant du Christ, son vicair visible ; quand il est entré dans l'église, porté sur les épaules de ses douze gestatori, le front ceint de la tiare, bénissant à droite et à gauche le peuple qui se prosternait, son visage était comme transfiguré et sa taille bien au-dessus de celle des autres hommes, mais c'est surtout quand il est monté s'asseoir sur son trône, au milieu de ses évêques, de ses cardinaux, de ses primats, dominant cette multitude venue comme celle que l'Apôtre vit autour du trône de l'Agneau, de tous les points de la terre, qu'il m'a paru revêtu d'une majesté, auprès de laquelle celle des princes qui cependant est aussi un reflet, mais plus éloigné de la majesté divine, m'a paru n'être que fumée.

— Oh ! les Italiens ! les Italiens ! ils ne savent pas ce qu'ils veulent quand ils prétendent remplacer la papauté par je ne sais quelle forme de gouvernement qui ne pourra être qu'une ridicule parodie de ce que nous possédons aujourd'hui.

— Quant à moi, il me semblait, pendant qu'il lisait d'une voix si ferme, voir les nouveaux saints venir s'agenouiller à ses pieds pour lui rendre hommage, interrompit Pia, et derrière ces nouveaux saints, s'avancer les martyrs de Castelfidardo, pour former avec les anges, une garde d'honneur à notre saint pape.

— Mon père m'y remplaçait, murmura Raphaëlo, en baissant la tête.

— Il ne t'y remplaçait pas, il t'y appelait, répondit vivement la Transtévérine.

— Et j'irai, dit le mosaïste en relevant son front.

Et, rejetant en arrière les boucles blondes de sa soyeuse chevelure :

— Oui, continua-t-il, je n'attendrai pas

plus longtemps, ce serait une lâcheté. Aussitôt après ton mariage, nous irons à Loreta, à Osimo, nous agenouiller sur la tombe de notre martyr ; ma résolution est arrêtée, tu peux le dire à notre mère, à Angelo, à Christophoro, à l'abbé Ferrari, à tout Rome, à toute la terre. Pendant cette cérémonie si belle, mon père m'a parlé au cœur, je secouerai ma lâcheté et je serai chrétien, catholique, fils dévoué de Pie IX, il le faut, mon père le demande, ma conscience l'ordonne, je le veux.

—Oh ! mon Raphaëlo ! je le savais bien, fit sa sœur, en se jetant dans ses bras.

Presque au même moment, ils se croisèrent avec un groupe de jeunes gens, dont faisait partie Gaetano ; le mosaïste détourna la tête pour ne pas laisser voir son émotion.

Un des jeunes hommes le remarqua.

—Eh ! eh ! fit-il, notre ami nous refuse connaissance aujourd'hui ; se serait-il, par hasard, laisser endoctriner par le vieux zio, et voudrait-il rompre avec ceux que ce san Piétrino radoteur appelle les enfants de Bélial ?

—Je pense plutôt, fit un autre, qu'à la suite d'une séance de six heures, en compagnie de la dévote Pia et du pieux Angelo, il doit ressentir les premiers effets d'une indigestion d'encens.

—On peut-être d'un éblouissement de mitres, fit un autre ; au fond, cette cérémonie d'un autre âge a son bon côté, elle permet au peuple de s'assurer que le jour où les Italiens se décideront enfin à en terminer pour une bonne fois avec le clergé, il y aura pas mal d'or et de pierrieres, de perles et d'objets précieux à changer en numéraire pour remplir les caisses publiques. Pour lever les scrupules de quelques imbéciles, cette perspective a du bon, et.....

—Ce que je n'aime pas, interrompit Gaetano, c'est de voir notre cher Raphaëlo un de nos frères, puisqu'il fait, lui aussi, partie d'une loge, vivre sous le même toit que ce fanatique Angelo et cette Pia, plus papiste encore que son fiancé ; il faut absolument le retirer de cette société.

—Ce ne sera pas chose facile, remarqua quelqu'un de la bande ; la Pia est à la fois rusée et tenace, et ceux qu'elle tient, elle les tient bien.

—Bah ! fit Gaetano, si tenace qu'elle soit, elle n'est sans doute pas sans lâcher prise ; sur trois je lui en laisserai deux,

le zio que je lui abandonne bien volontiers, l'Angelo, son fiancé, un hercule moisi dans une sacristie, quand au troisième, à Raphaëlo, je me charge de lui, et je veux qu'avant six mois, il soit aussi ardent qu'aucun de nous.

—Reste à savoir si tu réussiras.

—Quelqu'un de vous veut-il parier, messieurs ?

—Parier quoi ?

Qu'avant six mois Raphaëlo Palormo, le fils du martyr, le frère de Pia la filleule du signor Mastai, autrement appelé par les papalins leur Très-Saint-Père, se sera fait agréger à notre loge et aura déjà donné des preuves non-équivoques de patriotisme.

—Que parions-nous ? s'écria un des jeunes fous.

—Un déjeuner à l'osteria d'Albertino, avec champagne à volonté, répondit Gaetano.

—Accepté devant témoin, dit l'autre.

—Écris donc à ton banquier, pour te procurer des fonds, reprit le mosaïste, car non-seulement je veux que Raphaëlo me fasse gagner, mais encore qu'il soit des nôtres au déjeuner payé par toi, et qu'il y porte un toast à la destruction de la papauté.

—Tu vas un peu loin, s'écrièrent quelques jeunes gens.

—C'est ce que nous verrons, signori, dit gravement Gaetano, seulement, je vous en prévient, je joue à coup-sûr.

Le pari de la Gaetano venait bien à son heure. La grande manifestation préparée à l'occasion de la canonisation par toute la chrétienté, le calme profond, la sécurité inattendue dont on jouissait à Rome, l'affluence énorme des pèlerins venant acclamer le Pontife-roi, la réorganisation de la petite armée pontificale, tous ces indices de la stabilité d'un gouvernement dont la révolution avait juré la destruction, avaient porté au plus haut point l'exaspération des chefs du mouvement anti-catholique.

La présence des Français à Rome et l'inaction des gouvernements piémontais, sur l'armée duquel les patriotes avaient compté, achevaient d'irriter les impatients.

Toujours exilé, malgré l'intervention de Garibaldi, l'ambitieux mais poltron Mazzini se tenait posté sur la frontière, d'où, sans se compromettre, il pouvait lancer ses proclamations, d'autant plus fières qu'il se sentait à l'abri de tout danger.

—Notre devoir est de faire l'Italie une,

écrivait-il, une avec la monarchie, sans la monarchie ou contre la monarchie ! Si les hommes du pouvoir, non contents de manquer à leur mission, veulent nous entraver dans l'accomplissement de la nôtre, nous reformerons nos sociétés secrètes, nous conspirerons !"

Toujours prêt à se lancer en avant, non pas seulement parce qu'il était plus brave, mais surtout parce qu'il était moins capable de réfléchir, Garibaldi qui, après l'insuccès de la tentative de Nullo contre le Tyrol, avait repassé en Sicile, faisait publiquement de nouveaux appels au poignard et à l'assassinat contre les Français (1) et dans une revue passé sur le *Foro-Itàlico* de Palerme, s'écriait avec une fureur sauvage :

"Le maître de la France, celui qui a versé le sang des frères de Paris, sous le prétexte de garder la personne du pape, occupe Rome. Mensonge ! mensonge ! mensonge !"

"Peuple des Vêpres Siciliennes, peuple de 1860, il faut qu'on en vienne à une nouvelle vèpres.

"Le gouvernement n'est pas assez fort pour secouer le joug de la France, il faut que le peuple, en serrant ses rangs, en montrant toute son énergie, lui donne son appui.

"Je délivrerai l'Italie de cette inertie qui la tue ; je viendrai avec vous ; je serai avec vous jusqu'à la lutte suprême."

Ces déclamations furibondes avaient nécessairement un écho dans chaque société secrète : comme tous les autres adeptes, Gaetano ne doutait donc pas qu'il n'y eût bientôt quelque grand mouvement, et il comptait sur l'imagination de Raphaëlo, si prompt à s'enflammer aux seuls mots de patrie et de liberté, pour l'entraîner de nouveau dans le parti militant et se rehausser aux yeux de ses compagnons, en déployant les ressources de son esprit inventif dans la partie qu'il se proposait de jouer contre Pia et Angelo.

Peut-être même, après les beaux serments que Raphaëlo s'était faits à lui-même au sortir de la splendide cérémonie de la canonisation, aurait-il réussi plus facilement que n'eussent pu le croire ses amis, si les préparatifs du mariage de Pia avec le fils adoptif d'Andréa Palormo, puis ceux du voyage ou plutôt du pèlerinage à Osino, n'eussent forcément donné aux idées du jeune mosaïste une tout autre direction que celle des conspira-

tions tramées par les sociétés secrètes.

Ce fut, en effet, quelques jours seulement après les fêtes de la canonisation qu'eut lieu, dans la petite église de san Miguele in borgho, succursale de la basilique de Saint-Pierre, le mariage de la fille d'Andréa avec Angelo.

Depuis bien des années cette humble paroisse n'avait pas vu se presser dans son étroite enceinte une foule aussi considérable.

Tous les san Pietrini s'étaient fait un devoir, en même temps qu'un plaisir, de rendre à leur ancien chef un dernier hommage en se réunissant aux pieds des autels autour de ces deux enfants que lui-même avait voulu voir fiancés avant de mourir.

Une foule de Transtévérins, pour témoigner leur estime à cette famille, dont la mère était regardée comme une sainte et le père comme un martyr, grossissaient tellement l'assistance que bon nombre de personnes accourues pour assister à la bénédiction nuptiale, donné par l'abbé Ferrari, un protecteur en même temps qu'un peu parent, s'étaient vu obligées de se contenter de stationner sur l'escalier ou même, car cet escalier fort étroit est en outre resserré par deux murs, de se borner à attendre dans la rue le nouveau couple pour le rappeler triomphalement jusqu'à la petite maison devant laquelle, par les soins du vieux mais toujours très-actif Christophoro, se dressait un arc de triomphe tout enrubanné de jaune et de blanc, avec une couronne sur laquelle on lisait, écrit en gros caractères :

"Aux vaillants défenseurs de Pie IX, les Transtévérins reconnaissants."

La devise ne contenait rien de bien remarquable, cependant elle avait coûté tant de peine au bon Christophoro qu'estimant son travail, non à sa valeur réelle mais au prix qu'il lui avait coûté, le bon san Pietrino n'était pas loin de croire que ce ne fût un chef-d'œuvre, infiniment supérieur à toutes ces inscriptions gravées sur marbre qui, à Rome, ont acquis droit de cité.

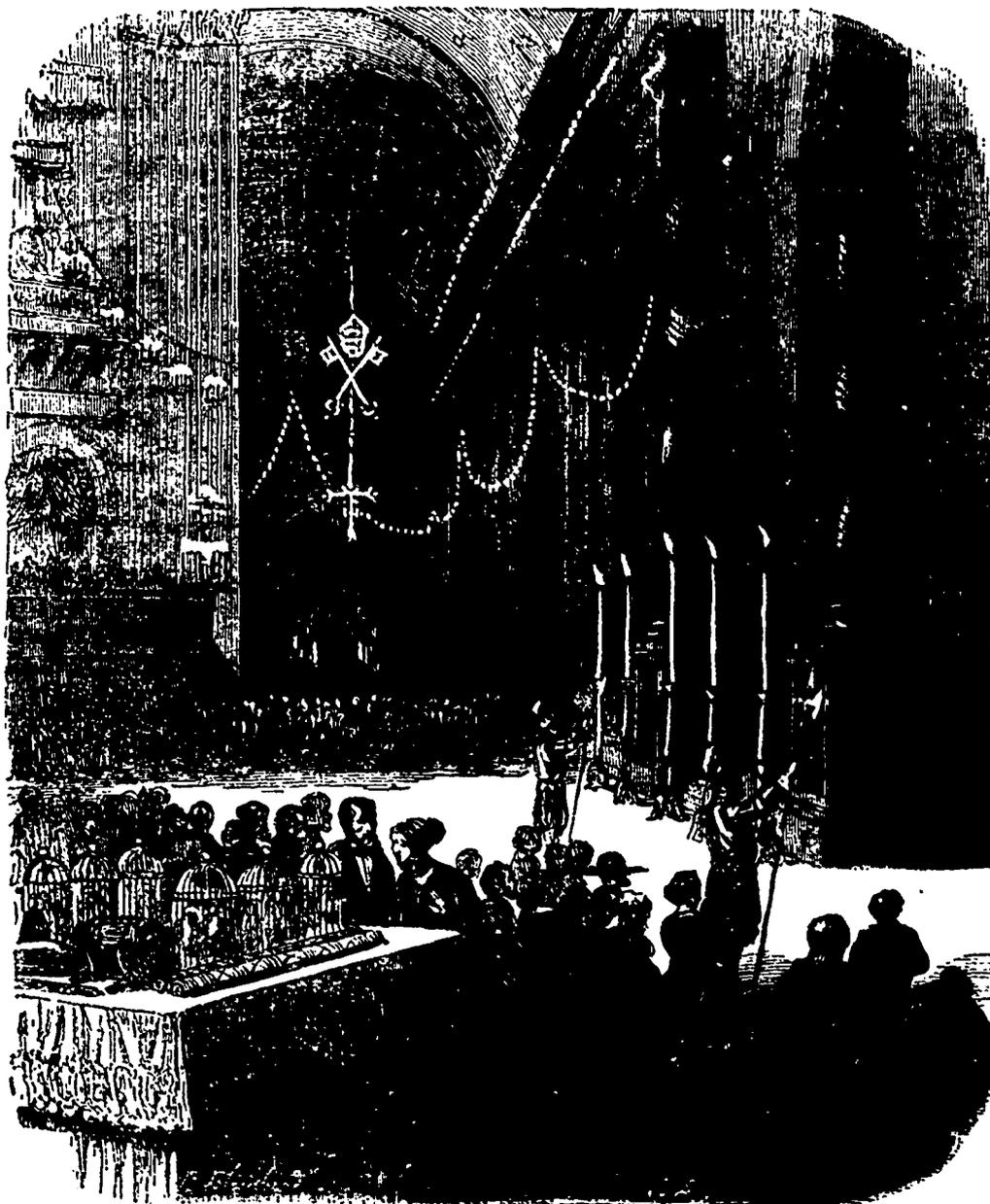
Une particularité beaucoup plus flatteuse pour les nouveaux mariés et qui, en attirant l'attention de tous les habitants du quartier, intrigua singulièrement les étrangers qui se rencontrèrent sur le passage du cortège ou qui assistèrent à la messe du mariage, ce fut de voir un prélat romain y représenter le Souverain-Pontife et signer le premier après les mariés, sur le registre qui, à

1. Il est à remarquer que ce Garibaldi, si fort exalté par les révolutionnaires français, a toujours poussé usqu'à la folie sa haine furieuse contre notre pays.

Rome où, jusqu'à ces derniers temps, le mariage a été regardé comme purement religieux, remplace ce qu'en France nous appelons les registres de l'Etat-Civil.

Il fallut qu'à plusieurs reprises des habitants du faubourg expliquassent aux

marque toute particulière de sa haute bienveillance à la famille d'un serviteur dévoué qui, après s'être exposé en plusieurs circonstances à de réels dangers pour l'unité du Saint-Siège, avait couronné sa vie de fidélité et de dévouement, en versant son sang pour la religion à la



Il y avait en plus la table des offrandes. (Page 42, 2e colonne.)

curieux étonnés, à juste titre, de voir une voiture de la cour pontificale mêlée à ce défilé plus que modeste, que cela ne se faisait pas ordinairement, mais que le Saint-Père avait cru devoir en agir ainsi dans cette circonstance, pour donner une

6

bataille de Castelfidardo, où le fiancé de Pia avait lui-même été grièvement blessé.

Parmi les nombreux passants que le mariage de Pia avait rassemblé ce jour-là dans la rue, un des moins étonnés assurément, mais certainement aussi un des

moins sympathiques au nouveau couple, était il signor Gaetano, l'ami de Raphaëlo, ou plutôt son plus mortel ennemi, puisqu'il ne cherchait que l'occasion de le perdre en l'entraînant au fond de l'abîme qu'il avait imprudemment ouvert sous ses pas en se faisant affilier à la loge de la *Sincère Amitié*.

— Ces gens-là sont de véritables brutes, disait le mosaïste aux jeunes gens qui l'entouraient, mais assez bas pour ne pas être entendu de deux robustes Transtévérins, charpentiers ou forgerons qui, attirés par la sortie du cortège, étaient venus se placer à l'angle de la caserne Séristori pour le voir passer et attendaient là, tête nue, les manches de la chemise retroussées jusqu'aux coudes, et laissant voir des bras nerveux et velus terminés par des poings osseux, avec lesquels le vénérable de la loge romaine n'éprouvait aucunement le besoin de faire connaissance.

— Oh ! les brutes ! les brutes ! répétait celui-ci entre ses dents, et dire que ce pauvre Raphaëlo s'est laissé prendre dans cette société, que ces sacristains de Saint-Pierre, avec leur habit ridicule et leurs calottes luisantes à force d'être graisseuses ont jeté le grappin sur lui, et qu'en dépit de son intelligence, il se laisse conduire par le bout du nez par ces femmes.

— Pour un ex-soldat de l'indépendance, pour un volontaire de notre illustre Garibaldi, il est certain que c'est un peu honteux, fit la jeune Mortonne, avec un sourire de mépris, mais au moins il y a-t-il une grande consolation dans ce spectacle.

— Laquelle, s'il te plaît ?

La perspective de boire du vin de Champagne à discrétion et sans bourse délier, répondit le romain.

— Pour un fils de banquier, tu n'es pas habile, riposta Gaetano, et je te conseille de ne pas jouer à la bourse.

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu perdrais à tout coup.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr, et si j'en avais douté jusqu'à présent, tu m'en donnerais la preuve en croyant naïvement que je perdrai mon pari contre vous.

— Tu m'avoueras cependant que tout me porte à le croire.

— Qu'est-ce donc que ce tout ?

— Tes fausses prophéties, tout d'abord.

— Je ne crois pas jamais en avoir fait de fausses.

— Ah ! pardon, interrompit le beau Cornetto, je suis forcé d'avouer que tu nous avais annoncé, pour les fêtes de la

canonisation, un fiasco complet, et qu'au contraire, au dire de tous ceux qui les ont vues, elles ont été grandioses.

— Oh ! que voilà bien les pigmées de notre époque, s'écria le libre-penseur ; il suffit des colonnes dans du papier doré, d'accrocher quelques mètres de soie rouge ou jaune, d'allumer quelques douzaines de bougies ou de suspendre au bout d'une corde une tiare, des clefs en sautoir et une croix de fil de fer garnie de lampions de toutes couleurs pour exciter leur admiration. C'est sublime ! c'est grandiose ! les expressions manquent pour...

— Sans être absolument idiot, on peut affirmer qu'il y avait autre chose que quelques douzaines de cierges à St. Pierre, répondit Cornetto, d'un ton piqué.

— Allons, oui, soyons généreux, il y avait en plus la table des offrandes (1). un pain doré et armorié, de petits oiseaux dans des cages en fil d'argent, un baril de vin et autres ingénieux emblèmes bien dignes d'exciter la curiosité d'une nourrice fraîchement arrivée de Sommino, mais ridicules dans une église et qui donnent une triste idée du degré d'intelligence de ces grossiers Transtévérins qui...

— Est-ce pour nous que vous parlez. Excellence de quatre deniers, gronda un des colosses, en se retournant tout-à-coup.

— Non certainement..., signor..., je ne pensais pas... Aie ! lachez-moi, vous me faites mal, balbutia Gaetano.

— Ah ! faccia verde ! tu trouves que mes doigts valent mieux que mon intelligence, moi je veux t'en laisser le souvenir en bleu sur les bras, cela t'apprendra une autre fois à retenir ta langue, petit crapaud.

Lachez-moi, signor, ou j'appelle un vigili (sergent de ville.)

— Voyez-vous cela, fit le forgeron, en soulevant de terre le patriote, pâle de frayeur ; dis donc, Giacomo, si j'écrasais cette chenille païenne contre le mur.

— Ça, fit l'autre, en se retournant, tu salirais la muraille ; allonge-lui le pied quelque part, et envoie-le à tous les diables.

Le forgeron trouva sans doute le conseil bon, car il reposa le patriote, en lui enfonçant jusque sur le nez son chapeau d'un coup de poing qui lui fit perdre l'équilibre et l'allongea dans le ruis-

(1). A la messe solennelle, il y a en effet, une table chargée d'offrandes symboliques, pain, vin, colombes, etc., en souvenir de l'ancienne loi.

seau de la rue, aux grands éclats de rire de cinq ou six jeunes filles.

Les amis du héros n'étaient plus là pour lui porter secours, il se releva comme il put et s'esquiva en essayant de rendre une forme cylindrique à son malheureux chapeau, subitement métamorphosé en colonne torse.

Les plus voisins du lieu où se passa cet événement, peu agréable pour le jeune patriote, accompagnèrent sa fuite de leurs huées, mais Pia passait en ce moment, au bras d'Angelo, tous les yeux se tournèrent vers le jeune couple.

— Quel beau jeune homme, disaient les femmes ; quelle belle mariée, répétaient les hommes.

Il eut été difficile, en réalité, de voir un plus beau couple.

— Ne trouvez-vous pas que cet Italien a le superbe profil de la Pallas des médailles grecques ? demandait un touriste, arrivant d'Orient, à un jeune dragon pontifical, avec lequel il visitait Rome, en compagnie d'un ecclésiastique qui, assis dans la même voiture, leur servait de cicérone.

— Avec cette différence, répondit le volontaire, qu'au lieu d'un casque d'or, comme celui de la déesse aux grands yeux, cette simple mortelle porte un casque d'ébène.

— Peste ! mon cher Gontran, vous êtes tout pénétré de littérature classique ancienne et moderne, et dans cette manière d'appeler une opulente chevelure noire un casque d'ébène, je reconnais Alfred de Musset.

Ne trouvez-vous pas que d'aussi beaux cheveux valent une citation poétique ?

— Plutôt dix fois qu'une, assurément ; mais, ce que j'admire encore plus dans cette jeune femme, c'est sa fierté, d'allure et cette énergie de traits qui dénotent la force de la volonté.

— Comme homme, son mari est aussi un beau type, reprit le dragon ; il est taillé en hercule et l'expression de sa physionomie est celle que donne le calme de la force.

— C'est vrai, mais c'est une tête par trop romaine ; cou de taureau, cheveux crépus : je n'aime pas ce type.

— Préférez-vous celui qui suit ?

— Lequel ?

— Cet individu en frac noir, si singulièrement coupé, qui se trémousse avec tant de feu et salue l'assistance avec un chapeau d'une dimension tellement fantastique, qu'on dirait un tronçon de la colonne Trajane.

— N'en dites pas trop de mal, fit le prêtre en souriant, cet original que tout le monde connaît, aime et estime, s'appelle le bon zio.

— Dieu me garde de contester ses excellentes qualités morales, reprit le touriste, mais il m'a l'air un peu tombé en enfance, votre bon zio, et la preuve qu'il n'a pas tout son bon sens, c'est l'acharnement qu'il met à frapper à coup de poing sur son chapeau, comme sur une caisse ; jamais, si solide qu'elle soit, cette coiffure phénoménale ne pourra résister à d'aussi rudes assauts.

— La perte sera minime, observa le dragon ; mais, dites-moi donc, mon Révérend, puisque vous semblez connaître les principaux acteurs de cette cérémonie, quel est ce grand blond, frère, avec des yeux rêveurs et quelque chose de si poétique dans toute sa personne, donnant le bras à cette femme un peu vieille et d'une physionomie si douce, qui vient immédiatement après les nouveaux mariés.

— Ce grand blond, comme vous l'appellez, est le propre frère de Pia la san Piètrina, et le fils de la femme à laquelle il donne le bras.

— Pour un frère et une sœur, ils se ressemblent à peu près comme un grain de poivre et une goutte d'eau.

— En revanche, il a énormément de ressemblance avec sa mère, fit le touriste.

— Sauf pour le caractère, répondit l'abbé ; Angélica est douce comme son nom, simple, dévouée, bonne chrétienne, un modèle achevé de.....

— Et lui, serait-il donc ardent, avec son air langoureux ?

— Mon cher ami, point n'est d'eau plus profonde que celle qui dort ; tel que vous le voyez, ce Raphaëlo, artiste, mosaïste, poète, a entassé toutes les sottises possibles, s'est enfui de chez ses parents pour s'engager dans les volontaires de Garibaldi, a fait l'expédition de Sicile, en a rapporté une blessure légère et, ce qui est à la fois beaucoup plus grave et plus dangereux, a profité de son séjour dans l'armée de l'aventurier, chef des chemises rouges, pour se faire inscrire au nombre des frères de je ne sais quelle loge de républicains francs-maçons.

— Son père a dû être désolé ?

— Si désolé que, pour laver la tache faite par ce malheureux à l'honneur de sa maison, il s'est engagé à sa place dans les rangs des chasseurs pontificaux et est allé se faire tuer à Castelfidardo.

— Il est seulement malheureux que le

ils n'ait pas eu le même sort en Sicile, fit le dragon, car ces garibaldiens sont de rudes canailles.

— Mon cher ami, souvenez-vous que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, fit le prêtre.

— Qu'ils se convertissent donc vite, de peur de mourir inconvertis, s'écria le touriste ; ces gens-là m'ont gâté toute l'Italie ; mais voici l'heure de l'audience qui approche, pendant que nous perdons ici notre temps, allons anda, Cocchiere ! al Vaticano.

Une heure après, dans la rue, il n'y avait plus personne, et le lendemain, les nouveaux mariés, reprenant pour la circonstance leurs vêtements de deuil, partaient, accompagnés de Raphaëlo, pour visiter la *santa Casa de Notre-Dame de Lorette*, le champ de bataille de *Castelfidardo* et le cimetière d'*Osimo*, où parmi tant d'autres martyrs, reposait *Andréa Palormo*, le vaillant et fidèle *san Pietrino*.

Nous savons déjà comment s'était accompli ce voyage et quelles généreuses résolutions en rapportait Raphaëlo.

Certes, les dispositions du jeune homme étaient sincères et il revenait bien résolu à remplir courageusement les promesses faites sur la tombe de son père ; mais il devait apprendre à ses dépens combien sont difficiles à dénouer les nœuds par lesquels on s'est laissé imprudemment attacher, combien il est pénible de remonter une pente à demi-descendue sans y penser.

En rentrant à Rome, une des premières personnes qu'il rencontra fut Gaetano.

On eût dit que celui-ci l'attendait.

— Tiens ! s'écria-t-il, en venant à lui, le visage rayonnant ; d'où arrives-tu donc ? Nous commençons à craindre à l'école que tu ne fusses mort, et il signor professor se préparait déjà à faire voiler d'un crêpe ton portrait de saint Sixte.

Raphaëlo savait bien qu'il retrouverait son ami à Rome, mais ne s'attendait pas à le voir le premier. Superstitieux comme tout Italien, il en éprouva une impression pénible, et lorsqu'il lui tendit la main, il lui sembla toucher la peau froide et visqueuse d'un serpent.

Gaetano s'aperçut de cette répulsion instinctive, mais au lieu d'en éprouver honte ou embarras, il s'en réjouit, la regardant peut-être, non sans raison, comme un avenu forcé de la faiblesse du jeune mosaïste.

— Tu arrives donc de voyage, répéta-t-

il, en regardant, cette fois, Pia, d'un voyage de plaisir, probablement ?

La jeune femme connaissait Gaetano comme mosaïste, camarade de son frère, et ne doutait pas qu'élevé par la charité de Pie IX, faisant pour ainsi dire partie de la population de *Saint-Pierre* et enfin, recevant l'instruction religieuse la plus solide, il ne fût non-seulement un excellent chrétien, mais aussi un très-fidèle sujet du *Saint-Père*.

Ce fut donc en croyant s'adresser à un ami ou tout au moins à quelqu'un qui partageait ses convictions, qu'elle répondit :

— Vous vous trompez, signor, au lieu d'être un voyage de plaisir, c'est une visite bien douloureuse que nous venons de faire, à la *santa Casa* d'abord, puis....

— J'espère qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire à l'atelier et que vous continuez à être tous en bonne santé, se hâta d'interrompre Raphaëlo, que cette confiance de sa sœur mettait sur les épinés.

Malheureusement pour lui, Gaetano, dont les dernières paroles de l'Italienne avaient excité la curiosité, n'était pas homme à se laisser dépister pour si peu.

— Ah ! fit-il, et vous êtes allé plus loin encore ?

— Nous n'avons pas poussé bien plus avant, se hâta de répondre Raphaëlo.

— *Castelfidardo* n'est qu'à un pas, continua Gaetano, et je pense bien qu'il signor Angelo aura voulu vous montrer le champ de bataille qu'il a si noblement arrosé de son sang pour la plus grande gloire de notre sainte Mère l'Église, champ à jamais illustre, sur lequel le vaillant *Andréa Palormo* a cueilli la palme du martyr.

Raphaëlo devint pâle en attendant ces paroles, sous lesquelles lui seul pouvait deviner la raillerie, presque l'insulte adressée au père vénéré, sur la tombe duquel il venait de s'agenouiller ; il lança un regard de menace au carbonaro, mais celui-ci était maître d'un secret, dont le jeune artiste redoutait maintenant la divulgation plus que quoique ce fut au monde, et il garda le silence.

Angelo s'aperçut de l'embarras de son frère, il crut même en deviner la cause, aussi se hâta-t-il d'ajouter :

— Aucun de nous, plus que Raphaëlo, ne désire faire ce douloureux pèlerinage ; je puis même dire que c'est lui qui en a été le premier organisateur, tant il était pressé d'aller prier sur la tombe de notre père, mort en le bénissant.

—C'est un sentiment très-honorable, et que je comprends mieux que personne, répondit Gaetano, en jetant à la dérobée, sur Raphaëlo, un coup d'œil railleur, que celui-ci devina plutôt qu'il ne le vit.

Un moment le mosaïste continua à causer avec les nouveaux arrivants, puis il prit congé d'eux de l'air du monde le plus naturel, en disant à Raphaëlo :

—Au revoir ! à bientôt !

—Nous nous reverrons, répondit celui-ci, à mi-voix.

—C'est un vrai plaisir pour moi de le penser, fit Gaetano, en s'éloignant.

—Insolent, pensa le frère de Pia ; je te prouverai qu'on ne m'insulte pas impunément.

A. DE LAMOTHE.

(A continuer.)

[Pour le Foyer Domestique.]

COUPLETS

DÉDIÉS A X

VOLONTAIRES DE LOTBINIÈRE.

REFRAIN :

Oui, nous sommes
Tous des hommes,
Et de braves soldats !
Avec des goûts paisibles
Nous allons aux combats.
Nos bras sont invincibles,
Nos cœurs ne le sont pas,
Car nous sommes
Tous des hommes.

Lorsque les clairons nous rassemble,
De plaisirs nous bondissons tous ;
Jamais aucun de nous ne tremble
Lorsque tout tremble autour de nous.

Nous sommes de notre Patrie
Le seul espoir dans le danger ;
C'est à nous qu'elle se confie,
Et nous saurons la protéger.

Nous savons garder de nos pères
L'humble tombe ou les cheveux blancs,
Nous protégeons nos vieilles mères
Qui protégeaient nos jeunes ans !

Nous gardons la pauvre chaumière,
Comme le château du puissant,
L'humble fille, la dame altière
Qui nous éclabousse en passant.

Nous n'oublions pas la consigne :
Nous ne sommes jamais battus,
" Marche," contre le vice insigne !
" Repos," en face des vertus !

Parfois celui qui fut un brave
Et s'illustra sur le terrain,
Sous un regard tendre et suave
Tombe en murmurant ce refrain :

Oui, nous sommes
Tous des hommes,
Et de braves soldats !
Avec des goûts paisibles
Nous allons aux combats.
Nos bras sont invincibles,
Nos cœurs ne le sont pas,
Car nous sommes
Tous des hommes.

[Pour le Foyer Domestique.]

LE CURÉ DE PLOËMER.

(Suite.)

CHAPITRE IV.



Le Docteur vint le lendemain, le Curé lui raconta ce qui s'était passé la veille et le médecin en parut enchanté.

Distrait par une vie active, par les préoccupations que lui causaient ses travaux, il ne comprenait pas bien que son cœur fut bon, ce qu'une séparation devait avoir de déchirant pour ces

deux vieillards qui avaient concentré sur cette jeune tête toutes les facultés aimantes réparties chez les autres hommes, entre une femme, les grands parents et les autres êtres chers qui constituent la famille. — Le praticien vit d'abord que cette préoccupation de l'enfant si elle n'était pas combattue, si au contraire, elle était encouragée, hâterait sa guérison en fournissant un champ sans bornes aux rêveries agréables dont le petit malade avait besoin ; d'ailleurs, sa résolution lui paraissait parfaitement raisonnable, il ne s'étonnait que de la sagacité qui l'avait guidé dans le choix d'une profession, car la mer ouvre une carrière sans limites à l'avenir, à la fortune et à l'ambition d'un jeune homme. Il raisonnait pour André comme il eût raisonné pour l'un de ses fils, et par affection pour lui autant que par intérêt pour les vieillards, qu'il jugeait tout à fait incapables de prendre une décision sensée, si elle les blessait dans leur adoration pour leur pupile, il leur parla de la fragilité du convalescent, du danger qu'il y aurait pour sa vie à lui causer des émotions pénibles ; il alarma ces consciences droites, timides et un peu timorées, en leur représentant qu'ils n'étaient pas les pères réels de l'enfant, que par conséquent ils n'avaient pas le droit de s'opposer à une résolution dont son avenir dépendait ; il flatta leur orgueil en flattant leurs espérances, c'est-à-dire qu'il parla d'honneurs et de gloires dont leurs alarmes, égoïstes, au fond !

pouvaient priver l'orphelin !.....Bref ! André trouva dans le Docteur un avocat habile qui gagna sa cause.

Ils promirent en gémissant de ne pas mettre d'obstacle à la vocation de l'enfant, et poussèrent l'abnégation jusqu'à lui cacher leur douleur.

Deux années s'écoulèrent, pendant lesquelles André grandit, devenant chaque jour plus alerte et plus robuste ; il avait doublé victorieusement, comme un brave petit marin, le *Cop de l'enfance*, et il voguait aujourd'hui, à pleines voiles, vers l'entrée de ce que nous appelons le *Hâvre de l'adolescence*, si la grande mer avec ses tempêtes, ses heures de calme et ses profondeurs mystérieuses, nous représente la Vie.

L'enfant blond, pâle et mièvre que nous avons vu jusqu'à présent s'est transformé en un beau garçon, dont les cheveux brunissants, dont l'œil clair, les gestes prompts, la veste ouverte, les bottes de mer, le chapeau ciré et les culottes de Zouave ou de Breton, elles sont pareilles ! promettent un hardi matelot d'abord, et plus tard un brave capitaine. Car depuis qu'il est guéri, André accompagne fréquemment les pêcheurs et fait ainsi son apprentissage. Il étudie bien encore, mais le Docteur qui a continué à venir au presbytère ne permet pas plus de deux heures d'étude et une heure de leçon chaque jour, et l'Abbé comme le Fossoyeur reconnaissants, et convaincus que le père de famille, le médecin, qui a sauvé leur enfant en sait plus qu'eux, suivent servilement tous ses conseils.

Après sa première communion, Mr. de Hersé l'embarqua sur un lougre, appartenant à des armateurs de Châteaulin, commandé par un *Maître* du pays, qui faisait les voyages de Brest et de Nantes.

C'était un joli bateau neuf, avec sa bande peinte en blanc et ses sabords inoffensifs, avec ses voiles rouges, sa proue un peu haute qui lui donnait de la fierté, ses bossoirs développés comme la poitrine d'un cheval de course, et sa poupe carrée, toute sculptée, ornée d'une banderolle sur laquelle se lisait en lettres d'or : SAINT FRANÇOIS—PLOEMER.

Son capitaine était un homme d'une cinquantaine d'années : Jean-Marie-Yves Anselin, maître au cabotage et ancien premier maître de timonerie, à bord de l'État. Personne n'avait l'air moins marin que ce brave patron, et personne ne l'était d'avantage ! Il était connu et réputé comme le plus fier homme de mer de Brest à Bayonne, c'est-à-dire dans tout

le golfe de Biscaye. Il avait une femme et deux petites filles, qui voyageaient avec lui, ce qui donnait au lougre un air intime et domestique qui avait captivé M. de Hersé et son ami. Le pont peint en vert était balayé, frotté et lavé par le mousse et les petites filles, la ménagère remplaçait un maître cook avec avantage sous le *rouffle* de la cuisine, et ça n'était pas sans un certain étonnement, que dans les grands ports de Nantes ou de Brest, les matelots étrangers voyaient un cotillon de futaine circuler de la *proue* à l'*habitacle* ! Le mousse et les trois matelots qui composaient l'équipage avaient plutôt l'air de serviteurs que de marins, et le capitaine Anselin avec sa longue redingotte noire, son chapeau à haute forme et ses souliers lacsés ressemblait plus à un juge de paix ou à un maître d'école qu'à un ancien chef de timonerie. Dans les ports aussi bien qu'en mer on faisait matin et soir la prière sur le pont ; jamais on n'entendait une imprécation, c'était le *Honc* d'une famille honnête et religieuse transporté sur l'Océan !—Le mousse était le fils d'un des matelots, et tous trois étaient des pères de famille de Ploemer, un peu parents du patron, vivant en compères avec lui, et exécutant sans ordres tout ce que leur devoir leur imposait et tout ce que leur expérience leur suggérait de soins et de travaux dans les manœuvres ordinaires, mais quand arrivait le grain ou la tempête, ils devenaient obéissants, soumis et empressés comme des novices, parce que le capitaine, lui, devenait dans ces moments terribles, grand comme un amiral !—En effet, cet homme d'aspect si débonnaire et si bourgeoise, qui n'avait jamais d'ordre à donner quand le temps était beau, se transformait dans le péril ; alors, il enfermait sa femme et ses enfants dans sa cabine, mettait la clé dans sa poche, et semblait les oublier, car il engageait presque joyeusement le fer dans ce duel, où son adversaire s'appelait l'ATLANTIQUE.

Sautant sur le gaillard d'arrière et saisissant la barre, son œil gris lançait un regard de défi au vent et à la houle, et la lutte commençait entre le hardi patron et le *Grand Océan* ! Et toujours la proue victorieuse du petit lougre, finissait par passer, comme jadis le joug ! sur le front des vaincus ! S'il fut né trente ans plus tôt il eut accompli les exploits qui ont immortalisé les *L'Hermite* et les *Surcouf* !

La séparation fut moins cruelle pour les deux tuteurs d'André en raison de

la réputation du capitaine, des relations amicales qui existaient entre lui et eux, et des autres circonstances dont nous venons de parler.

Les absences du jeune homme ne duraient jamais plus de huit ou dix jours, et il passait ensuite une ou deux semaines au presbytère; cependant, les premiers temps furent durs aux deux vieillards, et quand l'époque du retour approchait on les rencontrait souvent sur la falaise regardant la haute mer et suivant des yeux avec un grand intérêt toutes les voiles qui passaient à l'horizon.

Ce bon Curé et son ami s'étaient toujours agenouillés quand la foudre grondait, quand la lame se brisait avec fureur contre la falaise immobile, quand la brume couvrait l'océan d'une voile si épais qu'on ne voyait plus ni le ciel ni l'onde, et ils avaient toujours prié pour les marins et pour les voyageurs; mais avec quelle ferveur plus grande ils imploraient Dieu aujourd'hui! avec quels sermens de cœur ils voyaient venir l'ouragan! combien était poignante leur anxiété, maintenant, quand ils entendaient rugir la tempête et hurler le flot jaillissant en écume sous le fouet gigantesque dont le battaient les vents!

Deux autres années s'écoulèrent; André allait avoir quatorze ans, et c'était l'époque indiquée par le capitaine Anselin et par le Docteur, pour lui faire faire son service. — Ceci demande une explication :

En France, tous les marins sont classés, c'est-à-dire inscrits au commissariat du port dont ils dépendent, et tous peuvent être appelés, en cas de besoin, à servir sur les vaisseaux de l'État, non-seulement pendant un nombre d'années déterminé mais jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de la retraite. Il est bien entendu que le ministère de la marine n'use de ce pouvoir discrétionnaire que dans des circonstances tout-à-fait exceptionnelles; en temps ordinaire les marins ne sont soumis qu'au temps de service imposé aux autres jeunes gens, et avant la loi actuelle, ceux que la conscription épargnait pouvaient même ne jamais être embarqués sur les navires du gouvernement. Mais ceux qui aspiraient à devenir capitaines au long-cours ou maîtres au cabotage, devaient essentiellement faire un service d'État, dont la durée était fixée à *trente-six mois de mer*.

Les candidats, que leur instruction autorisait à le faire, pouvaient se présenter, de quatorze à seize ans, pour subir

un examen théorique et pratique, ensuite duquel, s'ils le subissaient victorieusement, ils entraient dans la marine en qualité d'*élèves-volontaires*, ce qu'on appelle *mülschippen* en Angleterre. Ceux qui ne pouvaient suivre cette voie étaient appelés à servir comme matelots pendant le temps réglementaire, quelque fût leur grade dans la marine marchande. On comprend combien la première manière est plus avantageuse. Le *novice* ou le *pilotin* entrant comme officier, ou du moins en remplissant les fonctions, à bord d'un vaisseau de guerre, avait terminé son service à dix-neuf ou vingt ans et rentrait dans la marine du commerce comme lieutenant ou comme second, n'ayant plus à craindre la déchéance qui atteignait les autres, et il pouvait à loisir, soit à terre, soit à bord, préparer ses examens de capitaine.

Maître Anselin leur avait expliqué cela et les deux pères d'André avaient résolu, non sans pousser de douloureux soupirs, de conduire l'enfant à Brest, dès qu'il aurait accompli ses quatorze ans.

M. de Hersé, l'humble desservant de la petite paroisse de Floemer, était gentilhomme de très bonne maison; sa famille était ruinée, mais précisément à cause de cela elle avait cherché des ressources dans la marine et dans l'armée, il en résultait qu'il avait des parents occupant de très-hauts grades dans l'une et dans l'autre.

Dans la véritable aristocratie, les mérites d'un membre de la famille ne sont point appréciés à raison de leur éclat ou de l'élevation de la situation, mais à raison du mérite réel, intrinsèque de l'individu, ainsi qu'à raison des services rendus à l'humanité ou à la patrie. — Le capitaine d'une compagnie ou le maréchal qui commande une armée, le curé de village ou le cardinal-évêque, remplissent des fonctions très-différentes, les attributions des uns sont plus larges, celles des autres plus restreintes, mais l'honneur de la maison, la gloire qui résulte d'une belle mort ou d'une sainte vie, n'est pas augmentée par l'éminence du poste ou du siège. La qualité de gentilhomme domine toutes les situations, le Roi lui-même n'est que le premier gentilhomme du pays, le Droit-Divin est basé là-dessus, c'est pour cela que le nier, c'est nier le *Droit*, c'est-à-dire la justice, c'est-à-dire la Divinité, puisque la Justice ou le *Droit* est son premier attribut! Les vertus éclatantes ou modestes, mais les vertus seules, font briller l'écusson que ni l'infortune, ni la honte de l'hydre révolutionnaire, ni les souillures

inmondes dont on peut le couvrir ne flétrissent ; le crime ou la forfaiture à l'honneur ont seuls le triste privilège de le ternir, parce que le mal ne peut pas l'emporter sur le bien, le vice sur la vertu, parce qu'enfin les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre celles du ciel, selon l'expression de l'Écriture.

Il résulte de ceci que l'abbé de Hersé, le pauvre curé de Ploëmer, portait son nom, dans l'opinion, tout aussi noblement que les Généraux et les Amiraux qu'il avait pour parents et pour alliés, il était comme eux l'un des rameaux du grand arbre qui symbolisait la famille, et sa recommandation devait être du plus grand poids auprès de ceux qui voyaient en lui, au moins un égal ! — L'événement le prouva.

Le Préfet maritime de Brest était alors le contre-amiral de Quelneux, parent maternel de l'abbé. Il avait des parents plus proches occupant également de grands emplois dans la marine mais il ne savait où ils étaient, il eut fallu s'informer, écrire et attendre ; le bon Curé trouva plus court et plus simple d'aller tout droit à l'Amirauté et de demander la protection et les conseils de ce parent bien qu'il le connut peu !

Lorsque la carriole peu somptueuse qui avaient amené le vieux prêtre, son ami le fossoyeur et leur pupile s'arrêta devant la grille de la Préfecture, le factionnaire leur demanda assez brusquement ce qu'il voulaient ; puis remarquant la croix d'honneur attachée au modeste habit du vieux soldat il prit vivement la position et porta l'arme. Dans ce moment le concierge survint et renouvela aux arrivant la question de la sentinelle.

Je voudrais voir l'Amiral, dit l'abbé, et je vous serais fort obligé de vouloir bien lui faire annoncer son cousin, l'abbé de Hersé.

Nous avons déjà dit que ce nom était bien connu dans la marine ; le concierge, qui avait peut-être servi sous l'un des officiers qui le portait, s'inclina avec respect, appela un homme de garde et lui confia le cheval ; cela ne pouvait être utile que pour le soutenir car le maigre bidet semblait épuisé de fatigue ! les trois voyageurs descendirent de voiture, traversèrent la cour derrière leur guide, qui les conduisit jusqu'à une antichambre où il les pria d'attendre qu'un loquais, il en donna l'ordre, allait prévenir M. le Préfet maritime.

Deux minutes plus tard, l'amiral de Quelneux pressait avec une effusion tou-

te militaire les deux mains du Curé, en lui disant : Et bonjour, mon cousin, quelle heureuse chance me procure le plaisir de vous voir ?

L'abbé exposa brièvement l'objet de leur voyage et présenta ses compagnons à son noble parent.

On sait qu'elle considération entoure, en France surtout, ceux qui sont décorés de la légion d'honneur, aussi l'officier-général fut-il pour le vieux soldat d'une courtoisie dont celui-ci était un peu intimidé ; puis il examina l'enfant avec bienveillance ; sa grande taille pour son âge, ses mains déjà durcies par les rudes travaux du pilotin, son charmant visage et les réponses heureuses qu'il sut faire aux questions du marin parurent faire sa conquête, car l'accueil qu'il fit à ses trois visiteurs fut plus qu'obligeant pour tous les trois et particulièrement affectueux à l'égard du Curé. Il calma du mieux qu'il pût les inquiétudes que le bon prêtre ne pouvait dissimuler, et donna des ordres pour qu'une commission fut assemblée le lendemain à bord d'un vaisseau qu'il désigna, afin d'examiner le jeune candidat.

Nous laissons à nos lecteurs, et parmi eux, les pères et les mères seront ceux qui les comprendront le mieux, le soin de se représenter les émotions qu'éprouvèrent l'abbé de Hersé et le Vétéran quand leur enfant comparut devant la Commission, composée d'un capitaine de vaisseau, de deux capitaines de frégate et de deux lieutenants en grand uniforme tous, assis derrière une longue table que recouvrait un tapis de drap bleu aux coins historiés d'armes en drap rouge, et qui portait une sphère, des cartes géographiques et hydrographiques, des livres et des instruments astronomiques et de mathématiques nécessaires aux démonstrations du jeune homme.

Le bon fossoyeur regardait tout cela, comme un accusé du moyen-âge devait considérer les pincés, les tenailles, les brodequins et les chevalets de la lugubre salle où il était introduit pour subir la question ; il se sentit froid dans les os et trembla pour son enfant ! L'abbé subit une impression moins pénible mais analogue, et son regard toujours si doux devint presque suppliant lorsqu'il regarda les examinateurs pendant que ses lèvres ébauchaient un sourire vague et embarrassé.

André fut le plus ferme malgré le trouble inséparable de cette première épreuve. Mais il connaissait tous ces

instruments dont il s'était servi cent fois avec le Capitaine Anselin ; quant aux livres et aux cartes, c'étaient de vieux amis, auxquels l'ordre du Docteur l'avait arraché mais dont il avait gardé un excellent souvenir et qu'il aimait toujours !

Le capitaine de vaisseau, à qui l'amiral l'avait recommandé, commença, du reste, l'examen de ton le plus conciliant et le plus encourageant. Ce ne furent d'abord que des questions auxquelles il était très-facile de répondre, et puis, à mesure que le candidat prouvait plus de savoir l'examen devenait plus sérieux ; or, le pupile de nos deux amis en savait beaucoup plus que ne le comportait le programme auquel il était soumis, et la bienveillance de ses examinateurs lui laissait la plénitude de ses facultés ; il en résulta qu'il subit un examen que la Commission proclama "très-brillant."

Nos amis revinrent à la *majorité* dans la baleinière du Commandant qui avait présidé la Commission, et se rendirent chez l'Amiral pour lui annoncer le succès du nouvel aspirant.

Madame de Quelneux était dans le cabinet de son mari quand ils y furent introduits et l'Amiral lui présenta son jeune protégé, qui fit si complètement la conquête de la charmante femme que lorsque le Préfet parla de son *coffre*, elle interrompit vivement l'abbé qui allait répondre pour déclarer qu'elle prétendait s'en occuper seule ! Et comme M. de Hersé protestait pendant que le Vétéran, digne à sa façon, le brave homme ! tirait une bourse de cuir qui contenait ses six derniers mois de pension, elle ouvrit une porte et appela : Gaston !...

Un jeune enseigne, qu'à ses aiguillettes d'Etat-major on pouvait reconnaître pour l'un des officiers de l'Amiral, parut aussitôt et dit : Que voulez-vous, ma cousine ?

—Je veux, Monsieur mon cousin, qu'aujourd'hui, par exception, vous fassiez quelque chose d'utile ! dit-elle d'un ton joyeusement ironique.

—Et d'agréable, ma cousine, puisqu'il s'agit de vous obéir !

Elle salua légèrement et donna ses instructions à l'officier pendant que le Préfet, d'un côté, et l'Abbé d'un autre, parlaient en même temps ; celui-ci, pour se défendre d'accepter un présent aussi considérable, et celui-là pour affirmer comiquement qu'on verrait bientôt Madame l'Amirale passer la revue de l'escadre, puisqu'à présent c'était elle qui commandait dans les bureaux !

Done, je m'en rapporte à vous, Cousin, fit-elle en terminant avec un geste plaisamment emphatique, pour que l'équipement soit digne de notre munificence et de la gloire de notre maison, car ce jeune officier est presque notre parent !

Le désir de la généreuse femme fut pleinement réapli : quand vint l'heure du dîner, André portait le galant uniforme des élèves de l'Etat, et son coffre, pour nous servir de l'expression consacrée, eut fait honneur au fils d'un banquier ou d'un fournisseur.

Le dîner fut joyeux pour tout le monde, en dépit des préoccupations des deux pères de l'enfant ; ses succès du matin, sa bonne mine dans son nouvel uniforme, et la bienveillance de l'Amiral, leur faisait presque oublier la séparation du lendemain ; car le Préfet avait déjà désigné le vaisseau sur lequel André devait être embarqué.

Le Vétéran était bien un peu gêné au milieu de tous ces personnages, mais son titre de Chevalier de la Légion d'Honneur et un instinct inné de dignité prescrit par la conviction qu'il avait toujours été honnête, brave et loyal, atténuait son embarras au milieu de tous ces officiers.

Le dîner fut donc gai, cordial et un peu bruyant, malgré le décorum que n'oublie jamais les gens bien élevés.— Le seul incident digne d'être relevé qu'il présenta, fut tout flatteur pour le vieux soldat.

En faveur de la circonstance et pour honorer son parent, M. de Quelneux avait réunis à sa table le Général de brigade, le Colonel du régiment de marine en garnison à Brest, les membres de la Commission d'examen, le capitaine de la frégate sur laquelle était embarqué le jeune homme et deux Elèves du même bord, qu'il avait eu la pensée délicate de lui donner pour amis, afin qu'ils l'initiassent à la nouvelle vie qu'il allait mener ; les femmes et les filles de plusieurs de ces officiers associaient les parfums et l'élégance de leur toilette à la richesse des uniformes, et contribuaient par cette grâce, ces regards de velours et ces sourires dont les femmes du bon monde ont le monopole, à faire cette réunion aussi charmante et aussi aimable qu'elle était noble et choisie !

Le véritable héros de la fête, car c'en était une, était le uré de Ploëmer, mais pour ne pas alarmer sa modestie l'attention de tous les convives semblait se concentrer sur son pupile ; seulement, quand il faisait une réponse heureuse

ou quand il avait une saillie spirituelle, tous les regards se portaient sur l'abbé que des sourires obligeants semblaient féliciter.

Les dames négligeaient un peu notre ami le fossoyeur, mais c'était probablement pour ne pas embarrasser le bonhomme ; d'ailleurs le Général près de qui Madame de Quelneux l'avait placé, lui parlait à chaque minute avec une cordialité qui suffisait à sa gloire.... jamais il n'avait prévu dans ses rêves les plus ambitieux qu'il dînerait un jour avec tant d'épaulettes à graines d'épinards et qu'un Général causerait avec lui comme avec un camarade !.....

—Où avez-vous été décoré ? lui demanda son voisin à un certain moment.

—A la prise de Tlemcen, mon Général !

—Bath ! fit l'autre, mais alors vous avez dû connaître ou entendre parler de mon frère, car il s'y est distingué !...

—Racontez-nous ça, Général, dit Madame de Quelneux, qui était assise de l'autre côté de la table, vous savez que nous connaissons votre frère, et moi j'adore ces histoires de bataille !...

—Malheureusement c'est fort court, chère Madame, répondit le Général. Vous savez mon frère assez laconique quand il s'agit de lui, de sorte que tout ce qu'il m'a raconté se borne à ceci : qu'il est entré le premier dans Tlemcen très-vigoureusement défendu par les Arabes, et qu'il fut gravement blessé aux premiers pas qu'il fit dans la ville où il eut été infailliblement tué sans le courage et le dévouement véritablement héroïque d'un soldat de sa compagnie qui se battit seul pendant plusieurs minutes contre la nuée d'Africains qui les assaillaient de toutes parts. Il en tua douze, me rapporte mon frère, et son fusil s'étant brisé dans ses mains, car vous comprenez qu'il ne pouvait s'en servir que comme d'une massue, entouré et menacé de tous côtés, il couvrit mon frère de son corps et reçut à sa place un coup de yatagan qui lui fendit le crâne !

—Alors ce brave soldat fut tué ! dit Madame de Quelneux, c'est dommage, j'aurais aimé le voir récompensé de son courage et jouir de sa belle action !...

—Mais je crois qu'il ne mourut pas de sa blessure ! repartit le Général.....

—Et moi, je peux vous l'affirmer, ma cousine, interrompit M. de Hersé d'une voix émue, car il a ce soir l'honneur de dîner à votre table ! Et son geste désignait le Vétéran qui, rouge comme une

fiancée, se tenait le nez dans son assiette où il paraissait fort occupé de la séparation de deux os de volaille.

—Et quoi ! s'écria le Général en lui saisissant le bras, c'était vous, mon vieux brave !.....

—Oui, mon Général, balbutia-t-il..... si vous êtes le frère du capitaine de Châlôt !.... mais.... le Capitaine a un peu exagéré.... en vous contant la chose.... Après ça ! il n'était guère en état de bien voir !..

—Et comment a-t-il exagéré ?

—Dam ! il vous a dit que j'avais tué douze bédouins ! mais faut dire la vérité vraie, et les camarades qui sont arrivés, juste au moment où je recevais mon affaire—il montrait la cicatrice de son front—m'ont tous dit après que j'en avais tué que onze. Et onze ça n'est pas douze comme de juste !....—Et il rendit toute son attention au contenu de son assiette, la sueur au front, rouge jusqu'aux oreilles, et désirant vivement qu'on cessât de s'occuper de lui !.... Mais nulle part le vrai courage n'est plus apprécié qu'en France, aussi le vieux brave, comme l'appelaient le Général, dut-il subir, jusqu'à leur départ, les félicitations et les égards de tous les invités.

L'avenir s'ouvrant donc plein de promesses devant l'orphelin ; il avait pour pères adoptifs, le noble Curé de Ploëmer et un héros ; il avait subi des examens qui le désignaient à la considération de ses chefs ; enfin, il avait des protecteurs puissants. Les rêves les plus ambitieux étaient autorisés par ce concours de circonstances heureuses, aussi notre André, tout sage qu'il fut, s'endormit-il le sourire aux lèvres et rêva-t-il qu'il revenait au presbytère dans une voiture à quatre chevaux, que tout le village le suivait en disant : Un amiral ! et que ses vieux amis le pressaient sur leur cœur en disant : André ! ! !

Le lendemain fut triste, c'était le jour de la séparation et des adieux.

A l'heure mystérieuse où la lumière dispute à la nuit l'Empire du monde ; où pareil à l'œil d'un Dieu s'ouvrant sur la terre, l'aurore étincelle au bas de l'horizon et chasse les ténèbres, qui semblent fuir devant des flèches d'or ; à l'heure où dans le port et dans la ville tout est silencieux mais prêt à s'éveiller, où les bruits clairs et distincts qu'on entend au loin ont quelque chose de particulier qui fait songer ; à l'heure où les muphtys d'Orient montent dans les minarets, et où les prêtres d'Occident gravissent les marches de l'autel ; à l'heure

de la première *Angelus* ! l'abbé de Hersé, le fossoyeur de Ploëmer et leur enfant, entrèrent dans la vieille église, dédiée à St. Yves, et vinrent dévotement s'agenouiller devant la balustrade qui sépare le chœur de la nef.

Le Curé les quitta bientôt et rentra dans la sacristie, dont il sortit un peu plus tard revêtus des habits sacrés ; car il allait dire la Messe, la dernière que son enfant dut entendre avant de pousser son esquif sur cette mer orageuse, le monde ! où les tempêtes sont plus fréquentes et souvent plus terribles que celles de l'autre Océan, de celui qu'il allait affronter sur un grand vaisseau !.....

A la fin de la Messe, André communia, et ce fut la main de son vieil ami, de son bienfaiteur, de son père spirituel qui lui présenta l'hostie sainte !—La veille, c'était un festin somptueux et bruyant qu'offrait un grand d'ici-bas au pauvre orphelin, au vieux soldat et à l'humble pasteur, sous des plafonds sculptés, dans une salle éblouissante de lumière ! ce matin, c'était une agappe recueillie, offerte par un Dieu, à laquelle s'asseyaient les trois amis sous de grandes voûtes, dans la pénombre mystérieuse de la vieille Eglise !

Hélas ! c'était peut-être la dernière fois qu'ils devaient rompre le pain et s'asseoir tous trois au même banquet !....

CTE. A. DE VERVINS.

(A continuer.)

ERRATA.—Quelques erreurs s'étant glissées dans les articles ci-dessous désignés, nous nous empressons de publier les rectifications qui s'y rapportent :

LE CURÉ DE PLOËMER.

Page 311, 1ère colonne, fin du troisième paragraphe, jetés au lieu de jeté.—Même page, même colonne, 2ème ligne du 4e paragraphe : *relâchés ambitieux*, au lieu de *relâchés*.

Page 312, 1ère colonne, 6e paragraphe, 1e ligne : *instinctif* au lieu de *instructif*.—Même page, 2e colonne, dernière ligne du chapitre 1er : *nous seuls sommes des prêtres* au lieu de *nous seuls sont des prêtres*.

Page 313, 1ère colonne, 3e paragraphe, 6e ligne : *de détonner* au lieu de *se détourner*.

Page 314, 2e colonne, 3e et 5e lignes avant la fin de la page : *cagoule* au lieu de *cayoule*, et *était ravissant* au lieu de *il était ravissant*.

Page 316, 1ère colonne, 3e paragraphe, 25e ligne : *des esclaves noirs* au lieu de *ses esclaves noirs*.

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

Page 370, 2e colonne, 2e paragraphe, 6e ligne : *lues sansc*.—Même page, même colonne, 8e paragraphe, 11e ligne : *deviendrons* au lieu de *reviendrons*.

Page 371, 1ère colonne, 5e paragraphe, 15e et 16e lignes : *conduire à l'autel que par patriotisme et par dévouement*, au lieu de : *conduire à l'autel du patriotisme que par dévouement*.

Page 372, 1ère colonne, 1er paragraphe, 7e ligne : *c'est pour cela qu'en dehors*, au lieu de *c'est pour cela en dehors*.—Même page, même colonne, 4e paragraphe, 3e et 4e lignes : *Tammanistes* au lieu de *Tommanistes*.

Page 373, 1ère colonne, 2e paragraphe, 11e ligne : *qu'affectionne* au lieu de *qui affectionne*.—Même page, 2e colonne, avant dernière ligne : *qui faisaient les pèrystiles* au lieu de *qui présentaient les pèrystiles*.

Page 376, 2e colonne, 4e paragraphe, 8e ligne : *bandes de malfaiteurs nombreuses* au lieu de *bandes de malfaiteurs nombreux*.

De l'Aumône.

Trop de gens s'imaginent que l'aumône ne regarde que l'opulence, la richesse ou l'aisance.

Ils se trompent.

« Si vous avez peu, donnez peu, mais donnez de bon cœur, dit la Sainte-Ecriture. »

Notre Seigneur Jésus-Christ a glorifié l'obole de la veuve.

Que de misères seraient soulagées et même supprimées si ceux qui vivent de leur travail, c'est-à-dire plus des trois quarts de l'humanité, voulaient faire quelques sacrifices pour venir au secours de ces misères !

Celui qui écrit ces lignes a entendu raconter qu'un ouvrier, mort récemment, avait laissé par testament vingt francs à l'hospice de sa ville natale.

Quel est l'homme, si pauvre soit-il, qui ne puisse pas laisser un semblable legs à quelque établissement charitable ?

Mais on y pense pas et les grandes fortunes sont stériles, sauf quelques exceptions, à alimenter la bienfaisance publique.

C'est une faute et un malheur.

JEAN GRANGE.

L'Œuf de Christophe Colomb.

Christophe Colomb soupait un jour avec des Espagnols ; ceux-ci, qui enviaient la gloire de ce grand homme, voulurent lui prouver que rien n'avait été plus facile que la découverte qu'il venait de faire du Nouveau-Monde. Colomb de répondit rien : il laissa languir la conversation et demanda, en souriant, si quelqu'un savait le moyen de faire tenir un œuf debout sur la table. A ces mots, on jeta de côté les assiettes et la nappe, et deux personnes de la compagnie, ayant placé leurs œufs de la manière indiquée, les retinrent avec leurs doigts ; une troisième protesta qu'il n'y avait pas d'autre moyen de le faire tenir droit : « Nous allons t'voir, » dit le navigateur. Puis, ayant donné un petit coup sur la table avec la pointe de l'œuf qu'il tenait à la main, il le fit rester debout, « Rien n'est plus facile ! » s'écria-t-on alors ; et Colomb se contenta de faire observer que cette exclamation est toujours celle que l'on entend de même s'élever dans le monde à la suite des grandes découvertes et des entreprises importantes, lorsque toutes les difficultés sont une fois vaincues. C'est l'historien italien Benzoni qui raconte cette anecdote.

JEANNE D'ARC AU BUCHER

MELODIE.

Paroles de
A. SALIN.

Musique de
F. BOISSIERE.

Moderato..

PIANO

SS

The piano introduction consists of two staves. The right hand features a melodic line with a repeat sign and a first ending. The left hand plays a rhythmic accompaniment of eighth notes.

Jeanne na - quit, bergère humble et mo - des - - te, Dans un ha - meau qu'elle illustra plus

P legato.

The first line of lyrics is set to music. The piano accompaniment is marked *P legato.*

- tard, Quand accep - tant sa mission ce - les - - te, Elle bra - va des combats le ha - zard. Dans Orlé -

The second line of lyrics is set to music. The piano accompaniment continues with a steady eighth-note pattern.

- ans, le berceau de sa gloi - - re Et le té - moins de ses faits valeu - reux, El - le fi - ra sur ses pas la vic

mf détachez la basse.

The third line of lyrics is set to music. The piano accompaniment is marked *mf détachez la basse.*

- toi. - - re. Son cri de guerre exprimait tous ses vœux: Vaincre ou mourir pour la pa -

REFRAIN. La 3^{me} fois *pp*

La 3^{me} fois *pp*

The fourth line of lyrics is set to music. The piano accompaniment features a dense texture of chords. The refrain is marked *pp* and repeated three times.

tri - e Est le désir d'un no - ble cœur Puis

sè - je o ma Fran - ce ché - ri - e Te rendre à ce prix le bon -

heurl Puis *largo.* sè - je o ma France ché - ri - e *rall.* Te rendre à ce prix le bon - heur.

Moderato.
2^e COUPLET
En la vo - vant si vaillante et si gran - de L'envie a - lors ai - da la tra - hi - sion! Vieille ci -
- té de la ter - re Nor - man - de Jeanne et ses murs à trou - ve sa pri - son. Mais au tré - pas cette sain - te guer - riè - re Victime hé -
- las! des plus lâches com - plots. Sau - ra mar - cher la tête haute et fiè - re Bravant l'in - jure et ré - pé - tant ces mots.

Moderato.
3^e COUPLET
Loin de mau - dire un ju - gement in - fa - me Jean ne par - donne en - cor à ses bour - reaux; De son hu -
- cher elle affronte la flam - me Ausou - vier de ses jours les plus beaux. Et le re - voit chaumière - amis - fa - mil - le: Sa voix s'é -
- tant en détachant a - dieux... Et - le n'est plus! mais une é - toi - le bril - le Un doux é - cho semble venir des cieux.



LE FOYER DOMESTIQUE.

Ottawa, 1er Septembre. 1876.

La charmante Chronique Américaine de MAXIME, que nous publions ci-après, renferme des Observations fort sérieuses à propos de l'*Exposition de Philadelphie*; observations qui tendent ni plus ni moins à proposer un PLAN absolument nouveau dans l'organisation des EXPOSITIONS UNIVERSELLES.

Ce Projet,—qui n'appartient pas au genre de la Chronique, comme le dit d'ailleurs notre honorable Correspondant, renferme toutefois en soi une *Idée Nationale* si grande, et présentée avec une concision si parfaite, que nous pensons que cette Idée sera fort goûtée par tous ceux intéressés dans la question et qui s'occupent d'économie politique.

Nous référons donc particulièrement les lecteurs à l'article en question.

Correspondance particulière du Foyer Domestique.

Bonjour!

Mon Dieu, oui, c'est encore moi! Mais, comme je vous apporte des nouvelles, laissez-moi croire que je suis le bien-venu, et permettez-moi de m'asseoir car je suis bien fatigué!—En effet, depuis un mois que je lis scrupuleusement tous les journaux pour y trouver de quoi vous intéresser; je les lis, depuis le titre et la date jusqu'à la signature de l'Imprimeur,... mais je n'y trouve rien, que des crimes que je ne veux pas vous rapporter, parce que je trouve immoral et malsaine cette avidité des feuilles publiques qui, dans un but mercantile, pour émouvoir leurs lecteurs, et par conséquent pour se mieux vendre, remuent tous les cloaques, fouillent au fond de toutes les infâmies, se répandent en détails atroces ou ignobles toutes les fois qu'un crime ou une honte monte du fond à la surface de notre pauvre société. Mais ça nous met en commerce de pensée avec le crime, ça nous familiarise avec la honte, et c'est pour cela que ce métier de héraut du meurtre, de l'infanticide ou du divorce me semble un triste métier et m'inspire peu d'estime pour les gens qui déjeunent d'un assassinat, dinent d'un adultère et soupent d'un

empoisonnement, fument d'un scandale, et, par ces temps de chaleur grandes, se désaltèrent gaiement des larmes de honte d'un vieux père ou d'une pauvre femme. Ma foi! si l'air du marais est fétide et me semble chargé de miasmes, je gagne lestement la colline... Et c'est pour cela que je suis si las! car j'ai dû fuir bien souvent, et faire joliment du chemin à travers tous les journaux du mois pour arriver à vous glaner un nom bre suffisant de nouvelles qui ne soient ni attristantes ni révoltantes.

Le mois dernier je vous ai annoncé une histoire de brigands?

Hélas! vous allez être déçus, comme je l'ai été la semaine passée, rien n'est plus prosaïque que l'aventure de ces drôles que je m'étais empressé de poétiser en raison de quelques mots de l'un d'eux, rapportés trop emphatiquement par les journaux d'ici;—j'aime les brigands, moi! Que voulez-vous, on ne subit pas dix-huit années d'Empire comme celles que le ciel a infligées à la France, sans que cela ne modifie bien des idées!..... Mais les brigands que j'aime, ce sont les vrais brigands, et non pas des gueux comme ceux dont il s'agit, qui font bêtement leurs confidences, entre deux pots de bière, à un cabaretier qui les dénonce à un policeman qui les arrête, travaillant à une mine, tout comme d'honnêtes gens. Ça n'est pas pittoresque du tout! Parlez-moi de brigands comme Mandrin qui était énergique et beau comme l'ange du mal! qui assiégeait des villes, qui pillait les caisses de l'Etat et poussait la *villantise* jusqu'à délivrer quittance des sommes qu'il volait ainsi (1); parlez-moi de ceux qui dévalisent des provinces, qui volent des trônes ou arrachent bravement le ciboire d'or aux mains d'un prêtre et rossent les moines en les chassant de leur maison, propre à leur ménager un repaire; voilà des brigands, à la bonne heure! Enfin, il faut se contenter de ce qu'on a! faute de Fra Diavolo, je vais vous raconter, mais succinctement, l'histoire de MM. Hobbs-Kerry et consorts, il y a bien dans la bande un individu qu'on intitule capitaine, mais ici ça ne prouve rien, pour être quelqu'un il faut être au moins colonel. Mais j'arrive au fait. Le 7 du mois dernier, un brave homme du chemin de fer, chargé de faire les signaux sur la ligne du Missouri, *Pacific R. R.*, à quelques milles de Sedalia, fut invité par un groupe composé d'une dizaine de gentlemen à faire les signaux nécessaires pour arrêter le train venant d'Otterville. Après une certaine résistance le bonhomme consentit à faire ce qu'on lui demandait et le train s'arrêta, nos hommes s'élançèrent alors sur la machine et tandis que deux d'entre eux s'emparaient du mécanicien et qu'un troisième allait dans les wagons tranquiliser les Dames et leur jurer sur son honneur qu'elles n'avaient rien à craindre, les autres enfouaient les caisses

J'ai vu l'un de ces *reçus*, signé Louis Mandrin, au musée du Puy-en-Velay. Il était de 16.000 livres et remis au directeur de la gabelle.

de l'*U. S. Express* et de l'*Adam's Express*, en retiraient 17,000 dollars et quelques bijoux. c'est-à-dire tout ce qu'elles contenaient, puis saluaient, remontaient à cheval et s'éloignaient dans la direction d'*Ar's Mountain*.

Dès que la nouvelle de cet attentat parvint à St. Louis, M. McDonough, le Chief-Police de cette ville, commença des perquisitions dont le résultat d'abord négatif l'amena pourtant à supposer que les voleurs étaient des mineurs de *Newton-County*. Il dirigea en conséquence un sergent et deux policemen sur Granby où ceux-ci achetèrent un *claim* sur lequel ils commencèrent à travailler, agissant avec tous en très-bons camarades mais se liant de préférence avec les plus mauvais ouvriers. De Granby ils se rendirent à Joplin où ils en agirent de même, et ce fut à ces dernières mines qu'ils apprirent que Hobbs-Kerry et Bruce Younger, un cousin des deux frères Younger qui se sont associés depuis trois ou quatre ans aux frères James, pour exploiter les grands chemins de l'Ouest de cet État, ce qu'ils font avec un succès qui ne se dément pas depuis douze ans pour les deux derniers; ils apprirent, disais-je, que Hobbs-Kerry, et Bruce Younger faisaient partie de la bande qui avaient arrêté le R. R. auprès de Otterville; l'un était alors à Granby et l'autre à Joplin; le sergent télégrapha le 3 Août au chef de police de St. Louis qui en référa au Gouverneur et qui adressa le 4, à ses agents, ordre d'arrêter Hobbs et Younger. Les policemen exécutèrent cet ordre avec le concours du marshal de Granby et nos deux individus furent amenés et écroués à St. Louis. Interrogés par M. McDonough ils commencèrent par nier énergiquement, ils furent alors conduits à Syracuse, et confrontés avec des fermiers qui les avaient vus passer à cheval et qui déclarèrent les reconnaître; Bruce Younger persista dans ses dénégations mais Hobbs-Kerry se laissa convaincre par la parole pleine d'onction d'un juge de paix auquel il adressa une longue dénonciation écrite, dans laquelle il nomma tous ses complices, reconnais avoir reçu \$1,200 pour sa part et se plaint de n'avoir pas été compris dans la distribution des bijoux. Grâce à ses déclarations, dont on ne peut guère suspecter la sincérité en présence des nombreux détails qu'elles contiennent il est probable que ses complices seront bientôt tous arrêtés.

Si l'on en croit les Démocrates tous les coquins ne se seraient pas mis voleurs de chevaux et détouisseurs de rails-roads; il n'y aurait que le frétin, le petit peuple, qui embrasserait ces professions peu honorables bien qu'assez périlleuses; je dis le petit peuple, car c'est tout au plus si l'on trouve un capitaine sur dix-sept individus, dans cette catégorie!... mais dans l'aristocratie les colonels et les généraux se feraient politiciens, ce qui n'est peut-être pas beaucoup plus honorable, mais infiniment moins dangereux!

Moi, je n'ai point d'opinion à cet égard, je

me borne à répéter ici ce que j'entends dire, ce que je lis dans les journaux du pays, ou ce que je vois écrit sur des lanternes; aussi approuvé-je sans beaucoup d'efforts le républicain qui me dit que tous les démocrates sont incapables, et le démocrate qui m'affirme que tous les républicains sont malhonnêtes. Je les écoute l'un et l'autre avec d'autant plus d'impartialité, ou plutôt, d'indifférence pour leur commune injustice, qu'en France on professe une doctrine un peu analogue: Les *légitimistes* assurent que tous les républicains sont des gueux et les *républicains* proclament que tous les *légitimistes* sont des imbéciles! c'est tout honnêtement absurde! Les *légitimistes*, appartenant généralement à la première classe du pays qu'on dit le plus spirituel du monde, ont l'intelligence cultivée, l'habitude de la bonne compagnie, pour la plupart, ils aiment les lettres et les beaux-arts, ce qui développe nécessairement en eux cette faculté spéciale de l'intelligence qu'on appelle *l'esprit*; ils ont tord de leur côté quand ils prétendent que tous les républicains sont des coquins qu'un orgueil insensé, une monstrueuse exagération du moi de La Bruyère pousse à l'athéisme d'abord, et puis à toutes les fautes que les hommes peuvent commettre, quant ayant brisé leur frein leurs passions asservissent leur cœur et leur pensée à tous les appétits de la bête, qui reste seule quand l'homme a perdu la Foi; mais ils ont tord, je le répète, car, j'ai connu un républicain qui était un parfait honnête homme, que j'aimais, (car il est mort;) c'était M. le Docteur Guépin, le Préfet de Nantes, à qui j'ai même l'obligation d'avoir été présenté à M. Gambetta quand je repris du service dans l'armée, en 1870.

Mais je reviens à mon sujet. Vous avez déjà dû vous apercevoir que j'étais un peu... naïf? Il en résulte que je crois tout ce qu'on me dit, à plus forte raison quand c'est écrit, et écrit en lettres de feu sur des lanternes gigantesques, portées par des géants, autour desquels deux ou trois cents individus habillés de rouge se livrant à une véritable danse macabre; or, c'est le spectacle fantastique qui m'a été offert hier soir par un club dont la devise disait en lettres d'un pied: "Balayons les voleurs qui occupent tous les offices! — Vive Tilden!"

Tous ces *balayeurs* qui portaient chacun un lampion, probablement pour mieux éclairer l'inscription ci-dessus, marchaient sur deux rangs derrière l'inévitable musique Allemande, que vous savez! Car, pas de musique allemande, pas de fête, ici! C'est pourquoi j'éprouvai un instant d'inquiétudes assez vives, car je crus la musique menacée de perdre son plus bel... ornement, sa grosse caisse! Voici comment: La chaleur est excessive depuis quelques jours et la procession qui se déroulait dans *Clark-Avenue* comme un immense serpent-coraïl, en poussant des cris comme ceux qui devaient pousser le Dragon qui épouvante les chevaux de ce malheureux Hypollite; probablement pour

prouver qu'ils étaient vertueux et que les autres étaient des voleurs !... Vous ne comprenez pas, ni moi non plus, mais c'était leur idée !—Il en résulta que tous ces braves gens avaient très soif, mais leur règlement interdit prudemment les incursions aux *bar-rooms*, sans cela vous comprenez bien qu'il n'y aurait pas de procession ! mais les législateurs du club n'ont pas voulu non plus que tous ces lions mourussent de la pépie comme de simples gallinacés, c'est pourquoi il leur est permis de se desaltérer à l'onde pure des ruisseaux.

Ils en usent bien qu'avec plus de réserve que l'Âgneau de la table, mais quand on rencontre une fontaine !... c'est une débandade générale, une orgie véritable ! J'assistai à l'une de ces rencontres et le tableau me parut pittoresque ; dès que l'un de ces nouveaux soldats de Gédéon avait bu, il rejoignait en courant la légion déjà fort éloignée qui doit faire tomber les murs de la Jéricho républicaine, le dernier qui resta fut la grosse-caisse, un allemand maigre et long... —Comment maigre ? — Et pourquoi pas ! Il y a des moutons à cinq pattes ! il y a des veaux à deux têtes ! Pourquoi n'y aurait-il pas un allemand maigre ? Seulement, pour l'honneur national, les jours de représentation, on lui campe une grosse-caisse sur l'estomac alors il est pareil aux autres ; et je vous affirme que ni le volume, ni le poids de sa peau d'âne ne l'empêche de courir ; je l'ai bien vu hier au soir.

Et c'est comme ça depuis un mois ! Que sera-ce le mois prochain, et surtout la semaine qui précèdera l'élection !... je vous le dirai quand je l'aurai vu, car l'imagination la plus féconde ne peut pas le pressentir, d'ici là, soyez-moi un peu reconnaissants de ne pas composer ma chronique de tous les *speeches* et de toutes les gracieusetés que les deux partis s'adressent !

Je vous ai annoncé le mois dernier que nous aurions à causer de l'Exposition de Philadelphie, je vais dégager ma promesse, mais, si vous le voulez bien, nous n'examinerons cette grosse affaire qu'à son point de vue économique, parce que le cadre accordé à mes *raconteurs* ne comporte pas la description, d'ailleurs parfaitement inutile, d'une Exposition. Il faut la voir ou ne pas s'en occuper. Les comptes-rendus des journaux ne me paraissent avoir d'autres raisons d'être, vraiment pratiques, que de remplir de caractères une feuille de papier blanc qui se vendra cinq sous quand elle aura passé sous la Presse tandis qu'elle ne valait que deux centimes avant cette opération. Ces comptes-rendus pourraient avoir une certaine valeur quant aux objets d'art si les *reporters* qui nous en parlent étaient toujours capables de les juger, mais on peut dire sans malveillance qu'il en est rarement ainsi ; il en résulte qu'ils vous donnent des idées fausses, mais fussent-elles toujours justes, elles seraient encore sans grande utilité,

parce que les arts plastiques s'adressent à la vue, l'appréciation ou l'admiration n'arrive à l'esprit que par les yeux, c'est par eux seuls qu'il y a refraction en nous-mêmes du bronze ou de la peinture qui nous enseignent l'Esthétique et développent notre goût. J'ai fait de nombreuses et longues stations aux palais Petti, Borghèse, Doria, au Vatican, dans les églises de village où l'on trouve des Guido-Reni, des Dominico, des Parmerano, dans les métropoles de St. Pierre, de Ste. Marie Majeure, de St. Jean de Latran et de St. Paul où l'on ne voit que des œuvres de *maîtres*, à Paris, à Versailles, à Naples, à Madrid et dans presque toutes les grandes galeries d'Europe, et cependant, jamais ni les superbes pages de M. Viardot, ni les travaux de Valentin, ni l'ouvrage de Vasari ne m'ont rien dit à l'âme, loin des chef-d'œuvres dont la vue m'avait profondément ému. Nous allons donc causer de l'Exposition, examinée à un autre point de vue, et après cela nous reparlerons un peu de *Sitting-Bull* et de la guerre Indienne.

Faillir, en français ; *faclu*, *fallu* et *aballu* en gaelique ; *failye*, en écossais ; *fallire*, en italien ; *fallir* et *fallar*, en espagnol ; *salhar*, en portugais ; *fallo*, en latin ; *phelco* en grec ; *feallam*, en irlandais ; *feilen* et *faolen*, en hollandais ; *fehlen*, en allemand ; *fela*, en suédois ; *fejler*, en danois ; *falloat* et *fellet*, en arménien, sert à exprimer une action qu'on a senti le besoin de nommer dans toutes les langues, mais que les hommes et les femmes de tous les pays doivent éviter comme les marins évitent le cap des tempêtes ; le *cap des tempêtes* s'appelle aussi le *Cap de Bonne Espérance*, c'est un rapport de plus avec l'accueil que désigne ces verbes, aussi ne faut-il pas vous y fier, car cette action engendre toujours pour l'homme la ruine, pour la femme, le remord ; comme elle enfante pour l'Exposition de Philadelphie la *failure*, un substantif qu'on applique avec une autre orthographe aux vitres fendues et aux vieux pots.

Donc, l'Exposition de Philadelphie est une *failure*.—Si le *board* d'administration de cette entreprise n'avait délégué un certain nombre de députés pour entendre mes oracles, je le leur aurais prédit il y a trois ans ; ils y auraient gagné quelques millions. Mais ils ne m'auraient pas cru...!

En général, ou plutôt en principe, une Exposition Universelle est toujours une mauvaise affaire, au point de vue financier. La seule ville où une Exposition ait quelque chance rationnelle de succès ou de compensation, est Paris, pour des raisons dont le détail serait inopportun ici. En tous cas, si à raison du Centième Anniversaire de la proclamation de l'Indépendance on voulait organiser ici une grande solennité nationale, le concours du gouvernement et de tous les Etats de l'Union étaient essentiels. L'éloignement, le temps, les dépenses et les difficultés de transport entouraient cette entreprise d'obstacles qui ne pouvaient être surmontés que par des dispositions, des avantages et

même des faveurs qu'un gouvernement seul pouvait accorder ou dispenser. L'esprit des populations de l'Est et l'absence de toute protection légale pour les modèles et les objets d'art devaient aussi nuire à la splendeur de l'Exposition et faire pressentir à des esprits sérieux l'échec que l'événement a malheureusement confirmé. Tout ce qui précède peut être facilement et péremptoirement prouvé, je ne parlerai que de la dernière cause d'insuccès que je viens de signaler. Il est démontré par des lettres émanant de véritables célébrités artistiques que de grandes maisons, notamment de Paris, n'ont pas voulu se faire représenter à Philadelphie de crainte qu'on ne leur dérobat leurs modèles, ou qu'on ne contrefit leurs produits; je ne sais pas s'ils ont eu tort? En tous cas, ils ont eu raison au point de vue personnel, car il n'existe dans ce pays aucune loi efficacement protectrice ni pour les lettres, ni pour les arts, celles qui concernent les brevets sont elles-mêmes bien insuffisantes pour les étrangers.

En morale, si une chose est respectable, si une propriété est sacrée, c'est assurément celle des œuvres d'art, celle d'un livre ou d'une invention, car les productions du génie sont à l'esprit humain ce que les enfants sont à la chair, et les dérober à leur auteur est bien autrement coupable que de voler un portefeuille, parce qu'indépendamment du préjudice matériel qui est positif cependant, il y a encore l'honneur, la gloire, dont on frustre une famille et quelques fois une nation; or, la gloire est plus précieuse au génie que ne le saurait l'être de l'argent! En économie, l'absence de lois protectrices des œuvres littéraires ou artistiques est aussi inintelligente qu'elle est blâmable en morale. C'est la loi divine, qui veut que le mal se punisse par lui-même, qui intervient ici! Les Druides avaient entrevu cette vérité, et c'est de là que vint la doctrine de la *métempsychose* adoptée par nos pères, doctrine d'après laquelle l'âme coupable passait à la mort dans le corps d'un être inférieur, tandis qu'elle s'élevait et pouvait même remonter jusqu'à *Gwynfid*, le *cerle du bonheur*, si la vie avait été meilleure et plus pure.—Je dis qu'en économie, le mal que je constate se punit ici par lui-même, c'est-à-dire que l'absence de protection pour les œuvres des étrangers atteint les nationaux, et je le crois certain: en effet, dans ce pays, où l'on a pour tant l'amour des lettres, car il n'est pas rare de trouver chez un pauvre *seller* un Shakespeare ou un Milton à côté de la bible de famille, on n'a de poètes ou d'écrivains qu'à l'état d'exceptions rares, il n'y a point de littérature qui porte un cachet original, un sceau qu'on appelle *Américain*, et parce qu'il n'y a pas de littérature il n'y a pas d'artistes; or, l'artiste est essentiellement le générateur de la civilisation, le procréateur de toutes les délicatesses, de tous les raffinements, de l'élégance et de la courtoisie. Toutes les joies consistent en plaisirs sensuels, toutes les satisfactions de la fortune se con-

centrent dans un luxe de mauvais goût, dans la profusion et le poids des bijoux, dans les grands festins, dans les aliments fournis à une vanité stupide dans son égoïsme et choquante dans ses manifestations jusqu'à ce que les arts deviennent familiers à la nation.

On peut être bon, malgré cela, on peut être grand, être susceptible de sacrifice ou d'héroïsme, mais bien plus rarement et d'une autre façon que si l'on était plus avancé et que les mœurs fussent plus raffinées.

Aux causes locales, d'autres causes encore plus intimes, des lésions internes, des cancers à l'estomac, sont venus contribuer à l'insuccès de l'Exposition de Philadelphie; la principale, fut la mésintelligence existant entre le *board* d'administration et le *board* des finances. Ne serait-ce pas le cas de dire en riant, mais avec Virgile: que la mésintelligence est au camp des Grecs?...

En dehors de la coupable abstention du Gouvernement, de l'incapacité ou si on l'aime mieux, de l'inexpérience des fondateurs de l'Exposition, abstraction faite des infirmités de la loi, de la longueur du voyage pour les Européens et les Orientaux, une autre raison, qui en renferme cent, a fait avorter cette entreprise, c'est celle-ci: Les Expositions Universelles auxquelles l'Exposition nationale organisée par le baron de Chaptal a préludé en 1798, sont passées, elles ne satisfont plus à un besoin de progrès et leurs inconvénients sont manifestes. La question est assez importante et assez intéressante pour que je crois pouvoir lui donner ici certain développements.

Le Commerce et l'Industrie sont appelés aujourd'hui à une puissance d'expansion toujours croissante et qu'on peut dire sans limite. Plusieurs causes prescrivent ce résultat: les révolutions et les guerres sur le vieux continent, renversent les gouvernements, effacent ou déplacent les frontières; les grands pouvoirs s'écroulent, les trônes s'abîment au milieu d'horribles cataclysmes populaires, mais le Commerce et l'Industrie restent debout, au milieu de ces décombres, parce qu'ils sont impérissables comme l'idée qu'ils représentent: "l'amélioration de la condition de l'homme sur la terre."

Les grands événements politiques qui bouleversent les Etats ont assurément une influence considérable sur la science, c'est-à-dire sur le commerce et sur l'industrie, sources de la fortune publique; mais, ni révolution, ni guerre, ni calamité nationale ne peuvent plus porter une atteinte mortelle à ce qui est devenu, en se dégageant des ombres de la barbarie, en quelque sorte, l'âme des sociétés modernes.—En effet, la préoccupation constante, l'étude profonde, la recherche patiente et obstinée des moyens les plus propres à améliorer la situation des classes les plus nombreuses de la société; l'application continue de l'invention à tous les perfectionnements et à tous les progrès qui peuvent amener à produire davantage et à meilleur marché, donner du travail, augmenter le prix du salaire des ouvriers et le bien-être

de tous, tels sont les objets principaux de la science du commerce et de l'industrie, et c'est pour cela que l'avenir leur appartient!

Dans une société où ces idées sont communes, les Expositions Universelles chargées de glorifier le travail et le génie, d'accroître la richesse publique en donnant une nouvelle impulsion à l'industrie, et en stimulant la production dans ses sources les plus vives, ont été appelées à jouer un rôle considérable, elles ont rempli, bien qu'imparfaitement, un but spécial et un double objet économique et politique qui les signalent à l'attention du monde et en font le prétexte sérieux d'études et de méditations pour tous les penseurs.

Mais ces sortes d'Expositions sont d'une insuffisance et ont des vices si visibles et si facilement appréciables depuis la dernière Exposition de Paris, celle de Vienne et celle de Philadelphie, qu'elles me semblent condamnées. Je le dis malgré le projet d'exposition de 1878, que la France a décidé pour des causes qui lui sont particulières.—Quel est leur but?

Glorifier le travail et le génie ai-je dit plus haut; donner un nouvel essor aux transactions, répandre et faire connaître les inventions qui surgissent chaque jour, en chaque pays, vulgariser les sciences et propager les arts.—Ce but, le remplissent-elles, ou comment le remplissent-elles?

Ces Expositions présentent, surtout et avant tout, un immense rémou de curiosités; leur grand objet, leur but sérieux sont à peine visibles; ces solennités ont quelque chose de théâtral, elles visent aux chefs-d'œuvre, elles semblent ne tendre qu'à mettre en évidence et en lumière ces merveilles de l'industrie qui, par le concours réun des sciences, des arts et de l'industrie frappent le plus vivement les esprits, et honorent en raison de l'étonnement qu'ils provoquent le pays qui les a produits.

État-ce là ce que se était proposé de Chaptal en rêvant et en réalisant la première Exposition qui eut lieu? Quel objet utile ou d'intérêt général remplit ce tribut d'étonnement, payé au vainqueur, dans ce grand tournoi où chacun s'applique essentiellement à briller?—Combien de pauvres inconnus ne peuvent faire à jour fixe les dépenses nécessaires pour envoyer à l'Exposition l'appareil qu'ils ont inventé! et, s'ils entrent dans ce palais magnifique, spécialement élevé pour eux, dit-on, quelle peine n'ont-ils pas pour se procurer l'emplacement nécessaire ou avantageux qui conviendrait à leur invention; soit, parce que le monument construit à la hâte n'a pu être terminé que le jour où il fallait l'ouvrir au public, soit parce que ceux qui sont chez eux s'attribuent des privilèges qui élèvent ou relèguent dans l'ombre ceux qu'ils redoutent, soit enfin, parce que cette exhibition précaire ne leur donne pas ce qu'ils auraient le droit d'attendre de l'expérience et du temps, si leur découverte utile n'était pas enfouie sous mille superfluités charmantes qui captivent toute l'attention des visiteurs.

D'autre part, ces Expositions ont inconvénient d'imposer en quelque sorte aux industriels et aux inventeurs d'avoir du génie à époque fixe, et de préparer leurs produits, ou, perfectionnés comme ils ne sauraient les livrer au public, ou, préparés dans de mauvaises conditions de temps, pour eux-mêmes.—État périodiques, elles retardent souvent d'un an, de cinq ans, ou même de dix ans, la connaissance d'une invention utile ou d'un perfectionnement avantageux; enfin, tous les industriels doivent quitter leur maison à la même époque; une armée de fournisseurs avides de rentrer dans leurs déboursés réalisent sur les visiteurs des bénéfices scandaleux; ce qui devait lui donner l'élan, entrave le commerce, arrête les transactions et suspend les travaux de l'industrie; ce qui jette une grave perturbation dans les affaires et provoque souvent des faillites nombreuses.

Je dirai, encore, que la rapidité avec laquelle les jurys, bien que composés d'hommes dont la compétence est incontestable, se voient forcer d'improviser leurs jugements et de trancher sur l'heure des questions de supériorité relative, souvent très discutables, sont autant de vices, d'inconvénients et d'injustices involontaires, qui doivent faire condamner les Expositions Universelles actuelles, parce que les inconvénients l'emportent malheureusement de beaucoup sur les avantages qu'elles présentent.

Mais n'y a-t-il donc pas de remède?—Je crois que si, parce que je crois que toutes les fois qu'un vice ou un danger sont connus, ils n'existent plus, et dans le cas qui nous occupe, je verrais le remède dans la conversion des Expositions périodiques en Expositions permanentes. Ce serait une œuvre gigantesque, mais je crois sa réalisation certaine, parce qu'elle est prescrite par notre degré de civilisation, par les progrès accomplis par l'invention des chemins de fer et par celle du télégraphe qui suppriment les distances, enfin par les Expositions périodiques qui, par les avantages qu'elles offrent et par les défauts qu'elles présentent font de l'Exposition permanente une nécessité qui s'impose ou s'imposera. Et je l'explique.

L'industrie a réalisé des merveilles depuis cent ans! Depuis un demi siècle surtout l'homme a regardé la nature de près et l'a consultée, et la nature lui a livré ses secrets. Les résultats se sont enchaînés aux résultats, encouragés dans leurs laborieuses investigations et largement récompensés par les succès qui couronnaient leurs recherches, les nations se sont lancées dans les entreprises les plus audacieuses. Il en est résulté un immense accroissement dans la production; mais produire n'est pas tout, car il faut arriver à l'équilibre, il faut mettre les débouchés en rapport avec la production, en organisant la diffusion et la circulation rapide des produits, et c'est pour cela qu'il y aura dans la création d'une Exposition Universelle permanente une véritable révolution, dont les Expositions actuelles auront été le germe.

Grâce à une Exposition permanente les rouages inutiles et par conséquent nuisibles disparaîtraient, le mensonge et la fraude deviendraient presque impossibles, car les producteurs et les consommateurs se trouveraient face à face sur le champ de bataille de l'Industrie universelle, les uns pour exprimer leurs besoins les autres pour offrir leurs ressources.—La centralisation dans un même lieu de l'offre et de la demande, du monde entier multiplierait les transactions entre toutes les nations, donnerait à la fabrication une impulsion puissante, répandrait et vulgariserait toutes les découvertes utiles, formerait le goût de tous les peuples, les élèverait au même niveau intellectuel et moral, créerait un foyer permanent d'activité, et délivrerait les artistes et les inventeurs de la tutelle onéreuse des trafiquants. L'Industrie, toujours tentée de faire un effort exceptionnel, souvent excessif, qui ne donne pas la mesure exacte de ses forces et de ses résultats ordinaires mais qui montre seulement ce qu'elle peut faire dans une circonstance donnée, remplacerait ses *tours de force* intermittents par un *effort incessant* vers le bien ou vers le mieux, qui serait continu et nécessairement profitable aux intérêts généraux.—Il n'y aurait plus d'intervalle dans la constatation des perfectionnements qui se produisent chaque jour; l'Industrie et l'Invention viendraient là se développer, et pour ainsi dire s'écrire chaque jour, suivant pas à pas les progrès des sciences, des arts, de l'agriculture et du commerce. Les consommateurs pourraient apprécier par eux-mêmes les progrès réalisés dans la fabrication des objets qui leur seraient destinés, car toutes les industries seraient représentées et facilement comparées dans cet immense inventaire de la richesse et du génie de l'Humanité toute entière. La concurrence la plus large serait la conséquence inévitable de l'augmentation et de l'inclination des produits de l'Industrie universelle; les fabricants et les commerçants toujours en contact, toujours sous les yeux des uns des autres ne cesseraient de se stimuler réciproquement; ce serait, en un mot, une sorte d'enquête permanente faite par l'Industrie sur elle-même, une espèce d'enseignement mutuel institué dans l'intérêt des faibles et des arriérés, continuellement mis en demeure et en état de constater et d'étudier les causes de leur infériorité, de les éliminer quand ces causes résideraient en eux-mêmes, ou d'en poursuivre la modification quand elles dépendraient d'un état de choses qui les dominerait, comme une loi de leur pays, l'élévation des prix de transport, l'absence ou l'insuffisance de chemins ou de canaux, etc.

Tout serait alors changé, les Expositions rempliraient effectivement leur but, car tous leurs vices auraient disparu. La pondération entre toutes les richesses, l'équilibre entre toutes les fortunes d'Etat à Etat, s'établiraient nécessairement; l'agio serait heureusement modifié, une foule d'industries interlopes disparaîtraient; toutes les produc-

tions du Globe qui concourent à la fabrication du même objet étant réunies dans le même lieu, l'acheteur de matières premières et le négociant seraient dispensés d'aller les chercher dans des lieux divers, à des sources souvent incertaines, et avec de grandes dépenses de temps et d'argent. Enfin, ce ne serait plus dans des récompenses honorifiques, trop souvent dévolues à la faveur, récompenses qui font dix heureux contre mille mécontents, ce serait dans les résultats positifs de l'achalandage, que les producteurs chercheraient et trouveraient le prix de la lutte.

Mais une entreprise aussi colossale peut-elle être réalisée?

Je le crois, d'abord parce qu'elle s'impose, ainsi que je l'ai déjà dit; et puis, parce que cette question est moins colossale qu'elle ne le paraît, vue de loin et dans son ensemble. Si on se rapproche et si on aborde les détails, on s'aperçoit vite que la montagne peut être facilement gravie!

Quelles seraient, en effet, les objections qu'on pourrait faire à cette entreprise, si elle était projetée? Les premières qui se présentent à l'esprit sont les suivantes:

1o. Les dépenses seraient considérables et les capitaux nécessaires impossibles à réunir;—2o. Rien ne prouvent que les avantages qui semblent devoir résulter de la réalisation de ce projet paraissent assez certains pour assurer à l'Entreprise le concours d'un nombre de négociants ou d'industriels suffisant pour donner à cette fondation le caractère universel qu'elle doit avoir pour remplir les objets proposés;—3o. La longueur du voyage, les dépenses de fret et l'immobilisation d'un stock de marchandises assez important suffiront pour éloigner les négociants étrangers;—4o. Enfin, la réunion et la centralisation même incomplète de l'universalité des produits et des inventions dans un même lieu, que ce lieu soit Paris, Londres ou New-York, sont-elles possibles? N'y a-t-il pas de l'audace et une rare vanité pour un pays, quel qu'il soit, à penser qu'il peut être appelé à dispenser au Monde entier tous les produits du Globe ou une grande part de ces produits?

Il y a bien encore d'autres objections à faire mais je les crois secondaires, et je ne peux ni les dénoncer ni les réfuter ici, je me contenterai donc de répondre aussi brièvement que possible à celles qui précèdent.

1o. Les dépenses ne seraient considérables que si l'on perséverait dans la voie des décorations théâtrales où l'on est entré, mais que devrait abandonner une entreprise qui ne se proposerait plus que d'être utile et de servir des intérêts réels. Dans ces conditions, les fondateurs devraient acquérir des terrains considérables, mais aux prix des terres destinées à l'agriculture, et revendre aux Expositants l'emplacement nécessaire à l'érection de leurs magasins respectifs, avec très-peu de profit. Ces magasins construits en bois seraient élevés conformément aux plans fournis par l'administration, la splendeur de

l'ensemble résulterait du nombre et de l'uniformité, mais l'économie la plus stricte et la mieux entendue devrait présider à leur construction.—Les capitaux nécessaires pour l'exécution des autres travaux, de ceux qui afférent à la compagnie elle-même, se trouveraient dans la plus value donnée aux terrains voisins, dans la différence entre les prix de vente et les prix d'achat, et dans les annuités à percevoir des adhérents en compensation des avantages particuliers qui leur seraient faits. Ne pouvant entrer dans aucun détail je me bornerai à dire qu'une somme relativement peu importante suffirait pour organiser cette affaire sur ces bases; je crois pouvoir le démontrer.

20. On assurerait à l'Entreprise le nombre d'adhérents nécessaire pour lui donner le caractère universel qu'elle doit avoir en faisant profiter les négociants, les industriels et les inventeurs des avantages qui sont particuliers à la grande spéculation, qui a le monopole de bénéfices, et surtout, d'économies interdites au commerce ordinaire et à l'industrie privée. On leur offrirait en outre des avantages spéciaux, je n'en citerai qu'un pour exemple: La compagnie aurait deux ou trois cents représentants établis sur les deux ou trois cents principaux marchés du monde (ces représentants ne coûteraient rien et rapporteraient au contraire à l'Entreprise), ces représentants deviendraient les agents, pour les ventes et les achats aux lieux de production, de tous et de chacun des adhérents, c'est-à-dire que chaque membre de la société aurait trois cents agents achetant ou vendant pour son compte, surveillant l'expédition et la qualité des marchandises qu'il aurait achetées, ou, l'arrivée et la livraison de celles qu'il aurait vendues; propageant ses offres ou préconisant son invention, poursuivant ses contrefacteurs ou ses débiteurs: en un mot, représentant complètement l'adhérent, moyennant le paiement d'une commission insignifiante, si on la compare aux appointements qu'il aurait à payer s'il devait entretenir un représentant en pays étranger; et il n'en aurait pas un, il en aurait trois cents!—Ce privilège, joint à vingt autres que j'estime aussi importants, suffirait pour déterminer l'adhésion de négociants et d'industriels qui, même s'ils ne croyaient pas à l'efficacité de l'Exposition elle-même, comme *Exposition*, trouveraient intérêt à s'associer à cette entreprise, en raison des avantages et des économies qu'elle leur procurerait.

30. Ces voyages se font, ces frêts se paient aujourd'hui, c'est la raison d'être de la marine marchande, et jamais un négociant ne se plaint d'avoir à payer un transport qui lui profite puisqu'il est la conséquence obligée de la vente, et que la vente est l'objet de son établissement.—Si ces voyages ou ces transports devenaient plus nombreux, cela ne pourrait être qu'en raison d'un accroissement des échanges, par conséquent d'un accroissement des profits, et tandis que les bénéfices grandiraient les dépenses diminueraient

par la concurrence, par la création des docks au siège de la Société, et par l'abondance des frêts qui assurerait toujours un retour rémunérateur aux vaisseaux, les dispensant le plus souvent du séjour dispendieux des ports ou de voyage *sur lest* pour aller chercher un chargement.—Quant au stock de marchandises qu'il serait imposé aux adhérents d'avoir au siège de la Société, il leur constituerait une véritable ressource et augmenterait dans une proportion à déterminer l'Avoir numéraire du Commerce et de l'Industrie, grâce aux prêts sur Warrants auxquels ils pourraient donner lieu. Offrant cet avantage, que le gage sur lequel on aurait emprunté 33% par exemple, resterait en vente, contrairement à ce qui a lieu quand on emprunte sur marchandises. La compagnie et le négociant y trouveraient profit puisque la compagnie aurait toujours son gage sous la main et se rembourserait au fur et à mesure que s'effectueraient des ventes, tandis que l'emprunteur de son côté n'aurait pas été dessaisi de ses marchandises, toujours offertes et exhibées sous le toit de son propre magasin.—Il y aurait encore ici beaucoup de choses à ajouter, mais je sens la nécessité d'en finir avec cette question.

40. La quatrième objection est plutôt une question. Et considérée comme question, elle est assez complexe, car il s'agit de déterminer le siège d'une *Entreprise Universelle*; il faut donc pour répondre jeter un regard sur le monde entier!—Vous frémissez?—Ne craignez rien, j'irai vite, et pour vous donner le courage de me suivre, je vais vous dire tout de suite, que le lieu que je choisirais, si j'avais un lieu à choisir? c'est-à-dire si tout cela était autre chose qu'une idée: serait votre propre pays, le CANADA! Pas seulement par prédilection pour cette terre quasi-Française, mais parce qu'elle est celle que la réflexion semble désigner. Je vais vous donner mes raisons.

Permettez-moi de vous dire, avant de poursuivre, que si vous trouvez trop long ce qui précède, vous n'êtes pas juste. En effet, en trois ou quatre pages je prétends vous avoir donné sur les *Expositions Universelles* des idées bien autrement utiles que les descriptions de chefs-d'œuvres que vous pourriez lire mais dont vous ne garderiez aucun souvenir, tandis que je vous ai soumis une véritable théorie sur l'une des grandes œuvres de notre temps; théorie qui peut suggérer des pensées profondes à quelques-uns et devenir le prétexte d'une conversation intéressante pour tous. Je suis sincèrement votre ami, j'ai vu pas mal de choses, j'ai beaucoup pensé et considérablement discuté, quelques fois avec des hommes d'une grande science et d'un mérite éminent, il en est nécessairement résulté pour moi une expérience, des idées et des raisonnements que je crois vrais et que je m'efforce de vous faire partager; ne m'en voulez donc pas, ne fut-ce qu'en faveur de l'intention qui est toute de bienveillance, car j'ai l'espoir d'instruire les uns et

d'intéresser les autres. Si j'y réussis ma fonction est utile, et je continue :

Quand je parle de la Création d'une Exposition Universelle permanente, dont le siège doit être établi dans le lieu le plus avanta-geux pour l'Humanité entière, pour le développement du Commerce et de l'Industrie ainsi que pour les progrès de la Science, pourquoi pensé-je d'abord à ce Continent, et puis au Canada, dont la population n'est que de 4,000,000 d'habitants et dont la position géographique semble isolée.

Ce qui me signale l'Amérique, c'est sa situation entre l'Europe et l'Asie, c'est son climat, l'esprit d'invention et l'ardeur de ses habitants pour acquérir, pour agir et pour négocier. Les prodiges accomplis prouvent son enthousiasme pour les grandes entreprises, et celle dont je parle peut devenir avec le temps, plus gigantesque qu'aucune autre, car si les chemins de fer sont les artères, une Exposition Universelle permanente deviendrait le cœur de ce grand corps qu'on nomme le Progrès, et dont les organes essentiels sont le Commerce et l'Industrie comme la Science en est le cerveau.— Une autre considération me désigne ce Continent : c'est son étendue, la richesse de son territoire et les immenses ressources qu'il offre et qu'il peut fournir au monde, quand l'Europe et l'Asie, qui crèvent de pléthore, verront s'établir un courant qui apporte sur nos rivages, jette au milieu de nos plaines ou répande sur les bords de nos fleuves, l'excès de population qui les oppresse. Il est vrai que toutes ou presque toutes les industries sont nées en Europe, mais toutes ou presque toutes les matières employées par elles proviennent du dehors ; beaucoup de ces matières viennent d'Asie bien qu'on les trouve encore ailleurs, mais peut-on songer à aller s'établir en Asie, dont l'antique civilisation est si différente de la nôtre, qui grandit, se perfectionne et s'impose pendant que l'autre s'écroule. On ne peut guère songer non plus à la Nouvelle-Calédonie qui s'organise à peine et dont la situation géographique est tout-à-fait excentrique.

Enfin, en Europe, il existe entre chaque Etat une rivalité, une sorte d'antagonisme, des chances de guerre, comme des sympathies, des instincts patriotiques et une originalité dans les caractères qui ne tarderait pas à faire une œuvre nationale de ce qui doit être et demeurer une œuvre universelle dans la plus large acception du mot.—En Amérique, au contraire, les industries à former ou à développer trouveraient tous les produits de l'Asie à meilleur marché que l'Europe ne se les procure. Ce pays-ci, possède lui-même des bois de toutes les essences, du coton, de la laine, du cuir, les principaux produits servant de bases à la chimie et à toutes les industries qui se rattachent à cette science ; les minerais les plus précieux et les plus abondants ; d'un autre côté, les éléments qui constituent la population Américaine (je parle de tout le Continent), assureraient à cette entreprise son caractère universel et

cosmopolite. Et, s'il est vrai que les mœurs de l'Occident s'imposent à l'Orient, la position du Continent Américain entre les deux grands Océans qui baignent tous les rivages du monde, l'esprit d'initiative et d'entreprise, le génie et l'énergie de ses habitants, doivent en faire un jour la plus grande puissance commerciale du monde, c'est-à-dire la Terre de l'Avenir. Et c'est pour cela que le Comptoir universel devrait être établi en Amérique !

Mais sur quel point du territoire Américain devrait-il l'être ?

On ne peut songer ni au Groenland ni à la Patagonie ! Entre ces deux points extrêmes on trouve en montant de Sud en Nord, sur le littoral de l'Atlantique, le Brésil, les Guyanes, l'Amérique centrale ou l'Isthme et les Antilles, le Guatemala, le Mexique, les Etats-Unis d'Amérique et les possessions Anglaises.—Aujourd'hui, et d'ici à bien longtemps encore, le principal foyer de l'industrie et du commerce restera localisé en Europe ; or, l'Amérique du Sud est beaucoup plus éloignée de l'Europe que l'Amérique du Nord, et la distance à parcourir est l'une principale question dont on doit tenir compte ! Une seconde question, qui doit primer toutes les autres, est celle de l'hygiène ; il faut pour qu'on le fréquente et pour qu'il se développe que le plus grand caravanseraïl du monde soit établie dans le lieu le plus sain de la terre ; et lorsqu'on se propose de multiplier les transactions et d'amener le frêt au plus bas prix possible, il ne faut pas que les vaisseaux soient soumis à une quarantaine onéreuse en argent, et suspension en affaires. Cette considération exclue toute l'Amérique du Sud et le Golfe du Mexique où la fièvre jaune est presque annuelle.—Le Sud des Etats-Unis est un peu dans le même cas, et l'Est, c'est-à-dire New-York qui personnifie cette partie des Etats, rappelle un peu trop Carthage, par l'étendue de son commerce et par l'esprit qui préside à ses transactions pour que le reste du monde consente à concourir au développement de son commerce ; plusieurs des raisons qui me font croire cet établissement impossible en Europe sur des bases durables, existent aussi pressantes aux Etats-Unis, et l'Exposition actuelle de Philadelphie confirme mon appréciation et me fournirait de nouvelles raisons de le croire et de nouveaux arguments à présenter si j'écrivais un véritable Mémoire. Il ne reste donc que le Canada, et je dis que tout courrais à le faire choisir. Son climat, est assez froid pour en assurer la salubrité et pour y entretenir la pureté des mœurs et l'amour du travail qui joueraient un si grand rôle dans une œuvre de cette nature, et son Eté est assez long et assez doux pour que les Orientaux y séjournent sans inconvénient. Ce pays est sous la protection de l'Angleterre, mais dans une mesure si digne et si intelligente, qu'il peut être réputé indépendant, tandis qu'il a le droit de se réclamer d'elle et même de lui imposer certains devoirs à remplir. Or, si l'Angle-

terre prêtait son concours à cette entreprise, son succès serait assuré, et plusieurs raisons prescriraient ce concours.

Quelle le reconnaisse ou le nie, elle est menacée aux Indes et la situation qu'elle y a occupée se modifie chaque jour. Or, l'Angleterre est un petit pays, mais possédé par un grand peuple, et ce peuple est devenu grand par les migrations que prescrivait l'exiguïté de son territoire, par le commerce extérieur dont le développement était en quelque sorte une conséquence de sa législation; en effet; jusqu'à une époque très récente on ne pouvait acquérir sa maison qu'à titre précaire et pour un temps déterminé par un bail emphytéotique, il en était de même des terres dans la plupart des comtés; il en résultait que le marchand de Londres ou de Liverpool qui fermait son livre le 31 Décembre sur un inventaire qui laissait un million de profit, ne voulant ni construire une maison somptueuse sur un terrain qui ne lui appartenait pas, ni louer une grande terre sur laquelle toutes ses améliorations eussent été perdues, organisait quelque grande entreprise, fondait quelque comptoir lointain et obtenait, grâce aux ressources dont il disposait, des résultats qu'aucun autre peuple ne put ni ne sut concilier à ses nationaux. Les circonstances ne sont plus exactement les mêmes mais l'esprit de la nation n'est pas changé et le Canada est un annexe du Royaume-Uni: son étendue égale celle des Etats-Unis et presque celle du Brésil; une partie de son territoire est à la vérité couverte de neiges éternelles, mais il pénètre au cœur de l'Amérique du Nord par ses lacs, et si Chicago devenait le grand marché de l'Ouest, le Canada pourra, grâce à sa marine, exporter à meilleur marché que New-York tous les produits du Nord et de l'Ouest des Etats de l'Union. Enfin, si le chemin de fer du Pacifique était exécuté, les produits de l'Asie seraient transportés en Europe suivant une ligne droite, c'est-à-dire par le chemin le plus court et au tarif le plus réduit.

C'est pour ces causes, et pour d'autres encore, que je crois le Canada le lieu le plus propre à l'établissement d'une Exposition Universelle et permanente. Le comptoir devrait être établi dans une île, à l'embouchure du St-Laurent; et cette île devrait être proclamée indépendante et port-franc; c'est-à-dire qu'en cas de guerre, sa neutralité devrait toujours être respectée et que la Douane n'y existerait pas. Si ce rêve, qui est très réalisable, s'accomplissait un jour, dix ans plus tard le Canada aurait les plus vastes usines et les plus grands ateliers de métallurgie du monde; son territoire aurait 40,000,000 d'habitants dans un demi-siècle; et l'on verrait s'élever sur ses bords, rayonnant sur les deux hémisphères, un phare gigantesque, dont les feux éclaireraient en même temps les horizons sans bornes de l'Atlantique et du Pacifique.

Quant à la seconde proposition de la 4ème objection, sur l'audace qu'il peut y avoir à

concevoir, ou à rêver de la réalisation d'un semblable projet, je dirai: L'homme est bien petit et bien chétif en face de Dieu, mais il est bien grand et bien puissant dans le Domaine que la Divinité lui a assigné! — Herschel et Kepler ont exploré les étoiles, Van Buch et Volney se sont penchés aux cratères des volcans et ils ont surpris les mystères qui s'accomplissent dans les entrailles de la Terre; Pascal a pesé l'Atmosphère; Cuvier a reconstruit des monstres disparus depuis quatre mille ans; Augustin Thierry a interrogé les pierres des dolmens Druidiques et les pierres lui ont raconté l'histoire des Gaulles; Franklin a dérobé la foudre au nuage; Fulton nous a donné la vapeur et Morse le télégraphe; car dans sa sphère, l'Homme peut tout! Au XVIIe siècle, un grand citoyen, un négociant de Rouen, nommé Duplex fit don à sa patrie de divers monopoles qu'il avait obtenus de plusieurs *rajahs* des Indes Orientales et qui lui procuraient un revenu de douze millions de francs, à une époque où cette somme représentait environ deux cent millions de francs en monnaie actuelle. Mr. de Colbert transféra ces monopoles à une compagnie de marchands qui constituèrent la Compagnie Française des Indes orientales. Environ 60 ans plus tard, la France régnait aux grandes Indes, l'Angleterre n'y possédait qu'une place importante, dans cette ville, criblé de dettes, le cœur brisé par la trahison d'une femme qu'il aimait avait résolu de se tuer, il s'appelait *Clive*. Mais son âme repliée sur elle-même se redressa soudain, une idée qui paraît insensée, s'empara de ce deshérité, qui n'avait plus qu'à mourir; son grand génie ouvrit les ailes et l'éleva à des hauteurs prodigieuses! Il osa rêver d'arracher les Indes à la France et de les donner à son pays! Et il réalisa ce qu'il avait osé rêver! La Compagnie dont il provoqua la création en vint à posséder une armée et une flotte, des villes populeuses; son crédit domina de beaucoup celui de son gouvernement, qui lui dut la richesse, l'influence et l'importance qu'il acquit dans le monde et dont il jouit encore.

L'idée dont je vous ai entretenu est d'une réalisation plus facile, et devrait s'accomplir par d'autres moyens, mais les avantages ne seraient pas moins grands, car l'Angleterre reprendrait dans le monde une influence qui semble atténuée depuis quelque temps; le Canada acquerrait en quelques années une population et une fortune auxquelles il n'arrivera que bien plus lentement, dans les circonstances ordinaires, et les bienfaits de cette Institution s'étendraient à toute la Terre.

Si nous quittons les hauteurs bleues pour pénétrer dans les *Black-Hills*, des *Montagnes Noires*, nous y trouvons *Sitting-Bill* au milieu de ses hommes-rouges. — Le célèbre chef des Sioux prend chaque jour

des proportions d'autant plus grandes qu'on ne sait exactement ni où il est, ni ce qu'il fait; s'il reste encore un mois enveloppé du même mystère il prendra dans l'opinion du peuple Américain les proportions fantastiques des Ogres et autres personnages légendaires dont les contes de nos nourrices ont bercé notre enfance.—Les histoires les plus étranges et les plus contradictoires courent sur lui: un gentleman prétend avoir découvert qu'il n'est pas plus Sion que vous ou moi, d'après lui, *Sitting-Bull* s'appellerait "Bison" McLean, du Missouri, et serait un ancien élève du collège militaire de *West Point* (1844-1848) qu'il aurait dû quitter après avoir été condamné par un conseil de guerre pour une action peu honorable. En 1852, il se serait rendu dans le New-Mexico et de là en Arizona où il se serait fait adopter dans une tribu Apache des bords du Rio Gila. Son courage et sa force lui auraient bientôt acquis une grande notoriété chez les Indiens, non-seulement dans sa tribu adoptive, mais encore dans tous les villages et dans toutes les réservations, même les plus éloignées. Ce révélateur, qui est sûrement un marchand, à la bonté de nous apprendre qu'il y a 24 ans *Sitting-Bull*, ou plutôt "Bison" McLean, pesait 180 livres. Le renseignement est précieux, mais il ne me paraît pas établir complètement l'identité du personnage, surtout en présence d'une autre histoire racontée par un guide que *Sitting-Bull* aurait adopté quand il était enfant et qu'il aurait gardé auprès de lui pendant quatorze ans. Suivant cette version, le vainqueur de Custer serait un Sion des districts du Nord, autrefois chef de 25 ou 30 loges seulement, mais qui se serait élevé par son intelligence et son courage à la position qu'il occupe aujourd'hui.

Après l'origine viennent les renseignements sur les habitudes, sur le caractère et les parties utiles du héros de cette saison. Suivant les uns il ne parle presque pas Anglais mais possède parfaitement le français, dont beaucoup de livres lui seraient familiers; en langue Indienne il serait d'une éloquence qui le rendrait aussi redoutable pour ses adversaires dans un conseil que sur un champ de bataille.—On raconte de lui plusieurs anecdotes qui tendraient à lui constituer un caractère d'une certaine grandeur et qui le représentent plutôt comme un homme jaloux de son autorité et implacables dans ses vengeances, sa justice ou sa haine que comme un sauvage féroce qui tue pour tuer.—D'autres reporters en font un artiste; les uns affirment avoir vus ses mémoires écrits par lui-même, d'autres parlent de peintures, toujours exécutées par lui-même, représentant les principaux épisodes de sa vie ou ses exploits les plus célèbres. Enfin un auteur dramatique Américain...—Mais il n'y en a jamais eu!...—Je le croyais, mais il paraît que nous nous trompons, car il est certain qu'un auteur dramatique Américain, je le répète, a fait

un Drame intitulé : *Sitting-Bull*. Pauvre *Sitting-Bull* ! Un guerrier !... un chef !... Que n'est-il tombé dans la prairie ! c'eût été plus honorable et plus grand que de tomber sur les planches ; car c'est le sort qui l'attend !

Dici qu'il tombe pour tout de bon une pléiade de généraux opère contre lui avec une sage lenteur. Nous avons été ici plus d'un mois sans avoir de nouvelles positives du général Crook : les journaux annonçaient bien de temps en temps "qu'il avait livré une bataille sanglante dans laquelle avait péri *Sitting-Bull* et avec lui un grand nombre d'Indiens, nouvelle apportée tantôt par une vieille squaw, tantôt par un guide; mais la chose était toujours mise en doute le lendemain et formellement démentie le surlendemain.—Enfin, il y a quinze ou seize jours, un éclaireur est arrivé, en très piteux état, presque sans vêtements et mourant d'inanition, au camp du général Ferry. Il apportait une lettre du général Crook qui informait son collègue qu'il n'était qu'à soixante quinze milles de lui mais qu'il lui était impossible de faire un mouvement pour le rejoindre attendu qu'il était entouré d'Indiens qui chaque nuit attaquaient ses avant-postes et rendaient sa situation fort difficile ; il terminait en l'invitant à réunir leurs troupes, et lui offrait le commandement des deux colonnes réunies.

Le Général Ferry, primitivement établie sur le *Big-Horn*, avait transporté son camp et fait son centre d'opération des sources du *Rosebud*, à quatre-vingt milles de sa première position. Il a quitté ce second camp le 14 Août, à la tête d'une colonne de 1,600 hommes qu'accompagnent 225 wagons. Cet énorme convoi pour si peu de troupes, retardera considérablement sa marche mais il ne pouvait pas se dispenser de l'emmener, les Indiens ayant complètement dévasté le pays qu'il va traverser. Il estime qu'il a des vivres pour un mois et compte sur une campagne d'une quinzaine de jours, après sa jonction avec Crook.—Son projet serait, paraît-il, d'amener les Sioux à combattre au pied du *Big-Horn Mountain*, mais les éclaireurs rapportent que *Sitting-Bull* a concentré la plus grande partie de ses forces sur les bords du *Stinking-River*, ce qui obligerait les troupes Américaines à passer le *Big-Horn Mountain* pour aller le rejoindre, ce qu'on dit impraticable à cette époque de l'année.—On croit, en conséquence, qu'il n'y aura pas d'engagement sérieux d'ici les froids, à moins que les Indiens ne provoquent eux-mêmes une bataille générale. Dans le cas où ils garderaient la défensive, la campagne de 1876 serait terminée, le Gén. Ferry devant avoir regagné le 15 Septembre son ancien campement de *Rosebud*, qu'il quittera alors pour aller s'établir à l'Est du Missouri, évacuant ainsi tout le territoire hostile, ce qui inquiète gravement toutes les agences Indiennes le long du Missouri, parce qu'elles redoutent

de formidables attaques pendant l'hiver.

En quittant le camp de Rosebud, le Gén. Ferry en a confié la garde au major Sanger qui l'occupe présentement avec une compagnie d'infanterie, 120 cavaliers démontés et trois canons Gatling. Ce camp occupe une petite hauteur sur la rive gauche de la rivière et il est protégé des trois autres côtés par des ouvrages en terre, mais il est dominé par une colline à l'Ouest du *Yellow-Stone River*, et dans l'état moral des troupes une attaque, qui n'est que trop probable, pourrait avoir une issue fatale. Toutes les communications avec ce camp sont interrompues; un certain nombre d'officiers et de soldats ont attendu deux semaines au fort Buford dans l'espoir de pouvoir s'y rendre et sont enfin repartis pour le fort Lincoln. L'état sanitaire ne paraît pas fort bon, non plus; le 8 Août, vingt cas de scorbut s'étaient manifestés et les malades ont dû être évacués sur un fort de l'Est où ils seront soignés.

Vers la fin du mois dernier un convoi de quarante hommes sous la conduite d'un certain Dunn, de Denver, allant de Deadwood-City à Fort-Pierre a été rencontré par un parti d'environ 1200 guerriers; les Américains se défendirent très-bravement mais à l'exception de quatre hommes qui parvinrent à s'échapper pendant le combat, tous furent tués et scalpés.

Quelques jours plus tard ces mêmes Indiens surprirent un convoi de bestiaux à Buffalo-Gap, à vingt milles de Custer-City; ils tuèrent les neuf hommes qui le conduisaient, brûlèrent les wagons et emmenèrent le troupeau.—Le 4, un Indien soumis arrivant à *Red Cloud Agency* annonça l'arrivée d'un corps considérable d'Indiens du Nord et du Minnesota, qui serait venu renforcer l'armée de Sitting-Bull. Il aurait ajouté que le Chef Siou désirait la bataille et se disait certain de battre les corps réunis de Crook et de Ferry. Mais d'un autre côté on annonce qu'un grand nombre d'Indiens ont passé la rivière, au-dessous du Fort Benton, rentrant dans les possessions Anglaises, c'est-à-dire, chez eux, pour y passer l'hiver; ce qui ferait supposer qu'ils considèrent la campagne de cette année comme terminée.—Le *Carrol*, steamer venant du camp du Gén. Ferry, le 7 Août, ayant à bord le Gén. Forsyth et une vingtaine de soldats, a eu à essayer, sur le *Powder-River* une fusillade assez vive de la part d'Indiens, postés aux deux bords de la rivière; fort heureusement il n'y eut qu'un soldat d'atteint, encore, ne fut-il blessé que très-légèrement.

Le Steamer le *Far-West*, le seul qui reste aujourd'hui sur le Big-Horn et ses agents, allant porter ses rations au camp du Gén. Ferry, et se trouvant trop chargé, déposa une partie de sa cargaison sur le rivage, à 75 milles environ de Bufcard, les Indiens survinrent et défilèrent le Colonel Moore qui se trouvait sur le vaisseau avec trois compagnies d'infanterie, de descendre à terre. Le capitaine du *Far-West* fit faire feu sur eux

avec une pièce de douze qu'il avait à bord, et les Indiens se dispersèrent; alors il envoya le pilote et trois éclaireurs faire une reconnaissance. Ces hommes étaient assez loin du rivage quand sept Indiens parurent et se mirent à leur poursuite, essayant de leur couper la retraite du côté du vaisseau. Le cheval de l'un des éclaireurs s'étant abattu, son cavalier mit pied à terre et essaya de fuir, mais l'un des sauvages tira sur lui et l'homme tomba. En entendant la détonation, le pilote se retourna et vit l'Indien courant au blessé pour le scalper; il fit alors un généreux appel au courage de ces deux compagnons et s'élança au secours de l'autre, qu'il sauva en tuant l'Indien au moment où celui-ci s'appropriait à le scalper, mais les six autres Sioux accouraient; ce que voyant le capitaine du *Far-West* demanda quinze volontaires pour aller secourir ses gens, quinze soldats se présentèrent aussitôt, mais le Colonel Moore leur défendit de quitter le navire; malgré cette défense huit d'entre eux suivirent le Capitaine et le blessé et ses trois compagnons purent être ramenés à bord. Mais le Colonel Moore menaça les huit soldats de les traduire devant un conseil de guerre pour leur désobéissance, ce qui lui attira de la part de l'Equipage du *Far-West* une manifestation qu'il n'a pas pu prendre pour une ovation, malgré l'unanimité et l'enthousiasme de ses auteurs.

MAXIME.

St. Louis, 20 Août 1876.

Notre Second Volume.

Avec la présente livraison commence le IIe volume du *Foyer Domestique*.

Grâces à la confiance et aux sympathies qui naissent de la communauté des convictions, nous nous sommes mis en mesure de faire l'achat d'un matériel d'imprimerie, que nous venons d'installer.

C'est par suite des retards inévitables survenus dans notre nouvelle organisation que nous n'avons pu publier cette présente livraison avant cette date avancée du mois de Septembre. Nous nous efforçons de reprendre la date du 1er du mois le plus tôt possible.

Afin de ne point retarder davantage la publication de cette livraison, nous sommes forcément obligé de remettre au mois prochain l'insertion de plusieurs articles qui devaient paraître incessamment.

Par l'annonce que nous publions sur le Couvert, nos sympathiques lecteurs verront que nous pouvons dès maintenant exécuter toutes les impressions qu'on nous confiera, et qui seront expédiées sans frais pour nos clients dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis. (Voir l'annonce.)

Notre Rédacteur-en-Chef.

Nous avons le plaisir d'annoncer aux lecteurs du *Foyer Domestique* que le Rév. Messire E. GUILMET, archi-prêtre du diocèse de Rimouski, vient d'accepter

la mission de Rédacteur-en-Chef de notre *Revue*, et s'associer ainsi aux travaux déjà si précieux de nos dévoués Collaborateurs.

La responsabilité éditoriale du nouveau Rédacteur commencera avec la prochaine livraison.

Nouveaux Collaborateurs.

Nous saluons avec bonheur l'offre gracieux qui vient de nous faire deux infatigables travailleurs de la pensée : MM. Charles THIBEAU, Avocat, de Montréal, et le Révérend Messire C. GUILLAUME, Curé D'Embrun, diocèse d'Ottawa.

A titre d'arhes, ces Messieurs nous ont adressé chacun quelques petits travaux que nous publierons incessamment. Dans notre livraison de ce jour nous donnons asile au Cantique onctueux de M. l'abbé GUILLAUME, qui va devenir fort populaire à cause du motif qui l'a inspiré. Quant aux *Notes de Voyages* de notre ami, M. THIBEAU, aux Provinces Maritimes, elles commenceront à paraître dès notre prochaine livraison.

Nouveaux Agents.

Par la *Liste des Agents* que nous publions sur nos deux dernières pages, et sur le Couvert, nos lecteurs verront que le nombre des zélateurs du *Foyer Domestique* augmente considérablement.

Une lettre particulière nous informe que Madame V. Angelina BOSLUXIÈRE, de St. Louis, Missouri, a bien voulu se constituer la protectrice du *Foyer Domestique* au sein de la haute société française et catholique de cette importante ville, où elle brille par son intelligence et son savoir, et que nous devons compter sous peu toute la bonne société de cette ville au nombre des souscripteurs à notre *Revue*.

Toutes ces personnes, qui viennent ainsi apporter leur influence et offrir leur quote-part de travail dans l'œuvre nationale et religieuse que poursuit le *Foyer Domestique* depuis plus de six mois, auront donc la consolation de voir grandir, prospérer et se consolider cette publication, à laquelle ils accordent un si puissant patronage.

Les frais énormes dans lesquels se trouve engagé l'ADMINISTRATEUR du *Foyer Domestique*, ayant à payer chaque mois des sommes fort considérables, et satisfaisant aux paiements du matériel de l'imprimerie, le force à prier tous ceux qui n'ont point encore payé le premier semestre d'abonnement de le faire au plus tôt, soit à l'Agent, ou directement à l'administration, à Ottawa, lorsqu'il n'y a point d'Agent encore nommé.

C'est par la réunion de ces milliers de petits montants (\$1.00) que nous comptons faire face à nos engagements.

Avis aux Abonnés d'Ottawa et de Hull.

L'augmentation des affaires ne permettant plus à M. DESJARDINS de s'occuper de la régie financière du *Foyer Domestique*, nos abonnés et clients devront à l'avenir adresser leurs correspondances, envoi d'ar-

gent, etc., à M. l'ADMINISTRATEUR du *Foyer Domestique*, suivant que l'inc que d'ailleurs notre première page.

M. DESJARDINS, cependant, continuera d'être l'Agent du *Foyer* pour Hull et la cité d'Ottawa, tant pour les abonnements que pour impressions, annonces, etc., à son Bureau, rue Elgin, vis-à-vis l'Hotel Russell.

Notre Couverture.

Nous remplaçons la couverture du *Foyer Domestique* par une composition de notre Collaborateur, M. Gustave SARRU, auteur de la série d'*Etudes* sur les Beaux-Arts. Nous connaissions cet écrivain comme musicien et compositeur, nous ne savions pas qu'il était d'une égale force sur le dessin. Aussi sommes-nous heureux de présenter à nos lecteurs une couverture qui répond complètement au texte de notre publication.

Les allégories sur la *Littérature* et les *Arts* forment la base du titre. Une splendide colonne soutient un fronton superposé d'un portique soutenu par de fières cariatides; celles-ci supportent vaillamment d'un côté, les Attributs de l'*Agriculture*, et de l'autre celles des *Sciences*. Sur le fût de chaque colonne se suspend gracieusement un *Ameur* répandant des fleurs sur la *Littérature* et les *Arts*. Une charmante cartouche se lie au socle de chaque colonne au moyen de fleurs élégamment jetées sur le cadre. L'*Architecture* est représentée par des attributs appendues au portique. Enfin, l'ensemble de cette couverture dénote chez M. SARRU une connaissance complète des arts du dessin et lui donne un excellent crédit dans notre monde artistique.

Noce d'Or prochaine.

Nous apprenons avec intérêt que la nocce d'or du Révérend M. BAILE, Supérieur du Séminaire de Montréal, et ancien Directeur du Collège, aura lieu le 1er Octobre prochain. M. Baile fut ordonné à Montréal. On pense que les anciens élèves profiteront peut-être de cette circonstance pour fêter le centième anniversaire de fondation de cette illustre Institution.

Le Collège de Lévis.

Cette institution fondée en 1851 par le Révérend Messire J. D. Déziel, curé de la paroisse de N. D. de Lévis, compte aujourd'hui vingt-deux années d'existence. Après avoir passé successivement par la direction des Frères de la Doctrine Chrétienne et des directeurs du Séminaire de Québec, elle fut incorporée par acte du Parlement en 1875 et confiée à une corporation de prêtres séculiers.

Depuis quelques années surtout les directeurs du Collège se sont imposés des sacrifices considérables pour y mettre l'enseignement commercial et industriel sur le meilleur pied possible; et ils ne négligeront rien pour continuer l'amélioration du système d'étude, et pour répondre comme par le passé aux vœux des hommes d'affaires et des patrons de l'éducation.

Ceux qui désireront de plus amples renseignements peuvent se procurer des Prospectus en s'adressant à l'un des Prêtres du Collège.

Bazar de Ste. Anne.

Nous devons une mention particulière et des éloges bien mérités à notre honorable Collaborateur, le Rév. M. ALLEAU, Curé de la paroisse de Ste. Anne, pour le Bazar qu'il vient d'ouvrir au profit de sa paroisse.

C'est une œuvre à laquelle s'est associé un grand nombre de Messieurs, de Dames et de jeunes Demoiselles, qui paraissent s'y dévouer avec un zèle digne de succès. Nous espérons que les familles d'Ottawa s'empresseront de se rendre à l'appel, en y allant faire une visite.

Il est actuellement ouvert au public.

Fête Touchante !

Dimanche dernier, 3 Septembre, une foule considérable se pressait dans l'Église de Saint-François de Sales (à la Pointe Gatineau), pour témoigner publiquement de son amour et de sa vénération profonde pour le saint Patron de cette paroisse, et dont on allait bénir dans quelques instants la Statue, grâce au zèle éclairé du digne Curé du lieu, M. l'abbé I. CHAMPAGNE.

Nous le félicitons chaleureusement du succès qui est venu couronner son entreprise, et dont le but principal était d'offrir à ses paroissiens un nouvel élément de piété.

M. le Grand-Vicaire JOUENT, de l'Évêché d'Ottawa, fit la bénédiction solennelle de la Statue de Saint François de Sales, en présence de plusieurs membres du Clergé et autres citoyens marquants, qui rehaussaient ainsi l'éclat de cette pieuse et belle manifestation.

Le R. P. PALLIER, Supérieur du Collège St. Joseph d'Ottawa, adressa l'assistance dans les deux langues, alternant avec les flots d'harmonies de l'Orchestre *Marrier* et du corps de musique *Indépendant*, qui venaient ainsi se mêler avec le chant des hymnes et des cantiques de l'Église. Ajoutons que le savant orateur sut porter dans l'âme des fidèles des sentiments pleins d'amour filial pour le saint Patron de la paroisse.

Les décorations étaient brillantes, et la collecte a été comparativement élevée.

Puisse cette touchante cérémonie laisser dans les âmes une impression durable, rendre de plus en plus vive la dévotion au culte des saints, et attirer sur les familles de la paroisse les grâces du ciel.

Nouvelles Musicales.

M. Calixa Lavallée vient de succéder à M. Couture dans la direction du chœur de St. Jacques, à Montréal.

—M. J. A. Finn, Professeur de Solfège à l'Académie Commerciale Catholique, a remplacé M. A. J. Boucher, comme directeur du Chœur au Gesù.

M. Boucher est parti pour l'Europe avec son fils qui doit passer plusieurs années au Conservatoire de Bruxelles.

—M. A. Desève, un autre jeune violoniste, est parti aussi pour l'Europe et pour le même but.

Pèlerinage d'un romancier à Montmartre.

Voici ce que nous lisons dans les journaux de Paris, sous la signature du célèbre romancier, M. PAUL FÉVAL.

«Je sors à l'instant de la chapelle provisoire du Sacre-Cœur de Jésus, à Montmartre. Hier encore le mot dévotion me faisait rire, comme le sourd-muet hausse les épaules en voyant courir les doigts du pianiste sur l'instrument qui, pour son infirmité, n'a pas de voix : mais aujourd'hui que mes oreilles se sont ouvertes au choc d'une punition dont je bénis la miséricordieuse sévérité, j'éprouve, en m'approchant de Dieu, une angoisse et une joie qui m'empêchent de ne rien voir, hormis Dieu lui-même, à travers l'immense bonheur de mes larmes.

Je suis entré dans la chapelle, je me suis agenouillé entre un saint vieillard, qui a fui son pays de Lorraine pour apporter ses derniers jours à la patrie française, et un jeune prêtre qui enseigne à nos soldats comment on vit bravement pour bravement mourir.

Tout à coup la chaire a retenti. Une voix sonore comme la fanfare de la Foi, a récité, a proclamé plutôt et acclame les litanies du Cœur de Jésus. C'est ici l'éloquence, et l'enthousiasme, et l'écrasement. Un vaste émoi naît, grandit, se propage. Au fond de moi quelque chose brûle, encens et remords, douleurs, triomphe, sacrifice, il y a Dieu dans l'air.

Cette forme poétique (oh ! pardon pour le mot, songez que j'ai vécu de poésie,) cette forme de litanies plus lyrique que l'ode, plus élevée que l'hymne, plus tendre que le cantique, plus royale même que le psaume, dilate l'être entier en un miracle d'expansion. Haut les âmes ! " *Sursum corda !* " C'est la parole divine tissée en long plis d'or. Agitez, agitez comme une bannière la liste vibrante qui déroule les louanges du Cœur tout-puissant !

Et croyez-le, il reste de la gloire encore, et des héros et des martyrs sous cette guirlande des cris sublimes. Non, nous ne sommes pas morts ! Non, le champ des soldats de Dieu n'a pas récolté sa moisson suprême. Cœur de saint Louis, cœur de Jeanne d'Arc, cœur de Duguesclin, de Bayard, de Conde, de la France, ô grand, ô vaillant et malheureux cœur ! percé par l'étranger, déshonoré, torturé par la barbarie, recueille-toi, réchauffe-toi, crois, espère et monte jusqu'au Cœur de ton Dieu, où s'ouvre l'invincible asile."

PAUL FÉVAL.

Notre Feuilleton "Norbert."

Pour l'information de notre aimable correspondant de Longueuil, ainsi que pour ses amis, nous lui dirons que la suite de la Nouvelle intitulée "Norbert," paraîtra dans le No. du 1er Novembre, après que nous aurons terminé la nouvelle de M. le comte de Vervins, en voie de publication. Nous avons commencé à publier *NORBERT* sans en avoir la suite, comptant sur la régularité du bureau d'expédition du journal français où nous puisions cette Nouvelle, et qui nous fit alors défaut. Nous l'avons reçu depuis, mais trop tard pour publication immédiate.

**Lecture du journal "Le Réveil"
défendue.**

{ Archevêché de Québec.
31 août 1876.

Monsieur le Curé,

Depuis quelques semaines il se publie à Québec un journal hebdomadaire intitulé "Le Réveil." Je crois devoir prémunir les fidèles contre les doctrines de cette feuille, que l'on assure être souvoyée par des protestants et par des hommes qui se disent encore catholiques, mais qui dans la réalité sont tout à fait en dehors de l'Eglise.

Le programme de ce journal porte *exclusion absolu de tout ce qui touche aux matières religieuses*. C'est déjà, dans un homme qui se dit catholique, une espèce d'apostasie; car la nature même des questions politiques, sociales, éducationnelles etc., que l'on veut traiter, appelle nécessairement l'idée religieuse; *cette exclusion absolu de tout ce qui touche aux matières religieuses* indique donc par elle-même une tendance anti-religieuse.

Mais plutôt à Dieu que cet article du programme eût été suivi à la lettre! on n'a guère parlé d'autre chose que de matières religieuses, ou de questions qui touchent aux matières religieuses. Les colonnes du "Réveil" sont remplies d'injures grossières à l'adresse des Evêques, des curés, du clergé en général dont les enseignements ne conviennent pas aux opinions de l'éditeur ou qui se permettent de blâmer et de condamner ce journal; la discussion est remplacée par un langage inqualifiable.

En revanche, on a des éloges emphatiques pour des hommes d'état, pour des poètes, pour des romanciers, pour des orateurs, dont les doctrines, et la morale sont condamnées par l'Eglise Catholique.

A propos d'éducation, il y a des plaidoyers interminables en faveur de ces écoles qu'on a si justement appelées *athées, sans Dieu*, parce qu'on exclut rigoureusement de l'enseignement qui s'y donne, *tout ce qui touche aux matières religieuses*. Au dire de cette feuille, à laquelle cette exclusion est si chère, ces écoles *athées* seront le remède à tous les maux et même à la mendicité!

La divine vertu de la charité, dont l'aumône est une des manifestations les plus touchantes, ne trouve pas grâce aux yeux de l'éditeur du "Réveil." Au lieu de fonder des hôpitaux et des refuges pour les vieillards, pour les infirmes, pour les orphelins abandonnés, au lieu de donner du pain à ceux qui meurent de faim, il voudrait fonder des écoles athées, des écoles d'où le nom de Dieu serait banni! Alors plus de maladies et d'infirmités.

Par une amère dérision, on laisse aux parents chrétiens la liberté de fonder et de soutenir des écoles où la religion ait la part à laquelle elle a droit; mais on ne songe même pas à faire rendre à ces parents la part des taxes qu'ils ont payées pour les écoles athées! Tant il est vrai qu'il n'y a

pas de pires ennemis de la liberté, que ceux qui se vantent d'en être les partisans absolus!

Mais voici ce qui couronne dignement les erreurs déjà signalées. "Le Réveil" reproduit sans protestation, sans explication, un article étranger, dans lequel l'auteur enseigne tout crûment que l'homme n'est qu'un singe perfectionné! C'est ainsi qu'on outrage du même coup la nature, la dignité humaine et la foi chrétienne.

Dans le dernier numéro (No. 14), on reproduit le discours d'un homme d'état Espagnol qui disait: "Je ne suis ni catholique, ni protestant, mais religieux."

Cette parole impie aux yeux d'un catholique, "Le Réveil" l'adopte implicitement en faisant l'éloge de l'orateur. "Le Réveil" va encore plus loin, car si l'on en croit son programme, il n'est pas même religieux. Quelquefois l'éditeur se dit catholique, pour jeter de la poudre aux yeux, avant de lancer ses tirades anti-catholiques; mais dans son cœur il sait bien ce qu'il est ou plutôt ce qu'il n'est pas. Il n'oserait se dire protestant, car une apostasie formelle nuirait à ses desseins anti-catholiques; il prétend bannir de ses écrits, comme il a fait de son cœur, *tout ce qui touche aux matières religieuses*, mais la bouche parle de l'abondance du cœur, et conduite par ses instincts anti-religieux, sa plume ne peut se défendre d'attaquer tout ce qu'un catholique aime et respecte.

Il y aurait bien d'autres reproches graves à faire à cette publication, mais ce qui précède suffira pour faire comprendre aux catholiques ce qu'ils doivent en penser. Laissons maintenant parler les Pères du Quatrième Concile de Québec, dans leur mandement du 14 mai 1868:

"Fuyez surtout ces journaux impies ou obscènes, et quelquefois l'un et l'autre, qui semblent vomis de l'enfer pour blasphémer contre le Seigneur et contre son Christ, (Ps. II, 2) et pour anéantir tout sentiment de pudeur et de saine raison. Ici, Nos Très-Chers Frères, nous voudrions pouvoir dire que cet épouvantable danger n'est pas imminent, que c'est seulement un mal éloigné. Mais hélas! vous n'ignorez pas qu'il se publie dans cette province quelques feuilles dont la lecture est un poison mortel.

"Nous ne parlons pas de certaines publications protestantes qui déversent l'injure et la calomnie sur l'Eglise de Jésus-Christ, défigurant ses dogmes pour les livrer au ridicule, inventent de prétendues conversions au Protestantisme et font sonner bien haut les efforts de sociétés dont le but avoué est de détruire la foi de nos bons catholiques. Ces feuilles portent dans leur titre même et dans la franchise de leurs attaques, le contrepoison de leur pernicieuse doctrine.

"Les mauvais journaux que nous voulons vous signaler plus expressément, sont ceux dont les éditeurs et les collaborateurs ont appris sur les genoux d'une mère chrétienne et les bancs d'une école catholique, les dog-

mes et les préceptes de la sainte Eglise, et qui maintenant sont en révolte contre elle. Chaque jour les colonnes de ces journaux sont souillées par des insultes à l'Eglise, à son Chef, à ses ministres, à ses sacrements, à ses dogmes, à ses pratiques les plus autorisées. Ces hommes, ennemis de la vraie foi et obliques de leur propre salut, insinuent continuellement dans leurs écrits l'indifférentisme, c'est-à-dire, un système qui s'accommodant des croyances religieuses les plus contradictoires, et prétend ouvrir le port du salut éternel aux sectateurs de toutes les religions quelles qu'elles soient. Ils louent facilement tout ce qui se fait en dehors de l'Eglise catholique, ou même contre elle. Ils répètent avec complaisance les calomnies de l'hérésie et de l'incrédulité, et trop souvent ils en inventent eux-mêmes. Ils se font les échos de toutes les accusations mensongères portées contre le clergé catholique ; mais ils n'accueillent pas, ou dénaturent, les défenses des accusés. Le silence affecté que ces hommes gardent dans bien des circonstances où un enfant de l'Eglise ne peut se taire, trahit encore la tendance anti-religieuse des feuilles qu'ils publient.

« Les voilà, ces hommes qui se disent encore catholiques, et qui, dans leur hypocrite perversité, osent dire qu'en tout cela ils ne cherchent qu'à éloigner du sanctuaire les abus qui en ternissent l'éclat, et à empêcher la liberté d'être égorgée par le sacerdoce !

« Reste à conclure qu'aucun catholique ne peut, sans pécher grièvement, avoir la propriété de tels journaux, ni les rédiger, ni les publier, ni s'en faire le collaborateur, ni contribuer à les répandre !

« Nous ajoutons sans hésitation, que tout véritable patriote devrait s'en interdire la lecture. Car à part l'impiété de ces journaux, que doit-on penser de ces hommes qui ne cessent de prodiguer leur admiration à des institutions politiques étrangères et ne manifestent que du dégoût et du mépris pour celle de la patrie ?

« Quel serait le résultat final de ces désoyantes et dangereuses doctrines, si elles venaient à prévaloir parmi nous ? L'expérience de tous les temps, et surtout celle des cent dernières années, nous apprend que la religion, une fois détruite dans un peuple, il n'y a plus pour ce peuple ni repos, ni stabilité. Les liens de la charité chrétienne une fois dissous, l'anarchie suit de près le mépris de toute autorité, et la révolution, avec ses horreurs vient accomplir à la lettre cette terrible prophétie : *Le Seigneur va entrer en jugement avec les habitants de la terre parce qu'il n'y a plus de vérité parmi les hommes, plus de miséricorde, plus de connaissance de Dieu. Les outrages, le mensonge, le larcin, l'adultère, s'y sont répandus comme un déluge et le meurtre suit de près le meurtre. C'est pourquoi la terre sera désolée, et ses habitants seront dans la langueur.* (Osée, IV. 1). *Où la terre sera dans le deuil et elle périra, parce qu'elle est infectée par ceux qui violent les lois,*

anéantissent tous les droits, et rompent l'alliance que Dieu avait faite avec les hommes. (Isaïe, XXVI. 5.)

« Grâce à Dieu, le plus grand nombre de nos journaux, par leurs principes religieux et sociaux, tendent à la conservation de l'ordre dans la société civile, de bonnes mœurs dans la famille et de la religion dans tous les cœurs. On y trouve tout ce qu'il est important de connaître sur les affaires publiques, et sur les événements qui se passent dans le monde. Il ne peut donc y avoir aucune raison quelconque d'encourager par ses souscriptions les journaux respectables que nous vous signalons.

Si vous avez connaissance, M. le Curé, que le susdit journal soit lu dans votre paroisse, vous lirez en chaire la présente circulaire pour prémunir vos paroissiens contre les doctrines de ce journal et pour leur en interdire la lecture.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère attachement,

† E.-A. ARCH. DE QUÉBEC.

Important Document.

L'Université-Laval a reçu de Rome par la dernière malle un document de la plus haute importance, et qui met le couronnement à l'œuvre fondé par le Séminaire de Québec. C'est une Bulle de N. S. le Pape Pie IX qui, conformément au vœu de la Ste. Congrégation de la Propagande, donne à l'Université Laval l'érection canonique solennelle.

D'après la teneur de la Bulle, Mgr. l'Archevêque de Québec a le titre de Chancelier Apostolique, et l'Université a pour Protecteur à Rome, le Cardinal Préfet de la Propagande *ex officio*.

La Bulle est datée du 15 mai 1876 ; mais le Saint-Siège, avec sa prudence et sa sagesse ordinaires, sachant qu'il y avait des accusations contre l'Université, a voulu attendre pour en connaître la nature et le détail. C'est ce qui explique pourquoi la Bulle n'a été remise à M. l'abbé Benjamin Pâquet que le 14 août, et pourquoi S. E. le Cardinal Protecteur n'en a envoyé la copie authentique à Mgr. l'Archevêque que le 18 du même mois.

Mgr. l'Archevêque promulguera lui-même officiellement la Bulle, et alors il sera permis aux journaux de la reproduire.

Mercredi, le 13 du courant, Mgr. l'Archevêque a promulgué officiellement cette Bulle dans une séance solennelle, tenue à la grande salle de l'Université-Laval, au milieu d'une nombreuse assistance.

Mgr. l'Evêque de Montréal.

Nous sommes heureux d'annoncer que Sa Grandeur Monseigneur de Montréal prend toujours du mieux, et qu'il est entré en pleine convalescence.

Mgr. Raymond.

Le *Courier de St. Hyacinthe* nous apprend que Mgr. Raymond, V. G., et Supérieur du Séminaire de St. Hyacinthe, vient d'être l'objet d'une très grande faveur de la part du Souverain Pontife. Sa Sainteté, voulant récompenser les rares vertues et la science profonde de cet ecclésiastique distingué, ainsi que les longs et éminents services qu'il a rendus à l'Église et à la sainte cause de l'éducation, a bien voulu le nommer Prêlat Domestique de sa maison, par un Rescript Apostolique en date du 21 juillet dernier. Cette nouvelle causera une grande joie non-seulement dans le diocèse de St. Hyacinthe mais dans tout le pays, car le digne Prêlat est universellement connu et estimé.

Hommage au Mérite.

Nous publions ci-après la lettre adressée par M. J. Perrault, secrétaire de la Commission Canadienne de l'Exposition Internationale de Philadelphie, à M. Chs. Baillargé, de Québec. Cette lettre est par elle-même un témoignage éclatant du mérite de l'inventeur.

Philadelphie, 2 août 1876.

CHS. BAILLARGÉ, ECR., S M.

Mon cher Monsieur,—Je suis heureux de vous annoncer que votre tableau stéréométrique recevra une médaille avec diplôme, le recommandant fortement comme invention de haut mérite spécialement adapté à l'enseignement.

Le commissaire de Belgique doit le recommander dans son rapport à son gouvernement et vous obtenir une médaille spéciale d'une Société de Science de Belgique dont il est membre, avec le titre de membre honoraire, et l'Empereur du Brésil, dont j'ai attiré l'attention sur votre tableau a été fort intéressé et m'a prié d'obtenir de vous les renseignements nécessaires pour lui être transmis.

(Signé.) J. PERRAULT,
Secrétaire.

Grand Incendie à St. Hyacinthe.

Comme à St. Jean et à N.-D. de Lévis, un incendie considérable s'est déclaré dans l'extrémité ouest de la ville de St. Hyacinthe, et poussées par un vent d'ouest très violent, les flammes eurent bientôt réduit en cendres la partie basse de la ville où presque toutes les maisons étaient en bois.

La banque de St. Hyacinthe et la banque des Marchands, le bureau de Poste, le palais de Justice, l'atelier du *Courrier de St. Hyacinthe*, plusieurs manufactures et pas moins de 80 magasins de gros et de détail ont été détruits. Les habitants victimes de l'incendie n'ont pas eu le temps de sauver leurs effets, et par centaines les familles sont aujourd'hui sans abri.

Des comités de souscription sont en voie de formation dans les principales villes de la Province de Québec, pour venir en aide aux incendiés. Depuis que ce qui précède est écrit, nous voyons par les journaux que Mgr. l'Archevêque de Québec, et d'autres évêques de la Province de Québec, viennent d'adresser des circulaires au Clergé pour les fins d'une souscription publique et générale. Espérons que la voie du cœur parlera éloquemment.

12e Convention des Canadiens aux Etats-Unis.

Suivant que nous l'annoncions dans notre dernière livraison, la douzième Convention de nos compatriotes des Etats-Unis a eu lieu à Holyoke, Etat du Massachussett, et d'après la *Patrie Nouvelle*, et autres organes des Etats-Unis, les résultats paraissent avoir été assez satisfaisants, bien que là, comme ailleurs, on ait à déplorer des divisions fort regrettables.

N'ayant point à nous mêler des affaires de nos compatriotes des Etats-Unis, nous nous contenterons de leur dire seulement que nous formons des vœux pour que chaque groupe progresse à l'ombre du drapeau de la Justice et de la Religion, seul rempart assuré du bonheur et de la vraie prospérité. Nous saisissons cette occasion pour remercier cordialement M. P. GIBARD, de Plattsburg, président de la Convention, pour les patriotiques paroles prononcées dans l'une des séances de la Convention en faveur du *Foyer Domestique* et de son expansion plus générale au sein des nombreuses colonies canadiennes éparpillées aux Etats-Unis. Nous espérons que son patriotisme sera satisfait bientôt, car le *Foyer Domestique* se répand considérablement aux Etats-Unis, et nul doute que les efforts réunis des délégués de la Convention qui vient d'avoir lieu ne manqueront point d'amener ce précieux résultat.

L'Echo des Deux Mondes.

Nous accusons réception du premier numéro régulier de l'*Echo des Deux Mondes*, publié à New-York, par M. Alfred M. Cotté, qui en est le rédacteur-en-chef.

Nous saluons cordialement l'apparition de cette feuille catholique, et nous formons des vœux pour qu'elle se répande partout aux Etats-Unis où elle est appelée à rendre de si éminents services.

Erreurs à Corriger.

Dans la poésie intitulée : *Les Jours de notre Jeunesse*, livraison de Juillet, page 286, 9ème strophe, il faut lire *chansons* au lieu de : *charmes*.

Dans la dernière strophe, au lieu de : *vos*

beaux jours ! il faut lire *nos* beaux jours !
Le dernier vers, au lieu de : *En s'aimant*,
il faut lire. *Nous aimant*, etc.

Nouvelles Religieuses.

Prise de voile.

SŒURS GRISES D'OTTAWA.

La gloire de nos Communautés religieuses, ce sont leurs diverses cérémonies toujours remplies de faits touchants. C'est ainsi que nous avons assisté le 28 août dernier à la prise de voile d'un grand nombre de jeunes filles, qui venaient ainsi faire leurs adieux aux vanités de ce monde pour se consacrer entièrement au service de l'Époux Divin. Prier avec ferveur pour les indifférents, soulager constamment la misère, ne vivre désormais qu'à l'ombre de l'autel de la charité pour soulager les malheureux, telle est la mission qui incombe à ces vertueuses filles de Dieu et qu'elles savent remplir avec tant de zèle et d'abnégation de soi-même, magnifique rôle à remplir dans notre société si bouleversée aujourd'hui par les utopistes et les indifférents.

COUVENT D'HOCHELAGA.

Le 5 août, au couvent d'Hochelaga, onze religieuses prononçaient leurs derniers vœux :

Révérèndes Sœurs Marie des Saints Anges, Marie Meethilde, Marie Gérard, Marie Zénon, Marie Vital, Marie Immaculée, Marie Rose du Calvaire, Marie Luce, Marie Vincent de Paul, Marie Paul de la Croix, Marie Léandre.

Huit religieuses faisaient leurs premiers vœux :

Les Révèrendes Sœurs Marie Sophie, Marie Albertine, Marie Bernadette, Marie Jean de Matha, Marie Stéphanie, Marie Adèle, Marie Euphrosine, Marie Gaspard.

Les demoiselle suivantes prenaient le saint habit :

Anna Fagan, Sœur Marie Thomas d'Aquin ; E. Châle, Sœur Marie de la Nativité ; P. Fortin, Sœur Marie Bonaenture ; M. Dumas, Sœur Marie Téléphore ; C. Prud'homme, Sœur Marie Sylvain ; E. Lavoie, Sœur Marie Agapit.

Ont fait leur entrée au noviciat :

Demoiselles Moreau, Holford, Hayes, Malonay, Rainaud, Crowan, Verity, Fredette, Authier, Trudeau, Laforce, E. Laforce, Duranceau, Lamarche, Latour, M. Latour, Mc Geever.

Sa grandeur Mgr Fabre présidait la cérémonie. Il était assisté de Messire D. Dorval, supérieur du Collège de l'Assomption, et de Messire F. X. Jeannotte, vice-supérieur du Collège de Ste. Marie de Monnoir.

Le grand nombre de nouvelles Religieuses et de Demoiselles admises à la *véture* et au *postulat* redit bien haut la vitalité et les

progrès plus qu'ordinaires de la Communauté des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, Communauté que le bon Dieu a éprouvée et qu'il a bénié entre toutes.

LA PROVIDENCE DE MONTRÉAL.

Dix jeunes personnes ont prononcé les derniers vœux qui les attachent pour la vie à cette grande et bienfaisante Communauté.

Voici leurs noms :

Dlle Virginie Janelle, de St. François, dite Sœur Marie de la Garde, ayant pour dame d'honneur, Mde L. Allard ;

Dlle Marie Eugénie Arbour, de Joliette, dite Sœur Gabrielle de l'Incarnation, dame d'honneur, Mde C. A. Dansereau ;

Dlle Marie Clémence Boucher, de Drummondville, dite Sœur Marie Phéïs, dame d'honneur, Mde Pilon ;

Dlle Emilie Mayer, de Montréal, dite Sœur Marie Eulalie, dame d'honneur, Mde Derome ;

Dlle Mathilde Crépeau, de St-Henri de Mascouche, dite Sœur M. Ulric, dame d'honneur, Mde Laberge ;

Dlle Marguerite Desjardins, de St. Janvier, dite Sœur Madeleine du Sacré Cœur, dame d'honneur, Mde Desjardins ;

Dlle Elisabeth Philomène Desroches, de Joliette, dite Sœur Marie Réparatrice, dame d'honneur, Mde de Lorimier ;

Dlle Marie Elisabeth Prud'homme, de Joliette, dite Sœur Anne de Jésus, dame d'honneur, Mde St. Germain ;

Dlle Eutychianné Goulet, de Lanoraie, dite Sr l'Assomption, dame d'honneur, Mde Payotte ;

Dlle Marie Louise Gaboury, de St. Hyacinthe, dite Sr Frs. de Paul, dame d'honneur, Mde Desmarais.

Sa Grandeur Mgr Fabre présidait à la cérémonie et le clergé était représenté par les messieurs suivants :

MM. les chanoines Seguin et Mongeau ; le Rvd. Père Robert, S. J. les RR. MM. Sauriol, Dupuis, Loranger, Prud'homme, Cordier, Kavannag, Piette, Thérien, Proulx, Chandomais, Roy et deux Frères de la Charité.

HÔTEL-DIEU DE ST. HYACINTHE.

Le *Courrier de St. Hyacinthe* mentionne les professions religieuses suivantes :

Sr Hermine Bousquet, de St. Denis ;

Sr Eliza Côté, dite St. Thomas d'Aquin, de St. Hyacinthe ;

Sr Malvina Bourbonnier, de St. Hyacinthe.

Sr Hélène Birney dit St. Patrice, de St. Pierre Durham.

Sr Amanda Ferron, dite St. Louis, de Sorel.

Sr Marie Mathilde Davignon, de St. Mathias.

Sr Cécilia Cordeau, de St. Antoine.

Sr Melina Gingras, de St. Césaire.

Sr Rose Anna Richer, de St. Jude.

BON-PASTEUR DE QUÉBEC.

Le 17 août avait lieu une pieuse et touchante cérémonie chez les Révérendes Sœurs du Bon Pasteur de Québec.

Une religieuse faisait ses premiers vœux : Révérende sœur de Ste. Luce, de la paroisse Ste. Luce, diocèse de Rimouski ; et les demoiselles dont les noms suivent, prenaient le saint habit religieux, savoir : L. Robitaille, sœur Marie de l'Annonciation, de la paroisse de St. Félix du Cap-Rouge ; Simard, sœur Marie des Neiges, paroisse de la Baie St. Paul ; Lafond, sœur Eléonard, de la paroisse de St. Jean Deschaillons.

Monseigneur Gazeau, chapelain depuis de longues années de cette sainte maison, présidait la cérémonie.

Que de bonnes œuvres accomplies par cet institut qui compte à peine 26 années d'existence.

Sans cesse ces bonnes Sœurs se dévouent au service des pauvres : rien ne peut les empêcher d'accomplir une œuvre de charité. Aussi le bon Dieu semble bénir d'une manière toute spéciale cette maison religieuse. Encore vient-il de le prouver en préservant leur propriété du dernier incendie.

Espérons que cette institution s'agrandira de plus en plus, et cela pour le plus grand bien des pauvres.

UN TÉMOIN.

Ordinations.

Mgr. l'évêque de Gratianapolis a fait les ordinations suivantes à la Cathédrale de Montréal :

Prêtre :—M. Ed. Desfossés, de la Congrégation de Ste. Croix.

Diacres :—MM. R. Hétu et J. Véronneau, de Montréal.

Sous-diacres :—M. V. Dupuis, de Montréal.

Minoré :—M. L. Casaubon, de Montréal.

Tonsurés :—MM. D. Guilbault, L. Dugast, G. A. Picotte, A. Mandeville, F. Langevin, L. Perrreault, O. Lachapelle et G. N. Beau-doin, tous de Montréal.

Le jour de la fête de St. Barthélemy, apôtre, (24 Août) Mgr. l'évêque de Gratianapolis a fait les ordinations suivantes, dans la chapelle de l'Asile Nazareth, rue Ste. Catherine :

Prêtre :—M. Ed. Généreux, des Trois-Rivières.

Diacres :—MM. M. Bisson, J. T. Archambault, de Montréal ; J. Charlebois, C. S. V. ; A. Dion et Ed. Desfossés, de la Congrégation de Ste. Croix.

Sous-Diacres :—MM. A. R. Hétu, J. B. Durivage, C. G. Laferrrière, L. O. Dufault et G. Bélanger, de Montréal.

Minorés :—MM. Camille Lafortune, C. Forest, Th. Gervais, J. Levesque et J. Desrosiers

Tonsurés :—MM. T. St. Pierre, P. Sylvestre J. B. Bertrand et Alph. Viau, de Montréal.

Le même jour Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe a fait dans sa Cathédrale l'ordination générale suivante :

Prêtres :—MM. J. E. Rivard et J. N. Brodeur.

Diacre :—M. F. X. Lachance.

Sous-diacres :—MM. F. Desrosiers, P. Boulay, J. Z. Vincent, L. Beaugard, A. M. Lapierre, O. Desrosiers.

Minorés :—MM. H. Saurette, C. J. Cormier, P. E. Lamarche, G. Gaudreau, L. H. Duhamel.

Tonsurés :—MM. J. L. René, J. A. Payant, J. P. M. Bédard, J. Bachand, N. Nadeau, C. A. Beaudry, J. H. Marville, G. C. Clapin, A. V. Roy, J. B. Dufresne.

Sa Grandeur était assistée des Révds. MM. Poulin, Curé de St. Dominique, et Jeannotte, Vice-Supérieur du Collège de Monnoir, et une vingtaine de Prêtres assistaient à l'auguste cérémonie.

Le mardi de la semaine précédente, fête de l'Assomption de la Ste. Vierge, Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe conférerait l'Ordre Sacré de la Prêtrise à M. J. B. St. Onge, ex-Zouave Pontifical, dans la chapelle du nouveau Couvent de la Présentation de cette ville.

Nouvelles Diverses.

Sa Grandeur Mgr. l'Evêque Duhamel, est de retour de sa visite pastorale faite dans le district de Témiscamingue. Sa Grandeur paraît jouir d'une excellente santé.

Le Révérend C. S. Lonergan, ex-directeur du Séminaire Ste. Thérèse, est parti pour Rome, en compagnie du Rév. M. Leveillé, et de MM. Baillargé et Demers. Ces deux derniers messieurs vont faire leur philosophie au Séminaire St. Sulpice, à Paris.

D'après le *Catholic Word*, de New-York, il y a 100 ans, il n'y avait dans ce pays que 25 prêtres. En 1800 il y en avait 40 ; en 1830 le nombre en était déjà à 302, et en 1848 on en comptait 890. De 1862 à 1872 le nombre des prêtres s'est doublé (de 2,218 à 4,809). En 1875, d'après les chiffres officiels, il y avait dans les différents diocèses 5075 prêtres, 1,272 étudiants en théologie, 6,528 églises et chapelles. Il y a de plus 33 Grands-Séminaires ou Collèges, 567 Académies, 1645 écoles paroissiales, 214 Asiles, et 95 Hôpitaux.

Le Supérieur général de l'ordre des Frères de la Charité est mort à Gand, Belgique, le 22 août dernier.

Le Rév. Directeur de l'Hospice de la rue Mignonne, le Frère Eusèbe, de Montréal, est parti pour Gand, où il assistera à l'élection du nouveau Supérieur.

Une visite au Collège Jonette, dit la Gazette

de *Joliette* du 25 Août, nous a rendu témoin de la beauté et de la magnificence de la nouvelle aile, dont les murs ont été enduits et crépis à la *glace*. La chapelle, qui se trouve au quatrième étage, a été ornée avec un goût tout-à-fait délicat, et derrière le maître-autel on remarque un fort joli tableau représentant les saints lieux.

Une plume anonyme communique ce qui suit au sujet de la *Seur OLIER*, qui vient de mourir subitement au *Convent des Sœurs Grises d'Ottawa* :

« Quelques années après 1830, un anglais protestant, du nom de *Pope*, quittait *Montréal* avec sa famille pour retourner en Angleterre, laissant après lui, on ne sait trop pourquoi, une jeune enfant de six à sept ans que les MM. du *Séminaire de Saint-Sulpice* recueillirent et placèrent comme orpheline dans le *convent des Sœurs-Grises de Montréal*. Ce fut, dit-on, la première orpheline que ces messieurs confièrent à la charité des bonnes Sœurs.

Dotée d'une rare beauté et d'une intelligence précoce, la jeune *Pope* attira de bonne heure l'attention de ses bienfaitrices qui l'élevèrent avec le plus grand soin dans la religion catholique. Après quelques années, elle se faisait religieuse et prenait le nom de *Seur Olier*.

Depuis trente ans, *Seur Olier* n'avait pas entendu parler de sa famille.

Dans le cours de l'été 1869, un étranger du nom de *Pope* arriva à *Montréal* à la recherche, disait-il, d'une sœur qui, toute jeune, avait été laissée en cette ville par sa famille qui quittait le *Canada* pour retourner en Angleterre, que ses parents n'avaient pas entendu parler d'elle depuis cette époque, et qu'elle devait avoir atteint, si elle vivait encore, sa quarantième année ou à peu près. Il ajouta que dans le cas où elle serait mariée et dans le besoin, il pourrait l'aider.

Après avoir en vain frappé à plusieurs portes notre étranger allait perdre courage lorsque quelqu'un lui suggéra, comme dernière ressource, de s'adresser au *Convent des Sœurs-Grises*; que ces bonnes sœurs, depuis longtemps, recueillait chaque année un nombre considérable d'orphelins et que peut être.....

Il arrive à la porte de l'orphelinat et commande à voir la Supérieure. Cette dernière se trouvant dans l'impossibilité d'aller au parloir, va prier *Seur Olier* de vouloir bien la remplacer. Quelques instants après *Seur Olier* était en présence de son frère....

Nous n'entreprendrons pas de peindre les émotions du frère à la vue d'une sœur qu'il avait laissée enfant, et qu'il rencontrait maintenant, après 30 ans, sous le costume d'une *Seur de Charité* !

La critique historique sur l'abbé *CASSIET* a été reçue trop tard. Elle paraîtra dans notre prochaine livraison.

La Mère Marie de l'Incarnation.

INTRODUCTION DE LA CAUSE DE BÉATIFICATION.

En octobre dernier les Dames Religieuses Ursulines de Québec choisissaient M. l'abbé Benj. Paquet, DD., comme Postulateur dans la cause de Béatification de la vénérée Mère Marie de l'Incarnation. M. Paquet était en même temps porteur de documents de la dernière enquête ordonnée par Mgr. l'Archevêque.

Grande fut la joie des Dames Religieuses Ursulines, lorsque au commencement d'août, Mgr. l'Archevêque leur communiqua la bonne nouvelle "que l'avocat dans la cause de Béatification s'était entendu avec le Promoteur de la Foi, et qu'il y avait tout lieu d'espérer que l'Introduction de la cause se ferait en novembre ou en décembre."

Pour secourir les efforts qui se font à Rome, nous devons en Canada, et surtout à Québec, faire parvenir au St. Père des Lettres Postulatoires.

Ces Lettres ont déjà été adressées aux Seigneurs Evêques des provinces ecclésiastiques de Québec et d'Ontario, et à Mgr. l'Archevêque de St. Boniface.

Avec l'approbation de Mgr. l'Archevêque de Québec, les Dames Religieuses Ursulines ont aussi envoyé copies de ces Lettres Postulatoires à toutes les communautés d'Ursulines de l'Amérique, au nombre de vingt-deux, ainsi qu'aux communautés d'Irlande. En France, les démarches convenables seront faites auprès des 330 communautés d'Europe, afin de faire signer par les Evêques et les fidèles ces requêtes au Saint-Père.

Mais c'est surtout Québec qui doit l'emporter, quand il s'agit de dévouement à la mère Marie de l'Incarnation, qui a consumé ici les 23 dernières années de sa vie, si laborieuse et si précieuse devant Dieu. Aussi, après les signatures que vient de donner tout le clergé de l'archidiocèse, réuni au *Séminaire de Québec pour la retraite annuelle*, et les signatures des diverses communautés de la ville, Mgr. l'Archevêque désire que les fidèles en général aient l'occasion de donner leur adhésion aux démarches qui se poursuivent pour amener l'heureux événement de la béatification.

Voici le texte de la lettre postulatoire.

Très Saint Père,

Humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les soussignés La supplient de vouloir bien ordonner l'introduction de la cause de la béatification de la mère Marie de l'Incarnation, première supérieure et fondatrice du monastère des Ursulines de Québec, au Canada.

Depuis cet heureux événement est attendu de tous les fidèles de ce pays, qui soupiraient après le mouvement où il leur sera permis d'invoquer publiquement celle dont ils ont appris, par une tradition constante et par les monuments de l'histoire, les vertus héroïques et la parfaite observance des vœux mo-

nastiques. Dieu, toujours *admirable dans ses saints*, s'est plu aussi à manifester par de nombreux prodiges, la puissance d'intercession de sa servante.

Déjà, à la demande des Pères du quatrième Concile de Québec, en 1868, Votre Sainteté a daigné accorder la faveur de faire ouvrir avant le temps voulu par les décrets apostoliques, les procès authentiques faits par l'autorité de l'Ordinaire de l'archidiocèse de Québec : aujourd'hui, encouragé par la bienveillance de Votre Paternité, nous osons solliciter une nouvelle faveur qui contribuera grandement à la gloire de Dieu et à l'édification des enfants de l'Église et du Canada en particulier, en nous proposant un nouveau modèle à imiter et un nouveau protecteur à invoquer.

Ce nouveau bienfait, ajouté à tant d'autres, dont nous nous reconnaissons redevables à Votre Sainteté, rassurera encore les liens qui nous unissent à Elle et en retour nous nous ferons un devoir de redoubler de ferveur dans les prières que nous adressons chaque jour au ciel pour le bonheur de Votre Sainteté de qui nous sommes, etc.

Copies de la Lettre Postulaire seront en conséquence déposées chez MM. les libraires : M. L. Grémazie, rue Duade ; M. E. Vincent, rue St. Jean ; M. J. A. Langlais, St. Roch, près l'église ; et à St. Sauveur chez MM. les RR. PP. Oblats, et tous les citoyens sont invités à aller y apposer leurs noms de ce jour au 15 septembre.

Geo. L. LEVONNE, Ptre.

Ursulines de Québec.

31 août 1876.

Mgr. Blanchet.

Sa Grandeur Mgr. François Norbert Blanchet, le vénérable archevêque d'Orégon Cité, a célébré le 25 juillet dernier le trentième anniversaire de sa consécration épiscopale.

Mgr. Blanchet est né dans la paroisse de St. Pierre, Rivière du Sud, le 3 septembre 1795. En 1809, le futur archevêque entra, avec son frère, l'évêque de Nesqually, au Petit Séminaire de Québec, et fut ordonné prêtre le 18 juillet 1819 par Mgr. Plessis, évêque de Québec. Il fut immédiatement nommé vicaire à la cathédrale. Il exerça aussi le ministère chez les Canaciens et les sauvages du Nouveau-Brunswick.

Le 3 mai 1838, il fut nommé Vicaire-Général et laissa Montréal avec M. Modeste Demers, jeune prêtre canadien, pour aller faire la mission de la Colombie.

Le 25 juillet 1846 Mgr. Blanchet fut sacré évêque de Drasa et nommé vicaire apostolique d'Orégon, par Mgr. Bourget, à Montréal. Le 24 juin 1846, le vicariat apostolique fut érigé en province épiscopale, ayant Orégon City comme siège métropolitain, et Walla, Walla et Vancouver pour suffragants.

Le siège de Mgr. Blanchet est le plus ancien des Etats-Unis, après Baltimore. St. Louis ne devint siège métropolitain qu'en 1797, Cincinnati et New-York qu'en 1850.

Beecher au Canada.

Le *Herald* de New-York annonce que Henry Ward Beecher, le trop fameux prédicateur américain, doit faire une tournée dans le Canada. Il fera une première lecture à Montréal le 21 septembre.

Il paraît que cet homme doublement illustre a été engagé par une compagnie d'exploitation littéraire, ni plus ni moins qu'un acteur en vogue, et qu'on le promène d'une ville à l'autre comme Bannum promène son hippopotame et ses Albinos plus ou moins naturalisés.

Je sais bien que l'on donne \$10,000 à M. Beecher, mais je ne vois pas comment des millions même et sa dignité, si froletée qu'elle soit, de prédicateur, et la honte nouvelle qui rejaillit sur son nom de l'inachèvement de sa "Vie de Jésus," en dépit d'un contrat dont l'inexécution ruine les éditeurs de cet ouvrage.

L'exhibition de M. Beecher est une exhibition malsaine; il n'a pu seconner encore les miasmes de six mois de cour de justice; le promener parmi les femmes et les jeunes filles de l'Amérique, c'est leur porter la peste morale, en ravivant en leur mémoire les détails du plus immonde procès dont l'imagination humaine ne se soit salie. Beecher a donné naissance sur le sol américain à plus de chansons mauvaises, à plus de brochures immondes qu'il n'a fait de sermons. Beecher a été une calamité pour la morale publique, et au lieu de l'exhiber, ses cornues sans pudeur devraient lui donner \$10,000 pour se cacher et pour se taire. Cela ne paierait plus les susdits cornues, mais la société y gagnerait — *L'Echo des Deux-Mondes*.

Bibliographie.

Mélanges Archéologiques et Biographiques rangés par ordre alphabétique pour l'usage et la commodité du touriste : par J. A. Malouin, avocat, etc.

Cet ouvrage est un magnifique recueil qui se composera :—d'Inscriptions historiques trouvées ou placées dans les pierres angulaires, monumentales et tumulaires ; Biographies ; Explication des abréviations des lettres ou chiffres romains qui se rencontrent dans les inscriptions ci-dessus citées ; une Table des mots ou articles contenus dans le corps de l'ouvrage, et un grand nombre de Notes historiques au bas des pages, etc., etc. Cet ouvrage sera un ornement indispensable à toute bibliothèque canadienne.—*Québec, atelier typ. de C. Barbeau, 82, rue de la Montagne, 1876.—\$1.*

St. THOMAS D'AGUIR, discours prononcé à la distribution des prix du Séminaire Nicolet, le 27 Juin 1876, par M. Th. O. Maurault, Ptre.

Ce discours, très-bien fait, est d'une lecture non moins utile qu'agréable. Il fait

considérer St. Thomas comme le modèle du philosophe ou du sage qui, par l'alliance de la raison et de la loi, a su s'élever au plus haut sommet de l'intelligence humaine. On a souvent tracé l'éloge du grand Docteur de l'Église, et les voix les plus éloqu岸tes ont apporté leur tribut d'admiration à ce profond penseur qui résume en lui toute la science d'une des époques les plus intéressantes de l'histoire. Le Révd. M. Mauraull, dit la *Minerve*, a traité ce sujet d'une manière originale et dans une forme très littéraire. La richesse et l'éclat du style ne le cèdent qu'à la vigueur de la pensée. Tous ceux qui liront cette brochure seront, de notre avis. L'impression fait honneur au presses de notre confrère de l'Union des Cantons de l'Est. Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

NOT VRAI x Livres.—Nous apprenons que M. Fabre doit publier prochainement un volume de *Causeries*.

Nous apprenons également que M. L. O. David se recdite et va publier ses biographies, qui ont vu le jour dans l'*Opinion Publique*.

Le volume de ten Elzéar Labelle, intitulé "*Mes Rimes*," est imprimé et sera mis en vente ces jours-ci.

Dernières nouvelles du monde littéraire : M. Duou prépare un joli volume : *Dir ans de journalisme*, et M. Faucher de St. Maurice, un nouveau roman : *De tribord à babord*.

Pour Rire.

Calino s'est mariée; l'accord ne regne pas dans son ménage, il n'en fait pas un mystère.

—Il faut des époux assortis, lui disait quelqu'un.

—Hélas ! soupire Calino, ce n'est pas moi qui ne suis pas assorti...c'est ma femme !

Dans un salon on demandait à une petite fille :

—Qui aime tu mieux de ton papa ou de la maman ?

—J'aime mieux maman.

—Pourquoi ?

—Parce que maman me donne deux sous pour chaque douzaine de cheveux blancs que je lui arrache.

Au foyer de la Gaité :

On parle voyages, villes lointaines, géographie....

Grivet demande à Mlle Godin :

—Sais-tu seulement ce que c'est que Rome ?

—Tiens ! parbleu ! Rome, c'est la capitale de la Jamaïque !

Pour des gens en voyage dans la lune, ce n'est pas trop mal connaître sa géographie, et parler ainsi de "rhum," c'est montrer qu'on a l'esprit "devin."

Devant la Statue de Jeanne d'Arc :

—Papa, quelle est cette femme ?

—Un de nos grands hommes !

" Pauvre Sankey, de Brocklyn !

Un jour, il rencontre un grenadier et, le prenant sans façon à la ceinture, lui demande :

—Jeune homme, moi aussi je suis soldat, soldat des cieux.

Bonhomme, répondit le grenadier en se débarrassant, vous me paraissez passablement loin de votre caserne ! "

MEMORIAL NECROLOGIQUE.

Feu Messire J. B. N. Olscamps.

La mort, toujours impitoyable, vient d'enlever au diocèse des Trois-Rivières un de ses ouvriers Évangéliques, dans la personne du Révérend M. Jean-Baptiste-Narcisse Olscamps, ancien cure de St. Stanislas de la Rivière des Enlves.

Ce vétéran de la milice du Seigneur s'est éteint lundi, le 31 juillet dernier, dans la soixantième année de son âge, muni des sacrements de l'Église, et préparé pour la dernière étape et pour le suprême combat.

Après avoir longtemps exercé son zèle et dépensé sa santé sur le théâtre toujours si difficile des missions, il fut successivement promu à la cure de Saint-François du Lac, puis à celle de St. Stanislas. Arrivé dans cette dernière paroisse en 1851, il y exerça les fonctions de son ministère jusqu'en 1865.

Depuis cette époque, obligé à la retraite à raison de nombreuses et cruelles infirmités, il a su encore se rendre utile, en dispensant à tous les soins empressés d'une charité toujours prodigue et toujours active. Les pauvres, les malades surtout, se rappelleront longtemps les riches trésors et les ingénieuses industries de son grand cœur.

Hospitalier, de manières affables, d'un caractère enjoué, vrai gentil-homme enfin et bon prêtre aussi, ses confrères honoreront sa mémoire, et pleureront sa perte à l'égal de celle d'un ami dévoué et d'un ministre prudent.

Ses funérailles ont eu lieu à St. Stanislas même où ses restes furent déposés dans les caveaux de l'Église dont il fut longtemps le pasteur.

Mercredi, le 2 août dernier, quinze prêtres, au nombre desquels se trouvaient MM. les Vicaires-Généraux Olivier Caron et Thomas Caron, confrères de classe du défunt, une foule immense de fidèles et d'anciens paroissiens, venaient rendre un dernier devoir à celui que tous avaient appris à respecter et à estimer.

Monsieur le Grand Vicaire Thomas Caron, Supérieur de la maison de Nicolet, voulut bien offrir le saint sacrifice pour l'âme du vénéré défunt, et Monsieur le Grand-Vicaire Olivier Caron, Administrateur du Diocèse, se chargea de rappeler en termes éloquentes et émus, les principaux traits d'une carrière utile à l'Église, dans son humilité féconde autant qu'honorable pour la société dans son perpétuel dévouement.

Madame E. Desrochers.

Le 3 août dernier, Dieu mettant un terme à une vie de souffrance, en enlevant à l'affection de sa famille Madame E. Desrochers, née Marceline Lepage, à l'âge peu avancé de 49 ans.

Si les dernières années de sa vie n'ont été qu'une longue agonie, Dieu lui réservait à sa mort une bien

terrible épreuve puisqu'il n'a pas permis qu'à sa dernière heure elle pût presser sur son cœur sa fille aimée, qui l'avait remplacée avec tant d'efficacité auprès de sa jeune famille; cette dernière étant elle-même clouée sur un lit de douleur par une terrible maladie qui inspirait les plus vives craintes à sa famille déjà si cruellement éprouvée.

Nous offrons à la famille nos plus sincères condoléances, mais nous sommes sûrs que cela n'équivaut pas, quoique consolant pour elle, à cette consolation qui vient d'en haut, lorsque tournant les yeux vers le ciel, on se dit intérieurement: " Celle que nous pleurons est là qui veille sur nous."

L'X. AM.

Madame George A. MacBeau.

A Rigaud, le 6 août dernier, Dimanche, à 6 heures du matin, est décédée à l'âge de trente-et-un ans, 10 mois et six jours, Madame M. R. Azilda Charlebois, épouse de George A. MacBeau, écuyer, et troisième fille de A. G. Charlebois, écuyer, marchand du même lieu.

Fille respectueuse, épouse chérie, mère heureuse, sœur dévouée, amie sincère, elle a vu venir sa dernière heure entourée de tous ceux qu'elle aimait, et si sa langue paralysée par la maladie n'a pu prononcer l'adieu suprême, son regard, en se portant sur chacun d'eux et se retournant vers le ciel, semblait leur dire à tous que là-haut ils se retrouveraient.

Que de souvenirs, cette jeune femme laisse derrière elle, et que de regrets la suivent au-delà du tombeau! Privilégiée sous les rapports du cœur et de l'esprit, elle était chère non-seulement à sa famille et à ses amis, mais à tous ceux qui la connaissaient, gagnés qu'ils étaient par son affabilité et les agréments de sa conversation.

Atteinte, depuis longtemps, d'un mal rongeur, la consommation, une autre maladie, l'hydropisie, était venue ajouter des souffrances bien vives à un état de faiblesse qu'un courage etonnant semblait devoir surmonter. Malgré des crises fréquentes et douloureuses, Madame MacBeau n'avait presque rien perdu de sa gaieté naturelle, gaieté qui s'exprimait, comme toujours chez elle, par des saillies et des réparties qu'elle se gardait bien de rendre blessantes, comme il arrive si souvent chez les personnes d'une imagination vive. D'une sensibilité excessive, jamais elle n'a voulu causer la moindre peine à qui que ce fut. Enfin c'était une âme d'élite et une belle intelligence. Sa perte laisse un vide impossible à combler.

Outre les charmes de son caractère, Madame MacBeau était douée d'une voix délicieuse qu'elle employa plus souvent encore à chanter les louanges de son Créateur, qu'à égayer les loisirs de la famille et de ses amis, qui jamais ne se lassèrent de l'écouter. Voix limpide et nerveuse qu'il nous semble encore entendre et qui savait tout dire! Voix de femme et d'Ange! Elle chantait comme chante la nature et comme on chante dans le monde supérieur où elle a pris refuge. C'est là que l'œil de la foi l'aperçoit goûtant les joies du ciel dans le sein de son Dieu qu'elle a aimée et qui est devenu son éternelle récompense.

H. I. P.

M. Joseph Nazaire Dupuis.

M. Joseph Nazaire Dupuis naquit à St. Jacques de l'Acadian le 1er août 1814.

Résident à Montréal depuis quelques années seulement, il avait su par son affabilité, s'attacher un grand nombre d'amis, qui apprendront avec beaucoup de peine sa mort.

Comme homme d'affaires, M. Dupuis fut sans contredit un modèle de probité et de franchise. Une activité soutenue, un travail opiniâtre et des moyens ingénieux, quoique toujours honnêtes, avaient forcé la fortune à lui sourire, malgré la dureté des temps. Mais Dieu ne dispose pas toujours selon nos desirs, et la mort impitoyable vint le frapper au milieu de ses plus belles espérances, à la fleur de l'âge, dans sa trente-deuxième année.

Les communautés perdent en lui un bienfaiteur zélé, les pauvres un père toujours prêt à secourir leurs infortunes, et tous ceux qui l'ont connu un ami sincère et dévoué. Quant à ses parents et ses intimes, son départ laisse dans leur cœur un vide que rien ne saurait combler.

Dès le commencement de sa maladie, il fit à Dieu le sacrifice de tout ce qui le rattachait à la terre, pour ne songer qu'à faire une bonne mort, car il la sentait venir, comme il le répétait souvent. Pas une plainte, pas une parole d'impatience ne sortit de sa bouche au milieu des douleurs les plus atroces. Enfin, son dernier soupir, tranquille comme sa belle âme, fut avec son dernier accent, pour le Dieu dont il pressait sans cesse l'image sur son cœur avec tant d'espoir et d'amour.—*Requiescat in pace.*

Ls. N. F.

AGENTS DU FOYER DOMESTIQUE.

Les personnes ci-dessous nommées sont autorisées à recevoir le prix de l'abonnement au *Foyer Domestique*. Ceux qui préféreraient adresser directement à l'Administration le prix de l'abonnement, comme devra le faire tout abonné, là où il n'y a point encore d'Agent nommé, — des Reçus leur seront transmis par le retour de la maille.

PROVINCE DE QUÉBEC.

Parrisses. Comtés. Noms des Agents.

Arthabaska	Arthabaska	Aimé Dion
Arthabaska	Arthabaska	Louis Foisy
Anciens-Lords	Québec	George Dufresne
Aston Station	Nicolet	A. Ouellet
Bagotville	Chicoutimi	Étienne Lévêque
Baie du Febvre	Yamaska	J. A. M. Elie
Baie St. Paul	Charlevoix	O. A. Clément
Béancour	Nicolet	Mad. Ve. M. E. Rivard
Bedford	Missisquoi	E. H. Demers
Beaumont	Bellechasse	G. H. Couture
Beauport	Québec	Laz. Chamberland
Bienville	Levis	Pascal Morin
Broughton-Est	Beauce	Louis Braudoin
Cacouna	Témiscouata	H. St. Jorre, N. J. P.
Chambly	Bassim	Chambly
Canrobert	Rouville	Frs. Meunier, N. P.
Cap Chatte	Gaspé	Thelesphore Roy
Cap Rosier	Gaspé	J. A. LeBel
Charlesbourg	Québec	J. M. Tremblay
Chicoutimi	Chicoutimi	J. O. Tremblay
Coaticook	Stanstead	Ferrier Chartier
Côteau du Lac	Soulanges	J. H. Rondeau
Deschambault	Portneuf	A. D. Hamelin
Durham-Sud	Drummond	F. Préfontaine
Gentilly	Nicolet	S. Brunelle
Granby	Shefford	S. E. Bergeron
Grand Métis	Rimouski	Jules Martin, fils
Grand Pabos	Gaspé	Thos. Soucy
Hébertville	Chicoutimi	Elzéar Ouellette
Hemmingford	Huntingdon	J. A. V. Amiraault
Hochelega	Montréal	Dr. F. A. Mousseau, M D
Isle Perrot	Vaudreuil	M. S. Jobin
Jeune Lorette	Québec	J. G. Vincent
Joliette	Joliette	Laurent Desaulniers
Kamouraska	Kamouraska	L. C. Bégin
Lachine	Jac.-Cartier	Fabien Gausse
La Patrie	Compton	A. B. Gendreau
Laprairie	Laprairie	Julien Brosseau
L'Islet	L'Islet	Mad. Ve. E. Ballantyne
L'Acadie	St. Jean	Olivier Belle
L'Ancêtre	Giles	I. O. Giasson, N. P.
Lawrenceville	Shefford	A. C. Tréu
Lauzon Village	Levis	P. A. Bourget
Les Côtes	Soulanges	T. Marcoux
Longueuil	Chambly	P. L'Espérance

<i>Paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Noms des Agents.</i>
Malbaie.....	Charlevoix.....	Elie Anger, N. P.
Montmagny.....	Montmagny.....	S. Valle, N. P.
Monte Bello.....	Outaouais.....	Charles Major
Maria.....	Bonaventure.....	F. S. Cyr
Montréal (Cité).....	Montréal.....	Ignace C. St. Amour
N.-D. de Lévis.....	Lévis.....	Elzéar Bédard
N.-D. du Sac.....	Cœur.....	Rimouski.....
Piopolis.....	Compton.....	Chs. F. X. Langlois
Pointe-aux-Tremblants.....	Portneuf.....	N. Blais
Pointe du Lac.....	St. Maurice.....	Louis Comeau, jr.
Portneuf.....	Portneuf.....	F. X. T. Hamelin
Québec (Cité).....	Québec.....	J. O. Filteau
Rigaud.....	Vaudreuil.....	J. Charlebois
Rimouski.....	Rimouski.....	Alphonse Couillard
Rivière-du-Loup.....	Témiscouata.....	C. A. Gaudry
Rivière-du-Loup.....	Maskinongé.....	A. Caron
Sault-au-Récollet.....	Hochelaga.....	J. B. Beauchamp
Sault Ste. Marie.....	Québec.....	Cazeau
Sherbrooke.....	Sherbrooke.....	C. Gélinas
Somerset.....	Mégantic.....	H. Jutras
Sorel.....	Richelieu.....	Jos. Cartier, Agt. d'Ass.
Stanford.....	Arthabaska.....	Gédéon Gagnon
Stockwell.....	Chateauguay.....	M. Patenaude
St. Adèle.....	Terrebonne.....	O. Lafleur
St. Agathe.....	Lotbinière.....	Laz. Boulanger
St. Aimé.....	St. Hyacinth.....	P. Gélinas
St. Ambroise.....	Joliette.....	Ol. Vigneault
St. Anselme.....	Dorchester.....	P. Fortier
St. Antoine.....	Verchères.....	L. J. Cartier
St. Arsène.....	Témiscouata.....	Elie Martin
St. Augustin.....	Portneuf.....	M. C. East
St. Alban.....	Portneuf.....	Sifroid Leclerc
St. Alexis.....	Montcalm.....	Dlle. Mathilde Omon
St. Albert.....	Arthabaska.....	Prud. Lainesse
St. Anicet.....	Huntingdon.....	F. S. Bourgeault
St. Anne.....	Saguenay.....	Marcel Côté
St. Anne Lapoc.....	Kamou'ska.....	A. E. Talbot
St. Anne la Péra.....	Champlain.....	J. U. Marcotte
St. Alexandre.....	Iberville.....	A. A. L. Brien
St. Boniface.....	St. Maurice.....	Dr. S. G. Bourret, M. D.
St. Brigitte.....	Nicolet.....	N. Rivet
St. Casimir.....	Portneuf.....	F. X. Gingras
St. Cécile.....	Beauharn's.....	J. Landry
St. Césaire.....	Rouville.....	J. E. Gaboury
St. Claire.....	Dorchester.....	J. E. LeRoy
St. Cyrille.....	L'Islet.....	J. B. Cloutier
St. Camille.....	Wolfe.....	G. Crépeau
St. Charles.....	Bellechasse.....	Joseph Montminy
St. Clément.....	Beauharn's.....	J. A. Painchaud
St. Clothilde.....	Arthabaska.....	Camille Gélinas
St. Constant.....	Laprairie.....	Alphonse Lanctôt
St. Croix.....	Lotbinière.....	J. Hamel
St. Denis.....	Richelieu.....	A. Dupuis
St. Esprit.....	Montcalm.....	Chas. Dalpé
St. Edouard.....	Lotbinière.....	Eusèbe Cinq-Mars
St. Edwidge.....	Compton.....	J. Courtemanche
St. Elizabeth.....	Joliette.....	L. H. Beaulieu
St. Fabien.....	Rimouski.....	V. Roy
St. Famille.....	Montmor'cy.....	Alph. Drouin
St. Foy.....	Québec.....	Félix Belleau
St. Flavie (stat.).....	Rimouski.....	Ant Bérubé
St. François du lac.....	Yamaska.....	P. R. Robillard
St. Frédéric.....	Beauce.....	L. G. A. Legendre
St. Flavie.....	Rimouski.....	Joseph Fournier
St. George.....	Richemond.....	F. X. Roy
St. Germain.....	Drummond.....	Mad. Ve. E. B. Paré
St. Gervais.....	Bellechasse.....	Ferdinand Aubé
St. Guillaume.....	Drummond.....	H. Mercier
St. Hénédine.....	Dorchester.....	Jos Mercier
St. Henri.....	Lévis.....	Gilbert Roy
St. Honoré.....	Beauce.....	Pierre Boucher
St. Hilaire (Village).....	Rouville.....	Arthur Goulet
St. Hugues.....	Bagot.....	E. Lafontaine
St. Hyacinthe.....	St. Hyacinthe.....	A. M. Kéroack, libr.
St. Isidore.....	Laprairie.....	F. T. Langevin
St. Jacques.....	Montcalm.....	J. E. Ecrement
St. Jacques le Min.....	Laprairie.....	J. O. Poirier
St. Janvier.....	Terrebonne.....	D. Desrochers
St. Jean.....	Iberville.....	M. Carron, Insp. d'E.
St. Jean (I. O.).....	Montmor'cy.....	F. Turcotte
St. Jean Chryst.....	Chateauguay.....	J. E. Derome

<i>Paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Noms des Agents.</i>
St. Jean-Port-Joli.....	L'Islet.....	Dlle. M. Fournier
St. Julie.....	Verchères.....	Joseph Collette
St. Justine.....	Vaudreuil.....	J. A. Raizenne
St. Joseph.....	Beauce.....	Dlle Anaïs Arcan
St. Joseph.....	Lévis.....	T. Samson
St. Lambert.....	Lévis.....	Magl. Brochu
St. Léon.....	Maskinongé.....	S. Lesage
St. Léonard.....	Nicolet.....	Dr. Max. Bellemare
St. Lin.....	Assomption.....	F. Garault
St. Ls. de Gonzague.....	Beauharnois.....	D. Vachon
St. Michel.....	Bellechasse.....	Dr. E. S. Belleau, M.D.
St. Malo.....	Compton.....	Moise Roy
St. Marguerite.....	Dorchester.....	C. C. Lajeunesse
St. Mathieu.....	Rimouski.....	Théophile Lévêque
St. Norbert.....	Arthabaska.....	P. M. Pacaud
St. Maurice.....	Champlain.....	G. E. Bistodeau
St. Placide.....	Deux-Monts.....	B. J. Bertrand
St. Pie.....	Bagot.....	M. D. Meunier
St. Pierre les Bets.....	Nicolet.....	Ths. Phillips
St. Pierre.....	Montmagny.....	Mad. Ve. S. Bacon
St. Roch des Aulnais.....	L'Islet.....	George Gagnon
St. Raphaël.....	Bellechasse.....	P. G. A. Fournier
St. Roch.....	Richelieu.....	J. B. Paquet
St. Romuald.....	Lévis.....	Damas Roberge
St. Sébastien.....	Iberville.....	J. F. Godreau, N.P.
St. Simon.....	Rimouski.....	Dlle. S. Bernier
St. Stanislas.....	Beauharnois.....	Léon Perrault
St. Sulpice.....	L'Assomption.....	J. Royal
St. Tite.....	Champlain.....	J. N. Buist
St. Thomas Pierville.....	Yamaska.....	H. Pitt
St. Valérien.....	Shefford.....	P. S. Grandpré
St. Vincent de Paul.....	Laval.....	Joseph Paré
St. Valier.....	Bellechasse.....	Frs. Bélanger
St. Hermas.....	Deux-Monts.....	Benj. Beauchamp
Terrebonne.....	Terrebonne.....	Capt. J. C. Auger
Tessierville.....	Rimouski.....	H. Parant
Trois-Rivières [Cité].....	Trois-Rivières.....	Eph. Dufresne, Av.
Valmont.....	Champlain.....	Onésime Landry
Valletort.....	Beauce.....	Louis Paradis, jr.
Village St. Jean Bte. de Montréal.....	Guilbert.....	Filiatrait
Yamachiche.....	Yamachiche.....	Arthur Lacerte
Yamaska.....	Yamaska.....	P. Beaupré
Warwick.....	Arthabaska.....	Ls. Triganne

ONTARIO.

N.-D. de Lourdes.....	Russell.....	J. N. Lévis
Pembroke.....	Renfrew.....	Dr. J. A. Desloges
Sandwich.....	Essex.....	Alb. Bondy, Inst.
St. Eugène.....	Prescott.....	S. Labrosse

MANITOBA.

Winnipeg.....	Riv.-Rouge.....	Germain & Fils.
---------------	-----------------	-----------------

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Caron Brook.....	Victoria.....	Théodore Pelletier
Memramcook.....	Westmorland.....	A. M. Viennau

NOUVELLE-ECOSSE.

Arichat.....	Cap-Breton.....	Francis Morneau
Clare.....	Digby.....	Dr. A. P. Landry, MD
Cité d'Halifax.....	Halifax.....	J. B. LeBlanc

ETATS-UNIS.

Aurora.....	Illinois.....	Louis Raymond
Concord.....	New Haven.....	Chs. Péliissier
Chicago.....	Illinois.....	Geo. O. Tanguay
Danielsonville.....	Connecticut.....	L. J. Tétrault
Détroit.....	Michigan.....	B. C. Gagnon
Fall River.....	Massachusetts.....	Nap. Milotte
Fond du Lac.....	Wisconsin.....	N. Lamouche
Grosvenordale.....	Connecticut.....	F. B. Lafrenière
Northampton.....	Massachusetts.....	A. Ménard
Springfield.....	Massachusetts.....	W. Proulx
St. Albans.....	Vermont.....	Dr. G. Thibault, M.D
Worcester.....	Massachusetts.....	Félix Charbonneau
St. Louis.....	Missouri.....	Md. A. Boislinière

FRANCE.

A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac, à Paris.